T. XL. N° 23. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 1er MARS 1930.

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Vingt-neuf mois d'Exil

Installation à Bruxelles. Conférence à Spa.

APRÈS quelques jours passés à *l'hôtel Gallia*, boulevard des Arts, à la fois familial et grandement confortable — dont l'aimable propriétaire, M. Navir, nous fit les honneurs avec beaucoup de bonne grâce — nous nous installions en famille à la porte de Tervueren, au quartier dit d'Etterbeeck, dans un bel hôtel, mis à notre disposition par une grande dame belge, la gracieuse et bienveillante Mme de R..., descendante des Marnix de Sainte-Aldegonde. Pendant deux ans et demi, nous avons séjourné en cette vaste demeure, remplie de tableaux et d'objets précieux, ayant, devant nos larges baies vitrées, les arbres majestueux du parc du Cinquantenaire, dans une atmosphère de tranquillité et de labeur qui m'a permis d'écrire une dizaine de volumes, de préparer trois séries de conférences et aussi de connaître ce merveilleux peuple belge que je n'avais vu jusqu'alors qu'en passant... Mais n'anticipons pas...

La liberté physique, morale, intellectuelle, est le plus grand des biens. Après des semaines de prison, en compagnie de criminels et de voleurs, dans la puanteur et dans la crasse, après cinq semaines de fuites et de cachettes, où

je connus, innocent, les affres d'un coupable, cette Bruxelles d'été me fut une volupté incroyable, un délice. Aller et venir, prendre le bon de l'air, comme nous disons en Provence, d'un air léger et frais qui n'appartient qu'aux Flandres ; parcourir un jour les rues calmes, aux larges pans d'ombre et de lumière, le lendemain les allées soleilleuses de la forêt de Soignes ; regarder les pimpamtes Bruxelloises passer dans les rues sous leurs chapeaux serrés à la mode, monter dans un tramway, y lire mon journal ; en descendre, flâner aux devantures, tout cela me semblait neuf, rafraîchissant, exquis. J'avais dix-huit ans et même un peu moins. Je jouais au ballon avec mes enfants et ma femme. Nous courions joyeusement dans les avenues menant aux musées. Je retrouvais mes souvenirs d'écolier en vacances, et nous faisions des fameuses parties de rire avec Joseph Delest, lequel avait heureusement passé la frontière de son côté et attendait le venue de sa femme et de ses deux vaillants garçons.

Tout de suite, les *Cahiers Mosans*, dont s'occupent avec talent et persévérance Paul Dresse et Raymond Janne, m'avaient demandé de faire une conférence à Spa. Conférence littéraire, bien entendu. Car très résolu à continuer mes campagnes quotidiennes dans *l'Action française* avec la même virulence que lorsque j'étais dans mon bureau de la rue de Rome, je n'étais pas moins décidé à ne manifester aucune activité politique en Belgique même et, bien entendu, à ne créer aucune difficulté, d'aucun ordre, au noble pays dont j'étais l'hôte. Il y a, à Bruxelles, un groupement important d'Action française, je veux dire de Français et de Belges qui suivent les doctrines de Maurras et commentent le journal. Je n'y ai jamais mis les pieds, m'excusant auprès de nos amis et leur exposant de vive voix ce que je viens de dire. J'étais d'ailleurs averti que l'ambassadeur de France Herbette était prêt à me chercher des poux et à tracasser le gouvernement belge à mon sujet. Mais il n'en eut pas le prétexte.

Je n'avais jamais encore eu l'occasion de visiter Spa, où séjourna Guillaume II pendant la guerre européenne. C'est une ville d'eaux ravissante et luxueuse, située à l'entrée des Ardennes, entourée de vallonnements sauvages et nuancés aux courbes harmonieuses. Il y a là des domaines et des villas de toute beauté, dominant des forêts à la Shakespeare

et que l'on sent prêtes à se mettre en marche, comme dans *Macbeth*. Ces installations princières et d'un goût sobre, sans nulle flamboyance, rappellent les demeures écossaises, semblent propices à la poésie et au rêve. Parmi elles, celle des parents de Paul Dresse (son père fut jeté en prison par les Allemands pendant l'occupation) et du bourgmestre, le baron Grawhez, me remplirent d'admiration. Nous déjeunâmes dans la première avant la conférence et nous dînâmes dans la seconde. Bien qu'on fût au mois d'août, il y avait un feu de bois dans les vastes cheminées.

Tout se passa le mieux du monde. Des camelots du roi étaient arrivés de Paris pour faire discrètement la police de la salle, certains bruits bizarres étant parvenus à nos services de renseignements. Je sus plus tard, de très bonne source, que ces bruits étaient fondés. Voici ce qu'on me raconta : des inspecteurs de la Sûreté générale avaient l'intention de passer la frontière avec une forte automobile, de soulever un incident violent pendant que je parlerais et, à la faveur du brouhaha, de m'enlever de vive force ! Cela de complicité avec un adjoint dont j'ai oublié le nom, ami d'Albert Sarraut et auquel celui-ci avait promis, en récompense, la Légion d'honneur. Le duc d'Enghien, au petit pied, quoi ! Mais le baron Crawhez, ayant eu vent de ce complot, vint à la conférence avec son écharpe ; sa présence et celle, vite éventée, des camelots firent réfléchir « ces messieurs » et ce monsieur, qui demeurèrent cois et inodores. Le public me manifesta chaleureusement sa sympathie.

Mais je veux dire ici un mot de Guillaume II qui s'était adjugé, à Spa, le domaine charmant de Neubois, où l'on voit encore son abri blindé. Je n'ai pas visité cet abri du « valeureux poltron de neveu », comme disait spirituellement le roi Édouard VII. Mais j'ai écouté avec amusement les récits que l'on m'a faits du séjour de ce type extravagant, et certainement pas mal timbré, au milieu de sa cour d'officiers et de chambellans qui s'étaient abattus comme des sauterelles sur les villas de Spa et des environs. Il a laissé ici le souvenir d'un fantoche tragique, arrogant au début, et se proclamant « le maître du monde » devant les fournisseurs ébahis, puis assez sombre et mélancolique à mesure que ses affaires se gâtaient. On sait que, dans la dernière partie de la guerre, Hindenburg, lui aussi « villégiatubelligérant » à Spa, et Ludendorff, ne permettaient plus, à « l'incomparable

écervelé » de Bismarck, la moindre intervention dans les choses militaires, ni dans les plans d'état-major. Il était au rancart, un rancart somptueux, où il trompait sa soif de commandement en creusant une tranchée dans son parc !

Or, la tranchée la plus violente fut celle qui le prit aux entrailles, quand arriva la grande débâcle de novembre 1918, où s'écroula d'un coup la fameuse discipline de fer, non seulement à Berlin et en Allemagne, mais aux armées et en territoire occupé. La peur livide des défaites homériques, la peur verbeuse et agitante de Panurge entra dans l'âme du Hohenzollern, avec les images d'émeute et de révolution, feuilletées dans les albums de sa jeunesse, et qui l'avaient « incliné au socializmus » au moment de son accession au pouvoir suprême. O mémoire ! Hanté par les souvenirs de 1848 et 1871, et désireux de se débarrasser de son rude tuteur de Varzin, le jeune souverain, que le cancer du larynx paternel venait de placer sur le trône, était à la recherche d'un statut ouvrier international. Il eut l'idée falote d'en demander la recette à Jules Simon, à Burdeau et à Tolain, vieil abruti, ignoré de tous, sénateur par-dessus le marché, que lui avait recommandé je ne sais plus quel diplomate. Burdeau, mon ancien professeur de philosophie à Louis-le-Grand et qui tomba depuis sous les coups de Drumont, avait traduit Schopenhauer, parlait fort bien l'allemand, mais, en fait de législation ouvrière, n'avait d'yeux que pour la finance, où il avait fait ses débuts à Lyon, sous la direction du trop célèbre Donon, du *Globe*. Il était prodigieusement comique — et Bismarck ne s'y était pas trompé — de faire appel à ses lumières. Quant à Jules Simon, fort malicieux et hypocrite, mais aussi éloigné que possible de toute question concernant les travailleurs — c'était un disciple de Cousin et un libéral tartufiant et proboche, avec une petite voix flûtée — il déclara qu'il n'avait jamais bien compris pourquoi « l'incomparable écervelé » l'avait mandé ainsi en tiers à Berlin. En revanche, il avait trouvé « ce jeune homme » très poli et très désireux de placer un mot de l'argot parisien d'alors au milieu des plus graves considérations.

Ces récits de ma jeunesse respublicaine, et hugotiforme en diable, me hantaient, tandis que je considérais, sous la pluie fine, l'aboutissement du règne de Sa Majesté Hourlou-berlou Ier, et que je me rappelais la prédiction fatale de

Bismarck, si prodigieusement réalisée. Le rude « vieux » disait aussi qu'une guerre est toujours chose grave et qu'il ne faut pas s'y engager à la légère. Il ajoutait que rien n'était plus menaçant, pour l'Allemagne au zénith de 1886, qu'une guerre de coalition. S'il fallait résumer ce règne de Guillaume II de façon lapidaire — au tout premier lapidaire ! — je l'appellerais : les mésaventures de Touchatout J'ajouterais, en souvenir de la falote mission Burdeau-Simon-Tolain, que quiconque se laisse prendre à la chandelle fumeuse du « socializmus » s'y brûle les doigts et, dans le cas des Hohenzollern, la couronne ! Mais il y avait certainement dans « c'te Guillaume » — comme dirait Briand — l'étoffe d'un remarquable jobard, d'un jobard de ses propres lubies. Ce sont les plus dangereux de tous.

Sa fuite de Spa, en quatrième vitesse, fut, paraît-il, tout à fait joyeuse, surtout pour les Belges, auxquels ses grands airs n'en imposaient guère, et qui n'oubliaient pas les incendies, les massacres horribles et les rapines des soudards casqués de ce louftingue. Il me semblait que j'allais le voir passer à nouveau, la mine défaite, au milieu d'un état-major désemparé, et qui n'avait plus qu'une idée : ficher le camp au plus vite et, pour le coup, sans demander son reste, afin d'éviter « les rebrézailles ».

Comment disait donc le bonhomme Jules Simon, qui jouait les crevards, avec sa mine penchée et son essoufflement factice? Ah oui ! « C'est un jeune homme fort bien élevé. » Tel n'est pas l'avis des habitants de Spa.

Quelques semaines plus tard, *les Amitiés françaises* me demandaient de faire une conférence *littéraire* à La Louvière, district industriel sis dans la grande banlieue de Bruxelles. A l'annonce de cette conférence, les socialistes et « gardes rouges » de l'endroit menèrent grand tapage et déclarèrent, par voie d'affiche, qu'une pareille injure aux travailleurs ne serait pas tolérée. Motif de cette interdiction : 1° j'avais assassiné Jaurès ; 2° j'avais insulté ces respectables républicains qui s'appellent Briand, Poincaré et Barthou. Ces griefs avaient un parfum bien singulier, bien saugrenu, bien spécial, et qui nous donna beaucoup à réfléchir à Delest et à moi. Toutefois, pour la même raison que j'ai dite plus haut, je décidai de renoncer à la conférence. Les organisateurs, se jugeant lésés, firent un procès en dommages-intérêts au parti socialiste de La Louvière et le

gagnèrent haut la main. Minuscule en soi, cette affaire fit le tour de la presse belge et indépendante, et suscita des commentaires fort peu aimables pour les tyranneaux de La Louvière. Je trouvais personnellement la chose plutôt comique et il ne me vint pas une minute à la pensée d'en rendre responsable M. Vandervelde, alors ministre des Affaires étrangères, homme d'une vive intelligence et que je sais fort au-dessus de pareilles misères. D'ailleurs, quelque temps plus tard, Léon Blum, relevant son jupon, venait faire une *conférence socialiste* à la Maison du Peuple de Bruxelles, avec ce sans-gêne et ce mauvais goût qui lui appartiennent en propre.

Dans les premiers temps de mon séjour, des inspecteurs du service de Delange (S. G.) et de Lebreton (R. G.), non encore mis à la retraite, venaient questionner mes servantes à mon sujet : « Vou qu'il est, vote patron? » Je donnai l'ordre de répondre, sans se fâcher, que j'étais tantôt à Paris, tantôt à Marseille, tantôt à Lyon. Ce qui fit que dans ces trois villes, et notamment à Marseille, il y eut plusieurs alertes me concernant. Ensuite, je reçus la visite d'un rédacteur de *l'Œuvre*, que j'eus la sottise de recevoir et qui me prêta le dessein de rentrer en France clandestinement par des propriétés à cheval sur les deux frontières. C'est alors que je résolus de fermer ma porte à tous les interviewers venus de Paris.

Bientôt la police de Paris se lassa et me ficha la paix. Elle n'eut pas tort, car nos amis de Belgique, tenus au courant, commençaient à mal prendre la chose et cela, à la longue, aurait fait du vilain.

La ville avait beaucoup changé depuis mon premier séjour à Bruxelles, quarante-six ans auparavant, en compagnie de Georges Hugo. C'était notre premier voyage non accompagné ; nous avions chacun deux cent cinquante francs en poche, nos billets une fois pris, et nous nous faisions une fête de visiter les musées, en compagnie de Rops et de Gouzien, venus pour une sorte de combinaison musicale que devait organiser, à Anvers, Peter Benoit. L'objet principal de notre voyage était une représentation de *Sapho* au théâtre Molière (que dirigeait alors le bon Alhaiza), avec la délicieuse Mlle Sylviac, dans le rôle de Fanny Legrand. J'aime mieux vous dire tout de suite que Georges, alors âgé de dix-huit ans, était fort épris de Mlle Sylviac, laquelle igno-

rait tout de cette passion et ne se douta jamais que Georges avait mis un bon quart de notre viatique dans le bouquet qu'il lui offrit. Car c'était un prince, ce cher Georges, par le sentiment et les manières, en même temps qu'un très grand artiste. Alhaiza nous invita au souper, qui fut très gai et aussi « très famille » et où l'on but à la santé d'Alphonse Daudet, du « vieux père », comme nous l'appelions tendrement Georges et moi.

Nous étions descendus au Grand Hôtel, boulevard Anspach. Mais le critique de *l'Indépendance belge*, Frederix, qui était célibataire et ressemblait à Coquelin aîné, exigea affectueusement que nous prissions logis chez lui, je ne me rappelle plus dans quel quartier de Bruxelles. Je ne le recherchai pas au cours de mon exil, pas plus que l'ancien hôtel des Berardi qui nous avaient aussi accueillis si gentiment. Je ne remets que rarement les pas dans les pas. C'est trop mélancolique.

Quelques années plus tard, mariés tous deux, Georges avec Mlle Ménard-Dorian, moi avec la sœur de Georges, nous venions à Bruxelles et à Anvers, en compagnie de Paul Mariéton, qu'émerveillait à bon droit le musée Plantin, et, de là, nous gagnions la Hollande. C'est dire que j'aurais eu à Bruxelles plus d'un souvenir de jeunesse si j'avais voulu m'y attarder. Mais ma pensée était accaparée, en août 1927, par ma mère privée de ma personne et de celle de ses petits-enfants, et par mes amis de *l'Action française* auxquels me lie, depuis vingt-deux ans, une profonde affection sans nuage et une collaboration quotidienne. Je savais qu'ils viendraient me voir fréquemment et que la distance de trois heures et demie, qui nous séparait, était faible. Je savais aussi que, chaque semaine, j'aurais un courrier de cabinet et que je serais ainsi tenu au courant des affaires de notre chère maison. Tout de même, ce n'était plus la même chose, et je redoutais que l'exil n'estompât, ou ne diminuât, une énergie, ou résistance morale, qui, dans les pires circonstances, ne m'a jamais abandonné. Je redoutais le piège euphorique de l'acteur devenu spectateur et qui regarde de loin les copains se débrouiller.

Tu l'as dit, ô Lucrèce, si cher à Maurras et qu'après le suave Virgile, je goûte bien aussi, dans ta saveur amère et forte...

Suave mari magno turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem.

Tout de suite, je réglai ma vie et mon travail : le matin, lecture de journaux belges : *la Nation belge*, *la Gazette*, *l'Indépendance belge*, *le Vingtième siècle*, à l'occasion *le Peuple* et *la Libre Belgique*, beaucoup moins bien faits, professionnellement parlant, que les quatre précédents, mais encore intéressants. Ensuite, travail jusqu'au déjeuner. Après le déjeuner, causerie et lecture des journaux de Paris, du courrier. Promenade à pied d'une heure et demie environ. Retour pour le thé et travail jusqu'au dîner. Après le dîner, jeux, causerie, ou lecture en commun. Deux mois après notre arrivée, ma chère belle-mère Léon Allard (sœur d'Alphonse Daudet et qui avait épousé le frère de ma mère) venait nous rejoindre dans l'exil, dont elle *tirait* les vingt-sept mois en notre compagnie. Sa servante, Louise, depuis quarante-cinq ans dans la famille, cuisinière sans rivale, et nos trois servantes nous avaient accompagnés à Bruxelles, ce qui faisait une maisonnée de neuf personnes, administrée et dirigée, comme elle sait le faire, par la mère du petit Philippe.

L'amusant hebdomadaire bruxellois, le *Pourquoi Pas*, écrivait récemment à ce sujet que les Bruxellois, m'ayant vu vivre, et de près, pendant deux ans et demi, s'amusaient de beaucoup de légendes répandues à mon sujet, par mes ennemis de tout poil. Moi aussi je m'en amuse beaucoup et quand je lis que je mène une vie de bâton de chaise, que je fréquente les dancings et que je hante les restaurants de nuit, à Paris ou à Bruxelles, j'avoue que je suis malade de rire. Il y a bien vingt-huit-ans sonnés que je n'ai mis les pieds, ni à Montmartre, ni dans un établissement dit « de plaisir » à Paris, ni ailleurs, et que je me couche à dix heures et demie du soir, sauf quand je dîne chez des amis. C'est à cette régularité de vie que je dois d'avoir suffi à une production littéraire assez considérable ainsi qu'à des efforts politiques constants. Je goûte les plaisirs de la table, c'est une affaire entendue, mais les choses sont arrangées de telle sorte que c'est chez moi et chez mes amis qu'il m'est donné de les goûter le mieux du monde et dans l'atmosphère d'hommes spirituels en veston et de gracieuses femmes en grande toilette qui me plaît le plus. Cela m'ennuie de passer un habit ; mais le spectacle de la beauté et de l'élégance féminine est indispensable à l'élan — poétique — de mon pauvre esprit.

Donc en 1885, il n'y avait encore à Bruxelles, aucune trace de cette avenue de Tervueren, créée, avec tant d'autres belles et utiles choses, par le souverain de génie que fut Léopold II, et dont les mérites extraordinaires ne devaient être reconnus qu'après sa mort. On raconte que son frère, le comte de Flandre, avait juré de ne jamais passer par là dans ses promenades à cheval, parce que ce serait hideux... « Ce sera fort beau », répondait le roi. En fait, c'est une voie magnifique qui mène en droite ligne de Tervueren à la rue Royale, par le parc et la rue la Loi. Il faut voir cela par une belle matinée d'été ou d'hiver, sous le ciel rose en été et « curaçao » en temps de frimas, qui est celui des Pays-Bas, ou encore au crépuscule d'été, dans le déliement d'une journée chaude. L'avenue est bordée, de chaque côté, de véritables palais, d'un ordre et d'une propreté incomparables, avec garages, cours intérieures, jardins, route tournante pour l'arrivée des automobiles, construits dans une pierre tantôt extrêmement blanche, tantôt légèrement teintée de rose, quelquefois en marbre blanc ou veiné. Cette grande respiration de Bruxelles a beaucoup plus d'ampleur et de majesté à mon avis que l'avenue Louise, fort élégante, elle aussi, et qui va du pittoresque quartier de la porte de Namur au bois de la Cambre.

On sait que c'est aussi le roi Léopold II qui dota la Belgique du Congo, en utilisant le génie de Stanley, froidement méconnu des Anglais. J'ai vu cela de près, mon père étant fort lié avec Stanley, époux de la ravissante Mlle Tennant, qui venait souvent à la maison et qui nous recevait à Londres dans l'hôtel et musée africain du 2, Richmond Terrace.

Une de nos premières visites à Bruxelles fut précisément pour le musée du Congo de Tervueren, qui est le modèle du genre et un centre d'études ethnographiques incomparable. Nos enfants ne se lassaient pas de contempler les vitrines, où sont réunis les armes, les flèches, les bois précieux, les constructions des termites, celles des fourmis géantes. Nous y prenions autant de plaisir et d'intérêt qu'eux. En face de notre demeure, sise au 3 de l'avenue de l'Yser, se trouvaient aussi les admirables musées du Cinquantenaire, que les étrangers ont le grand tort de ne pas visiter, car on y apprend beaucoup en peu de temps. C'est un fait que les Belges et les Hollandais devancent, et de loin, pour l'agencement de leurs musées soit picturaux, soit

ethnographiques, les Français, les Anglais, les Allemands et les Italiens. Ils ont le sens de cette forme spéciale de l'enseignement artistique, ou scientifique, par les yeux ; et notre Louvre n'est qu'un fouillis, par rapport aux musées de Bruxelles, d'Amsterdam et d'Harlem. J'en dirai autant de la *National Gallery* de Londres.

A partir des premiers beaux jours, ma promenade quotidienne, et dont je ne me lassais pas, consistait à descendre l'avenue de Tervueren jusqu'aux charmants étangs de Woluwe et au delà. De chaque côté des longs terre-pleins, plantés d'arbres déjà grands et ombreux, passaient à toute allure les automobiles et les motocyclettes. Il n'y a pas de limitation de vitesse à Bruxelles, j'ignore pourquoi, et les chauffeurs, publics et privés, font couramment du quatre-vingts à l'heure dans la rue de la Loi, la rue Belliard, et sur les boulevards qui ceinturent la ville. Aussi les accidents sont-ils très fréquents. Nous ne prenions jamais une auto sans que je dise au chauffeur : « Pas trop vite, hein, vieux, Madame a peur. » Mais il savait bien que c'était moi qui « craignais » comme on dit en Avignon, et il riait de bon cœur.

Je connaissais de réputation la bonhomie de la population belge, mais je ne l'avais pas mise à l'épreuve. Le Belge, dans toutes les classes, est naturellement bienveillant et rend service à son prochain, dès qu'il le peut. Les commerçants sont particulièrement affables et empressés. Ils sont aussi très consciencieux, et même si un monsieur inexpérimenté — c'est mon cas — veut acheter une volaille, du gibier ou un fruit, ils ne cherchent nullement à le tromper, ni à l'estamper. Il en est ainsi à Paris et en province chez les fournisseurs attitrés. Mais à Bruxelles, la règle est la même pour le voyageur et le passant que pour le client fidèle. Fernand Neuray, directeur de *la Nation belge*, à qui j'en parlais, mè disait : « C'est exact et c'était encore plus saisissant avant la guerre. Pendant l'occupation, c'était un plaisir et constant que de jouer des tours au Boche oppresseur. D'où une légère démoralisation, heureusement en train de disparaître. »

J'eus très vite l'occasion de remarquer que l'horreur et le mépris de l'Allemand étaient demeurés extrêmement vivaces dans toutes les classes de la société. Les Boches ont été en Belgique, dès le début et pendant quatre années,

naturellement féroces, mais imbécilement odieux, principalement avec les petites gens. Aux Bruxellois fortunés, ils se contentaient de voler l'argenterie, les chevaux de courses, des caves entières de vins fins, bien entendu, des objets d'art et des tableaux. Cela avec un tranquille cynisme. Il y aurait un volume à écrire avec le récit de ces rapts. Aussi, il faut voir comment sont accueillis, à Bruxelles, les projets de rapprochement allemand, d'alliance allemande et de baisers Briand à plein râtelier. Une grande partie de la sympathie, que nous témoignaient les fournisseurs, employés de tramway, chauffeurs, marchands de journaux, etc., tenait à ceci que l'on me savait irréductible quant à l'amour et à la fréquentation de ces métaphysiciens égorgeurs d'enfants et fusilleurs de femmes. Quand nous allâmes à la mairie de notre quartier, Delest et moi, afin de faire légaliser nos permis de séjour, les employés, prévenus, sortirent de leurs bureaux pour nous serrer vigoureusement la main.

Un jour, dans un grand bureau télégraphique de Bruxelles, l'employé qui recevait ma dépêche, me demanda combien j'avais publié de volumes, en un an de séjour dans sa ville : « Six, répondis-je. — Ah ! fit-il, donc le Portugais a gagné son pari. » Il était venu, quelques jours auparavant, de Lisbonne, un collègue des postes auquel on avait donné un dîner. La conversation était tombée sur moi et le compatriote de Camoens avait déclaré : « Je sais que Daudet a écrit ici, en un an, six volumes. » Le chiffre avait paru exorbitant : d'où le pari que venait de gagner le Portugais.

*
* *

Ce que dut être Bruxelles du temps de la splendeur des Flandres, dans le courant des quinzième et seizième siècles, on en a une idée par cette place et l'hôtel de ville que j'ai savourés par tous les temps — sauf celui de pluie — par la brume légère, la neige et le soleil. Ces colonnades et ces rinceaux dorés, ces pignons à jour, à redans, ces motifs ornementaux, l'harmonie des proportions, la qualité de la lumière, montante ou descendante, la diversité des façades procurent à l'œil, et, par lui, à l'esprit, un véritable enchantement. Au printemps, les marchands de fleurs, de toutes couleurs et de toutes nuances, font leurs étalages dans ce quadrilatère historique, où se tiennent aussi des con-

certs, et qui vit le roi Albert et le reine paraître au balcon de la Maison commune, lors de la déroute allemande. C'est bien là un décor de victoire et de libération. Il n'en est pas de pareil, à ma connaissance, dans aucune autre ville de l'Europe. Notre place des Vosges, elle-même, ne vaut pas cela. On sait que Victor Hugo s'y était installé, lors de son arrivée à Bruxelles, c'était tout à fait « un coin pour lui » — comme eût dit Flaubert — et dont il eût pu tirer de beaux dessins. On raconte que, tout fumant d'une colère sacrée, il écrivit là *Napoléon le Petit* et le plan des *Châtiments*. Son ami, le bourgmestre d'alors, de Brouckere, montait lui dire bonjour en passant. Mais, ultérieurement, le poète se fixa place des Barricades, au nº 4. Plus de cent fois, descendant du Cinquantenaire, j'ai passé devant cette maison, dédoublée, semble-t-il depuis l'époque, et que contemplait avec émotion — comme le trépied de son arrière-grand-père — mon fils aîné Charles Daudet. Je me représentais Hugo, avec son grand front, son regard altier, sa démarche solide, sortant de cette demeure entre ses deux fils, Charles et François, beaux tous deux, et Henri Rochefort, toujours blagueur, toujours anecdotique, toujours amusant comme ceux de cette époque bavarde et frivole. Je me représentais aussi la ravissante Mme Charles Hugo, née Alice Lehaene, emmenant promener, dans leurs petites voitures, ses deux tout jeunes enfants Georges et Jeanne. L'hallucination était telle que je finissais positivement par les voir et par m'écarter pour les laisser passer !

De la place des Barricades, demeurée telle qu'il y a soixante ans, on peut descendre, par une rue en pente, vers le Jardin Botanique, lequel, pour la mélancolie éparse dans la science et à côté d'elle, rappelle un peu et beaucoup notre Jardin des Plantes. J'imagine qu'Hugo y allait souvent. C'est un endroit propice à cette rêverie flottante qui lui inspirait ses plus beaux vers, mêlés d'aspects précis et de sentiments vagues, mais amples et normaux. Si l'on continue à descendre, on arrive à la gare du Nord, à l'embouchure de la rue Neuve et du boulevard Adolphe-Max. La rue Neuve est parcourue, à chaque heure du jour, par une foule d'acheteurs de toutes conditions, qui se rendent dans les grands magasins et les boutiques bien achalandées, notamment les pâtisseries et les confiseries. Les gâteaux sont ici très variés et excellents ; le pain, dit de ménage, est

remarquable, et de pâte aérée. Une gourmandise nationale est la cramique, intermédiaire entre la brioche et le pain, et qui fait merveille dans le chocolat et le café au lait.

En suivant la rue Neuve, on arrive au théâtre de la Monnaie, universellement célèbre pour l'excellence de son orchestre et certainement supérieur à l'Opéra de Paris, singulièrement tombé depuis trente ans. C'est là que j'ai eu la joie, étant exilé, d'entendre et de voir Mme la comtesse de Ségur (Cécile Sorel) dans *Sapho*. Que mon pauvre père n'était-il là ! A parler franc, jamais aucune actrice, et pas même Sarah Bernhardt dans *Phèdre*, ni Mme Bartet dans *Bérénice*, ne m'a donné cette double impression, plastique et intellectuelle, qui est, je pense, le comble de l'art. Je connais la pièce par cœur. Mon père me l'avait dictée, refaite en entier après le canevas, plutôt informe, du bon Belot, au château de Saint-Estève, en Provence, chez nos amis Parrocel. Par un miracle de transmigration, ou, si l'on préfère, de métempsycose, Mme Sorel est entrée dans la personnalité intime de cette Fanny Legrand qui a hanté, comme Manon Lescaut, deux générations de jeunes hommes et d'hommes faits. Mon émotion était vive. A chacune de ses répliques je voyais, j'entendais Alphonse Daudet essayant la phrase, sa courte pipette à la main, s'animant, réfléchissant, l'œil vers le ciel d'un bleu chaud, ardent, passionné de Provence, cherchant le terme juste, intense, parlé, non écrit, qui assure la vie et le mouvement. J'attendais, la plume levée, devant la page blanche sur laquelle tombaient ainsi deux lumières, celle du soleil, celle d'une prose poétique et poignante :

— Tu y es, Léon?

— Oui, papa.

— *Vois-tu m'ami, ce qui est beau, c'est d'être simple et droit comme toi... et droit comme toi... d'avoir vingt ans et de bien s'aimer...* Tu trouves que ça va?

— C'est le texte même de ton livre. Mais ça va très bien. Tu ne trouveras pas mieux.

Grand improvisateur, et de tour librement classique, mon père avait subi l'influence de Flaubert, dont la forme est bien moins naturelle et vivante que la sienne. Flaubert lui avait persuadé que le premier jet n'est pas le bon. Or, c'est

le contraire qui est vrai, et remettre cent fois sur le métier son ouvrage (selon le précepte absurde de Boileau) est le plus sûr moyen d'engendrer un monstre de retapages, sans chaleur et sans vigueur.

Dans la scène de la rupture à Châteauneuf, la grande comédienne aux belles épaules et aux bras ronds, visibles sous sa cape tragique, atteignit positivement au sublime. Elle eut un succès extraordinaire et fit salle comble deux soirs de suite. Elle eût fait salle comble pendant un an, car, en sortant de là, je n'avais qu'un désir : la réentendre et la revoir. Tous les spectateurs pensaient comme moi. Elle est une comédienne incomparable et, à la ville, une délicieuse femme, de la plus rare finesse et compréhension. Si j'avais écrit pour le théâtre, je n'aurais pas voulu d'autre interprète. Son aimable mari était excellent dans l'oncle Césaire, dont j'ai bien connu aussi l'original.

Toutefois ce retour vers le passé ajouta, à la mélancolie de l'exil, celle du souvenir de mon père, disparu si tôt, après tant de souffrances héroïquement supportées. Toutes les nostalgies s'attirent et se rejoignent. C'est Henri Heine, je crois, qui en a fait la remarque amère.

La salle de la Monnaie n'avait pas changé depuis l'époque (1912) où ma femme et moi, venus pour rendre visite à Mgr le duc d'Orléans, assistions à une représentation de *Tannhäuser*. Elle est, cette salle, de style ancien, exactement second Empire, avec des fauteuils, des loges, des avant-scènes, et des draperies rouges, un lustre central au plafond peint, et la figuration dans *Carmen*, par exemple, est aussi peu moderne qu'à Paris, Toulouse et Montpellier. Il y a de quoi faire sourire Hébertot, le maître de la mise en scène dite « aux trois arts », picturale, architecturale, sculpturale, surprenante par la couleur et la ligne. Telle quelle, cette grande corbeille rouge, remplie jusqu'au bord de femmes en grand décolleté, est un ravissement pour les regards. C'est ici l'occasion de dire un mot de la rare beauté des Bruxelloises, différente de celle des Parisiennes et des Londoniennes, mais également impressionnante. Elle peut se ramener à deux types principaux : la brune, aux yeux noirs ou cerclés de bleu d'acier, où subsiste quelque chose d'espagnol, mais de jambes plus longues et de torse moins roulant sur les hanches *(salero)* que l'Espagnole. La blonde, tirant sur le jaune argenté, avec une peau d'une blancheur

mate, qui correspond au type flamand. L'une et l'autre ont le corps plein et cependant harmonieux, le sein ferme et rond, et se reliant ainsi aux formes classiques. On imagine ce que donnent sous les lumières, dans un éclairage estompé, ces épaules, ces cous, ces poitrines, ces dos et ces bras. Maxime del Sarte disait que c'était une féerie, et c'est en effet le terme qui convient. Chose curieuse : ni chez Alfred Stevens, ni chez Rops, deux grands artistes cependant, je ne trouve ce galbe, à la fois splendide et suave, qui distingue les belles de Bruxelles. Le premier peint à ravir des silhouettes plus que des figures, légèrement démodées, de son temps ; le second burine des bestiales au masque dur et osseux, des animaux de plaisir court. Moi, je vois la Belge autrement et sur un plan plus élevé, qu'elle sorte de la mer du Nord et des plaines mystiques des Flandres, ou qu'elle vienne de la migration méridionale et chaude.

On parle toujours, à propos d'elle, de Rubens, qui a rendu en effet l'éblouissant éclat de sa chair et l'entrain à la vie maternelle ou voluptueuse, avec cette fougue géniale laquelle amplifie, sans trop l'approfondir, ce qu'elle rencontre. Le type féminin des Flandres était sans doute, à son époque, tel qu'il l'a peint. En ce cas, il s'est modifié et affiné, car, chez beaucoup de jolies femmes de Bruxelles, la force est tempérée par la souplesse ; et le sourire, moins angélique que chez la Londonienne, moins railleur que chez la Parisienne, respire la douceur, la confiance, et la santé.

Quand les femmes sont belles, les hommes sont ardents, dit le proverbe provençal. Le fait est qu'à la belle saison les amoureux foisonnent, quand vient le soir, dans les parcs et squares nombreux de Bruxelles, dans les allées et les pelouses du bois de la Cambre. Autour du lac, au Cinquantenaire, au square Marie-Louise, ce ne sont que chuchotements, enlacements et soupirs. *Tunc Venus in sylvis.* Ne te fâche pas, censeur sévère ! Si tu veux une forte natalité, il faut en vouloir les préludes, et la nature fait bien ce qu'elle fait. A Bruxelles, comme à Paris et à Marseille, les amoureux s'embrassent dans la rue, et personne n'y trouve à redire. Voilà qui est parfait.

Toutefois, puisque nous sommes sur ce chapitre je ne saurais trop recommander aux amateurs de chefs-d'œuvre naturels et spontanés, la rue Haute, de la porte de Hal, où elle commence, jusqu'au moment où elle disparaît

dans le centre de la ville. C'est une promenade qu'il faut faire par une soirée tiède, de préférence chargée d'électricité orageuse, alors que les caboulots et bastringues regorgent de consommateurs, hommes et femmes tenant des enfants dans leurs bras, attablés devant une chope de bière, un café ou une limonade. On songe à la phrase de Rimbaud dans *Une saison en enfer*, je crois : « Un soir d'été dans une ville du Nord, j'ai rencontré toutes les femmes des anciens peintres. » C'est tout à fait cela. Le Jean Steen, le Breughel (il habita cette rue qui devait être alors telle qu'elle est aujourd'hui) foisonnent. Les attitudes et les lumières, jaunes, rouges, vertes, bleues, estompées ou crues, paraissent venir de la Renaissance et de plus loin. On dirait que le temps, avec sa faulx brinqueballante, a passé sans les bousculer à travers les choses et les gens. Rien de crapuleux, ni d'odieux. Quelques pochards traditionnels, ainsi que dans les villages bretons d'il y a cinquante ans (aujourd'hui seuls les touristes s'y saoulent avec des cocktails), sont vautrés dans le ruisseau ou sur le trottoir, mais auprès d'une flaque, ou d'une fontaine, comme par la nostalgie de l'eau fraîche. Des sons d'accordéons, de gramophones, ici et là des pistons, déchirent les oreilles. On voit, en enfilade, du trottoir jusqu'au fond des brasseries, des commères en cheveux, soutenant, sur leurs gros bras nus, un marmot tôt éveillé, tôt rendormi ; puis des garçons et des filles essoufflés par la danse, qui se bécotent et rebécotent, par-dessus leur chope, en haletant ; puis des familles de grands-parents, parents, petits-enfants, silencieux et béats autour d'une combinaison ou charcuterie appétissante, tête de veau à la tomate, porc à la gelée, saucisses aux lentilles ; puis des marins, venus d'Anvers pour une petite bombe raisonnable, ou des soldats aux regards candides ; puis des employés retraités, jouant aux cartes. Il n'y a ni dispute ni querelle puisqu'on est là pour s'amuser ; mais parfois une cascade de gros rires, suivis d'un silence à peu près complet. Sur la chaussée, où défilent en rangs, à certains anniversaires, de bizarres sociétés musicales, passent au ralenti quelques automobiles et des voitures de livraison. Les gamins courent après, les bras levés, en poussant de grands cris. Leurs mères les rappellent et les talochent. Tout cela sent l'épluchure et le poisson pas frais.

Mais attention ! Voici un chef-d'œuvre d'un peintre qui

n'est pas encore né, mêlé de Renoir, de Manet, de Goya, personnel cependant, et qui aura ainsi raté son modèle : une forte fille, bien balancée, de peau crayeuse, aux yeux verts, aux cheveux crêpelés presque rouges, portant, sur un corsage noir décolleté, un châle de soie blanche à la Sévillane. Le torse était d'un galbe irréprochable, aussi visible sous l'étoffe que si elle avait été nue, le regard perdu dans un rêve mi-doux, mi-cruel. Elle était seule et n'attendait plus rien, ni personne, comme veuve d'un ardent souvenir.

Une autre beauté m'est apparue dormante, au marché Sainte-Catherine — les Halles de Bruxelles — par une matinée de printemps, auprès d'une bannerée de fruits d'or et de pourpre. La face était un peu lourde, mais régulière, mal lavée, attrayante tout de même par la fraîcheur des lèvres orangées, et de l'épiderme rosé, mais poussiéreux. Le bras replié sous la nuque était beau et pur, tel que d'une porteuse d'amphore. La jambe droite, gainée d'un bas rose, reposait mollement sur la jambe gauche, ainsi que dans un sonnet de Ronsard ou de Scève. Baudelaire en eût été fou et elle l'eût consolé de sa négresse. Une mouche étant venue se poser sur le petit nez droit de la belle assoupie, elle la chassa, sans déclore ses paupières, d'un revers de sa main lourde aux ongles noirs.

Troisième saisissante figure de femme à la grande kermesse d'été de Bruxelles, non loin de la gare du Midi, dans une baraque de danses censées orientales. Celle-ci avait un type du dix-huitième, à la Fragonard, quant au corps recouvert d'une sorte de maillot collant de soie verte, et une physionomie douce, fine et grave, que démentait un regard dramatique, comme tourné en dedans. Les jambes étaient nues, ses pieds fins, nus dans des pantoufles percées. Elle tournait un piano mécanique, aigre et criard ; puis s'interrompait pour donner l'électricité à la pauvre petite scène minable ; enfin elle montait se mêler aux danses plutôt macabres, où figurait une sorte d'androgyne, et finalement faisait la quête. Comme il n'y avait qu'un rang de chaises, la plupart des spectateurs restaient debout sur le sol de terre battue. Le rapprochement du beau et du pauvre dans cet être gracieux et comme perdu dans une misère à entrechats était tel qu'il éveillait le désir chez les rudes commis-voyageurs puant l'oignon et le vin, lesquels

lui soufflaient des compliments hideux dans la figure. Or, comme l'une de ces brutes la serrait de trop près, le petit garçon de la belle, qui faisait, avec des cymbales, l'homme-orchestre, descendit dare-dare de l'estrade branlante, prit le bras du mufle, l'écarta de sa maman, et nous montra la scène du doigt, comme pour dire : « Occupez-vous un peu plus du spectacle. » Rien de plus délicat, de plus émouvant, de plus pur que le geste protecteur de ce jeune enfant. Je pensai qu'il avait dû assister entre ses parents à des scènes de jalousie crue.

Quelques jours après, passant devant la baraque, vers la fin de la journée, je vis que celle-ci était fermée. Je la contournai, par l'étroit intervalle qui la séparait d'un manège de chevaux de bois contigu. Devant la roulotte, bien modeste, avec les petits rideaux et le pot de fleur classique, il y avait une table dressée, modeste elle aussi, et autour de la table, la jolie fille qui pleurait, la tête dans ses beaux bras étendus, entre l'homme, de mine furieuse, en tricot taché de sueur, et le petit garçon éploré. De tels spectacles valent tous les cinémas du monde.

Depuis le moyen âge, la Belgique est le pays des kermesses. Elles ont là une saveur et une couleur qui ne se retrouvent en aucun autre pays et qu'ont bien rendues un Georges Eekhoud, un Camille Lemonnier, un Verlaine aux chevaux de bois.

Le plus gros soldat, la plus grosse bonne
Sont sur vos dos comme dans leur chambre,
Car en ce jour, au bois de la Cambre,
Les maîtres sont tous deux en personne.

A partir de la belle saison, il y a une kermesse, chaque semaine, dans chaque quartier de Bruxelles. Nous y menions nos enfants et nous y prenions, pour des motifs différents, autant de plaisir qu'eux ; car c'est dans l'amusement en commun des grands et des petits qu'apparaissent le mieux les caractères nationaux.

Dans la rue Haute, et tout le long, se jettent perpendiculairement des ruelles et affluents assez minables, mais de style ancien et qui appartiennent carrément à l'eau-forte, à la morsure du cuivre. Je n'en connais d'aussi belles qu'à Marseille et à Toulon ; mais ici, à Bruxelles, elles ne sont point avilies par la débauche et l'on y voit seulement à

cru les nécessités immédiates de la vie étroite, la pauvre boulangerie, la pauvre mercerie, la pauvre épicerie, les produits de troisième qualité, la convoitise des yeux d'enfants qui ont faim. Il y a même, pour ceux qui sont moins dénués, des petites devantures de jouets rudimentaires, cheval de carton, pépette sans bras ni jambes, ouau-ouau dans sa niche, etc. Au soir tombant, les silhouettes des ménagères et des gosses s'effilochent, deviennent des apparences de purgatoire et vaquent à des occupations imprécises, aussi vaines que celles des vedettes de théâtre, des manieurs d'argent, ou des faiseurs de lois. On pressent là une philosophie nouvelle et qui pourrait aller plus loin que celle de William James ou de Bergson : cette philosophie de la misère, à côté de laquelle a passé Proudhon, inventeur de ce titre magnifique. Mais il y faudrait la plume de Bloy, car la misère touche d'assez près à la théologie. Le bien-être et le confort nous masquent Dieu.

C'est dans cet étonnant quartier que se parle le marollien, argot proprement bruxellois, mêlé de locutions proverbiales, d'une vigoureuse saveur, et auquel je trouve de singulières analogies avec l'argot lyonnais. Cette ressemblance m'est apparue un jour que j'avais à la fois sur ma table un numéro de la *République lyonnaise*, avec une page de considérations de Gnafron, d'un impayable comique, et un fascicule de *la Revue belge* (fort bien faite entre parenthèses) contenant des récits marolliens de toute beauté. Mais il n'existe pas, à ma connaissance, un dictionnaire de l'argot de la rue Haute correspondant au travail de Puitspelu (Claire Tisseur) pour l'argot lyonnais.

Il est curieux qu'à Lyon et à Bruxelles existent ainsi des survivances, linguistiques et phonétiques, qui ne se retrouvent pas à Paris. Il y a bien un parler argotique de Paris, accompagné d'un accent traînard et négligent : « non mais aleurs, de quoi, de quoi, c'est malheureux tout d'même ed' voir ça... » qui ne manque pas d'agrément pour les amateurs. Je vous avouerai, en confidence, que je le parle dans la perfection. Mais il est beaucoup plus ventilé, beaucoup moins clos et spécialisé que le marollien et que le « chignol ». C'est plutôt un ton qu'un idiome. Je vois encore le premier jour de notre année de volontariat, à la caserne de Babylone, un bleu de Ménilmuche, répondant à un sergent-major qui en demeura ébahi : « C'qu'il paraît, vieux,

qu'tes Corsico. En c'cas, retourne dans ton île frusquer la pâtée à tes cochons. » Cette petite blague lui valut huit jours de boîte pour commencer. « Porquoi qu't'as dit ça, eh, moule? » lui demanda ultérieurement un copain. Le bleu répondit : « Por rigoler, donc. »

La nationalité belge (voir à ce sujet le très beau livre de M. Godefroy Kurth, qui porte ce titre) est un rassemblement d'essences très diverses fusionnées dans deux langages, mais unifiées quant au caractère général, qui se définit d'un seul mot : l'indépendance. Le Belge, autant que j'en ai pu juger en deux ans et demi de séjour à Bruxelles, n'aime ni les idées toutes faites, ni les attitudes convenues, ni les énumérations de vérités premières. Wallon ou Flamand, il tient à penser par lui-même et il rejette l'opinion imposée. J'ajoute que c'est là sa grande force et son grand attrait. Ce lien commun entre les deux rameaux d'une race solide et profondément honnête me laisse à penser que la difficulté bilinguistique qui a pris, depuis la guerre, une certaine acuité, se résoudra peu à peu dans la typification essentielle que je viens de dire. Nous avons vu cela, nous Français, pour la langue d'oc et aussi, défilé pire, pour la langue bretonne. Les affinités psychiques et de tempérament ont effacé les barrières du langage.

Une de mes marches favorites — je travaille beaucoup en marchant — consistait à aller attraper la chaussée de Wavre dans les environs de la rue Wiertz, où se trouve le musée de ce nom, et à la suivre dans sa longueur. Elle est, comme la chaussée d'Ixelles, d'autre façon, ancienne et curieuse, bordée de boutiques avec des couloirs et des pavés de cour qui rappellent la rue Vieille-du-Temple et la rue du Faubourg-Saint-Martin. Elle aboutit à la porte de Namur, qui est un des endroits les plus vivants, animés et gais de Bruxelles et dont la transformation possible a été accueillie, dans la presse, par des protestations indignées. En effet, ce serait dommage de changer l'ordonnance de cet aimable et allègre carrefour, d'où l'on peut, soit descendre vers la porte de Hal (à Bruxelles, comme à Montmartre, on monte, ou l'on descend tout le temps), soit aller, par le boulevard circulaire, vers la rue de la Loi, la grande artère qui fait communiquer le parc du Cinquantenaire avec la rue Royale, soit descendre au cœur de Bruxelles par la rue de la Montagne, la rue de la Madeleine, et tout un

lacis de voies transversales antérieures au roi Léolpold II. Car il y a deux villes dans une seule : celle avant Léopold II ; celle pendant et après lui. Il a été, dans une certaine mesure, la « reine Victoria » de la Belgique et son règne, soutenu par un effort industriel et d'expansion incomparable, continué sur un autre plan par l'héroïsme sagace du roi Albert, est maintenant sorti des brumes parlementaires et de la calomnie imbécile, pour rayonner au soleil de l'histoire.

J'allais souvent bouquiner, dans la rue Coudenberg, parallèle à la rue de la Montagne, dont le sépare un square en rocailles, chez Lamertin, où se trouve un commis libraire érudit et qui connaît sur le bout du doigt sa bibliographie scientifique. C'est un métier bien utile aux chercheurs que celui de commis libraire et vu l'importance de plus en plus grande que prennent actuellement le livre et le périodique, indispensable à la culture générale. Car la production, en lettres, comme en sciences, comme en philosophie, augmente sans cesse, et il faut une forte mémoire pour noter tout ce qui paraît. Quand je me trouve dans une maison telle que Lamertin, qui centralise aussi des ouvrages de médecine et de physiologie de langue allemande, j'ai envie de tout acheter. Lamertin c'est un peu notre Maloine et le genre encyclopédique est, à mon avis, la librairie de l'avenir.

Tandis que j'en suis sur ce chapitre, sachez que, pendant mon séjour à Bruxelles, je recevais de France en moyenne une trentaine de volumes de littérature, et cinq ou six volumes de sciences ou de philosophie par jour ! Je ne vous dirai pas que je lisais tout. Mais ma femme, qui a un sens critique extraordinairement développé, ouvrait au moins tous les ouvrages littéraires et me signalait les plus originaux. Pour les ouvrages de science biologique ou médicale, j'ai d'eux une grande habitude, qui me permet d'aller tout de suite à l'essentiel. En outre, mon courrier me guide et mes lecteurs me signalent ceci ou cela, ce dont je les remercie. Mais que d'importants travaux doivent cependant passer inaperçus ! Pour prendre un seul exemple : il y a deux ans que je veux faire un ou deux articles sur l'esprit universel qu'est M. Sageret, et je n'en ai pas encore trouvé le loisir ! C'est honteux. A distance on se rend mieux compte de l'étonnante activité mentale de nos compatriotes, acti-

vité qui n'a d'égale que leur atonie politique. Voilà un travailleur comme Alfred Mortier, qui est un érudit de grande classe et d'une érudition très vivante. Sans sa traduction de *l'Anconitaine* de Ruzzante, mise à la scène par Copeau, je ne me serais pas désaltéré à sa délicieuse fontaine de la Renaissance. Or, qui parle de lui dans la grande presse? Personne, jamais.

Lamertin, de Witt, Castagne, tels étaient les trois aimables libraires auxquels j'avais recours à l'occasion. Mais si je voulais faire venir un ouvrage de Paris, les libraires parisiens me le faisaient attendre huit jours. Il faudrait, à Bruxelles comme à Paris, un office bibliographique. Jacques Hébertot, qui s'occupe avec succès des élites françaises, devrait bien songer à cela. Un office payant, bien entendu, avec des fichiers en allemand, anglais, italien, français, espagnol, tenus à jour. C'est le diable — le croirait-on — de se renseigner, en Belgique même, sur l'œuvre complète d'un poète, cependant européen par le génie, tel que Verhaeren. Sans l'obligeance de Charles Bernard, je ne m'en serais jamais tiré ; même remarque quant à Bloy. Ce sont ses admirateurs et catéchumènes, au premier rang desquels cet étonnant René Martineau, qui m'ont documenté. J'ai chez moi une bibliothèque assez complète, en tout cas fort nombreuse. L'exil m'en séparait.

C'est par là que m'est venu tout à coup une violente irritation et indignation, qui m'a travaillé pendant six mois. Les ministres qui m'avaient emprisonné, puis contraint à l'exil, pour me faire taire quant à l'assassinat de mon fils, me gênaient en outre dans mon labeur, m'empêchaient de rendre les menus services que, sur ce plan-là, je puis rendre aux écrivains de mon pays, jeunes et vieux. Car il est aussi intéressant, pour moi, de signaler un jeune de talent que de révéler au grand public (et à un public aussi ardent que le nôtre) un écrivain âgé et méconnu.

LÉON DAUDET.

(A suivre.)

La Salamandre [1]

INSTALLÉS, comme nous l'étions, en P. C. avancé, dans un jardin, à la lisière du village de Seboncourt, nous manquions de renseignements, le commandant Hallez et moi.

Mon chef décida d'aller rejoindre Frisch, du côté d'Aisonville, afin de s'informer des résultats acquis, et de la façon dont se déroulait l'attaque de ce côté-là, sur notre gauche. Il me chargea de me mettre en liaison avec la section de réserve de l'A. S. 356 et avec la section Poudroux, de l'A. S. 357, qui devait se trouver en position d'attente sur la lisière ouest du village de Grougis.

Devant nous, la cuvette qui s'étend entre Leboncourt et Grougis s'était remplie d'artillerie. L'attaque de la division Brissaud-Desmaillets était appuyée par des moyens considérables. Cinq artilleries divisionnaires, en plus de celle de la 66e division, concentraient leurs feux sur le front d'attaque, très restreint, de cette grande unité.

La riposte allemande était assez vive, et, cependant, je fus frappé du peu d'effet qu'elle avait. Les canons, les caissons et les caisses de munitions, qui semblaient garnir tout le terrain, avaient l'air invulnérables. Les 210 éclataient justement dans les endroits où il n'y avait rien, faisant jaillir un geyser de boue et de flammes, et s'ornant d'un panache

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 février 1930.

de fumée sombre, que le vent arrachait avant de le déchirer.

Je traversai, entre Grougis et la Merlette, la première ligne de tranchées enlevées le matin à l'ennemi par la 66e division. Nous avions laissé pas mal de morts à certains endroits, et les brancardiers se hâtaient de les enlever.

La section de réserve de l'A. S. 356 se trouvait là, dans un chemin creux, défilée des vues de l'ennemi, et toute prête à intervenir. C'était celle de mon ami Vernant. Il était en conversation avec un officier de chasseurs et je reconnus sa haute taille. Il était vêtu d'une salopette de toile kaki. Cette tenue l'amincissait et le grandissait encore. Il m'aperçut et courut à moi, me déclamant à pleine voix les vers qui lui étaient chers, et qui prenaient en ce lieu une majesté singulière :

...Les centurions, ralliant leurs cohortes,
Humaient encor dans l'air où vibraient leurs voix fortes
La chaleur du carnage et ses âcres parfums.

Nous grimpâmes tous les deux sur un petit tertre d'où l'on apercevait, à quinze cents mètres de là, la masse du Petit-Verly. Entre ce village, tout couronné de fumée, et nous, on apercevait une section de nos chars, celle du lieutenant Lefebvre, fort activement occupée à réduire un centre de résistance. A la lorgnette je reconnus Bégarie, à pied, coiffé de son béret basque, et vêtu de son imperméable kaki. Il marchait à la hauteur d'un char, qu'à son fanion, je reconnus pour celui du chef de section. La fusillade était assez vive, et des balles qui ne nous étaient pas destinées ricochaient tout autour de nous, avec ce miaulement qu'elles ont, lorsqu'elles ont perdu leur sens de rotation. Bégarie devait se trouver en plein centre de cette fusillade, et il semblait y être fort indifférent. Je vis les chasseurs faire un bond pour s'installer sur l'objectif que nos chars venaient de lui livrer. De ce côté-là, le deuxième objectif était entre nos mains.

Je quittai Bégarie, et j'allai à la recherche de Poudroux, que je savais trouver à moins d'un kilomètre de là, du côté de la lisière nord-ouest de Grougis. Je m'égarai, et je tombai en plein sur des Allemands embusqués dans un verger. Je vis les fusils s'abaisser. Il ne servait de rien de chercher à m'enfuir, et je me redressai pour mourir avec élégance.

Il n'en coûte vraiment pas plus dans ces cas-là ! Une dizaine de fusils partirent à la fois, et j'eus la surprise, agréable d'ailleurs, de me sentir encore vivant. Bien mieux, après m'avoir manqué, mes ennemis se repliaient en désordre. Il était évident qu'ils ne soupçonnaient pas que j'étais seul.

Un détour prudent m'amena enfin auprès de la section Poudroux. La promenade que j'avais faite m'avait permis de saisir la physionomie d'ensemble du combat. Il apparaissait que la division Brissaud-Desmaillets progressait assez rapidement en flèche, en direction du nord-est, tandis que le combat se stabilisait de plus en plus sur toute l'aile droite du dispositif. Le village de Grougis, encore aux mains de l'ennemi, était une sérieuse menace pour l'aile droite de la 66e division. Je mis rapidement Poudroux au courant, et je lui recommandai, au cas fort possible d'une contre-attaque allemande partant de Grougis ou du Grand Thiollet, d'intervenir de lui-même, sans attendre de nouveaux ordres.

Pendant toute cette conversation, nous étions vigoureusement « sonnés » par les Allemands. Ils nous faisaient les honneurs du 210, et nous fûmes plusieurs fois couverts de terre.

Nous fûmes rejoints, à ce moment-là, par la section de l'aspirant Wolf. Elle avait nettoyé ses objectifs, et Frisch l'avait envoyée rallier la section Poudroux et refaire le plein d'eau, si c'était possible.

Wolf, qui n'était guère qu'un enfant, était grisé littéralement par son premier combat. A toutes les questions précises que je lui adressais, il me répondait en anglais : « *I've Killed the Huns! I've Killed the Huns!* » (J'ai tué les Huns ! j'ai tué les Huns !) Il était blessé à la joue et à l'oreille par des éclats de balles qui avaient pénétré à travers les fentes de visée, et il ne s'en était pas aperçu.

Ma mission terminée, je me préparais à retourner au poste avancé, quand je vois arriver le commandant, accompagné de Frisch. Je lui fis aussitôt un compte rendu. Il partageait mes craintes au sujet d'une contre-attaque sur le flanc de la 66e division. Et il est indiscutable que, si les Allemands avaient eu les moyens de la monter, elle eût coûté cher aux chasseurs. Mais leurs états-majors de corps d'armée ne devaient plus savoir où donner de la tête, et les troupes de réserve devaient leur manquer. La contre-attaque ne se produisit pas.

Le commandant m'envoya rejoindre le P. C. avancé. Je devais y recueillir l'A. S. 357, la compagnie du lieutenant Eglin, et les gardes en réserve. Il était convenu, qu'au cas d'une contre-attaque ennemie, je n'hésiterais pas à l'engager. Le commandant Hallez, sentant que Petit-Verly était le centre principal de la résistance allemande se décidait à aller rejoindre Bégarie et à suivre attentivement le combat de sa compagnie.

*
* *

Bernard Shaw prétend qu'on reconnaît les vieux soldats à ce qu'ils remplacent les cartouches par du chocolat. Ma cartouchière contenait effectivement du chocolat et des cigarettes. Assis à côté de mon téléphone — coupé toutes les trois minutes — et qui, d'ailleurs, ne m'apportait que des renseignements sans importance réelle, je fumais philosophiquement, en regardant tirer notre artillerie, quand les premiers chars de la compagnie Eglin (A. S. 357) m'arrivèrent. C'était, si j'ai bonne mémoire, la section du lieutenant Caput, un brave garçon, calme et tranquille, que le bombardement n'avait pas le don d'émouvoir outre mesure. Le reste de la compagnie Eglin ne devait arriver que tard dans la soirée.

Le feu de l'artillerie ennemie devint très violent. De mon poste, je voyais parfaitement le village de Grougis. Ce qui me frappa, ce fut que les deux artilleries, la française et l'allemande, tiraient l'une et l'autre dessus. Les Allemands avaient donc évacué Grougis, mais les Français ne l'occupaient pas. J'envoyai à tout hasard ce renseignement à la 123e division, qui avait ce village dans son secteur d'attaque.

J'apprenais, en même temps, des nouvelles de la compagnie Bégarie. Dès sept heures du matin, la section Daumont, la première engagée, avait réduit les centres de résistance du Vivier et des maisons sud de Petit-Verly. La section Lefebvre avait atteint très rapidement la ferme Marchavenne et la côte 132, où elle avait détruit des mitrailleuses. Les chasseurs étaient entrés dans Petit-Verly, et Daumont venait de détruire les mitrailleuses de la carrière de la côte 150, permettant ainsi au 68e bataillon de chasseurs de s'installer sur la route de Petit-Verly à Grougis.

La violence du tir de l'artillerie allemande, qui contrebat-

tait maintenant avec succès nos batteries, me faisait présager cette contre-attaque que j'avais craint dès le matin. A tout hasard, je donnai à Caput l'ordre de mettre ses moteurs en marche et de les faire tourner au ralenti, afin de les jeter dans la bataille si les moyens des Allemands leur permettaient une riposte de grande envergure. Il n'en fut, heureusement, rien. L'ennemi reprit possession de Petit-Verly, mais, grâce à l'installation du 68e bataillon sur la route de Petit-Verly à Grougis, il ne put pas progresser davantage. L'attaque en flèche, et extrêmement risquée, de la division Brissaud-Desmaillets, était donc en bonne voie.

Le combat du 19e bataillon fut rompu à la nuit, vers 18 heures. Les hommes devaient manger rapidement, procéder au graissage de leurs appareils, faire le plein de munitions, d'essence et d'eau, et dormir, s'il leur en restait le temps... Il y avait maintenant soixante-douze heures que tout ce petit monde, du commandant au simple soldat, était pratiquement sans sommeil.

*
* *

Je rentrai à Étaves, souffrant cruellement de mon pied droit. A la suite d'une des blessures que j'avais reçues au combat du Srka di Legen, en Orient, le 10 mai 1917, on m'avait enlevé une partie de l'articulation, et la blessure n'était refermée que depuis quelques mois. J'éprouvais la douleur de l'entorse, et je posais difficilement le pied par terre.

Nous mangeâmes hâtivement, le commandant, Maxwell, le docteur Bonnet — notre aide-major — et moi, échangeant nos impressions. Les hommes s'étaient admirablement comportés au combat, et les commandants des deux compagnies engagées avaient donné au chef de bataillon la meilleure impression. Frisch avait été parfait de calme et de lucidité, et Bégarie n'avait pas démenti cette réputation d'audace réfléchie, qu'il s'était faite dans les chars Saint-Chamond et qui l'avait précédé chez nous. Le commandant Hallez était très fier de son bataillon, et il y avait de quoi.

La dernière bouchée avalée, j'enfourchai une bicyclette pour aller aux ordres. La 355e compagnie, celle de Frisch, demeurait, comme la veille, aux ordres de la 123e division. J'allai prendre Frisch, et nous nous rendîmes ensemble à

l'état-major de cette division. Excellent commandant de compagnie, fort soucieux de l'état physique de ses hommes, Frisch insista sur le besoin que ceux-ci avaient de se reposer. De plus, un certain nombre de ses chars avaient souffert. Il promit de mettre en ligne, dès le début de l'attaque, une section, celle de Poudroux, qui, n'ayant pas donné la veille, se trouvait fraîche, et de reconstituer une seconde section, avec les chars qui pouvaient demeurer en état de marche dans les sections d'Aubry et de Wolf. En raison de quelques réparations nécessaires, cette section ne pourrait intervenir que plus tard dans la matinée. Sans prendre de repos, Frisch s'en alla avec son officier d'échelon, le lieutenant Malmenaite, procéder immédiatement à la remise en état du matériel en souffrance.

Nous devions fournir deux compagnies à la division Brissaud-Desmaillets. Celle d'Eglin, qui venait enfin d'arriver à pied d'œuvre, et celle de Bégarie.

En arrivant à l'état-major de la 66e division, je fus reçu par son chef, le commandant de Widerspach-Thor, — « l'Apache » comme l'appelaient ses camarades de promotion par simplification de nom — qui me prévint que le général désirait me voir.

Nous le trouvâmes dans sa chambre, enveloppé d'une douillette en poils de chameau, des mules rouges aux pieds. J'étais un peu prévenu contre lui, à cause de cette publicité qu'il se faisait sans vergogne. Les premiers mots qu'il me dit furent pour m'assurer que les chars d'assaut n'étaient d'aucune utilité et, qu'en principe, ils n'arrivaient jamais au combat. Je lui fis la remarque que la conduite de l'A. S. 356, durant la journée qui venait de s'écouler, infirmait ces deux assertions. Il en convint, mais persista à affirmer que c'était exceptionnel. « Il connaissait à fond le char d'assaut, » disait-il, « ayant suivi un cours d'instruction à Bourron. » Je lui répondis qu'en effet j'avais eu l'honneur de le voir aux manœuvres interalliées, mais que quatre jours c'était bien peu pour apprendre le char, même quand on est général. Ma boutade le fit rire. Il fit appeler le commandant de l'artillerie divisionnaire, et cet officier, Widerspach-Thor et moi sortîmes nos cartes, nos stylos et nos bloc-notes. Le général prit ma carte et traça au crayon rouge une limite très exacte des positions définitivement acquises à la 66e division à la fin de la journée.

Il nous expliqua, ensuite, avec beaucoup de lucidité, le plan d'engagement de sa division pour le lendemain. Il s'agissait de continuer l'attaque en flèche, et de s'emparer de Petit-Verly afin de pousser vigoureusement dans la direction du canal de la Sambre, afin de s'y rendre maîtres de têtes de pont, à Grand-Verly, Tupigny et Hannappes. Ces objectifs devraient être atteints, au plus tard, le surlendemain. Je suivais sur la carte, avec lui, et il m'expliquait minutieusement ce qu'il attendait des chars mis à sa disposition.

Il commença alors à dicter ses ordres, sans aucune hésitation. Depuis que j'étais entré chez lui, les préventions que j'avais eues se dissipaient peu à peu. Ce qu'il y avait de théâtral chez lui s'évanouissait. Il avait incontestablement beaucoup de « faire-savoir », mais il avait aussi le « savoir-faire ». Sa vue des opérations du lendemain était précise et logique. Il nous faisait toucher du doigt les grandes lignes des opérations. L'armée australienne attaquait à notre gauche, et la volonté de coordonner les efforts de la 1re armée française avec l'aile droite de nos alliés se révélaient clairement dans la parole du général. Lorsque je pris congé, il s'aperçut que je boitais. Il fut aussitôt très affectueux pour moi. Et, désireux d'effacer la mauvaise impression qu'avait pu me faire son premier accueil, il me fit l'éloge des chars qui avaient été engagés au profit de sa division. Je l'assurai que la journée du lendemain ne démentirait pas cette bonne impression. Après m'avoir serré la main, il me donna une cordiale claque sur l'épaule et me renvoya.

Je trouvai le commandant étendu sur son lit. Il dormait, l'heureux homme ! Je le secouai, je secouai le maréchal des logis Béraud, et nous commençâmes aussitôt à mettre sur pied le plan d'engagement du bataillon. L'heure pressait. Il était 11 heures du soir, et il fallait que les compagnies fussent prévenues à temps. Les agents de liaison, écrasés par la fatigue, étaient pelotonnés par terre, devant le feu, comme de fidèles chiens. A peine l'ordre transcrit, ils disparurent dans la nuit.

Le docteur Bonnet m'avait offert l'hospitalité à son infirmerie. J'avais averti la permanence du lieu où on me trouverait, afin de laisser le commandant se reposer un peu. J'avais donné des ordres pour qu'on me réveillât avant

de le réveiller. Au surplus, l'infirmerie était toute voisine de l'endroit où se trouvait notre poste de commandement. Au cas d'une décision trop importante à prendre pour moi, je n'avais qu'un bond à faire pour prendre les conseils de mon chef.

Le docteur dormait, quand j'entrai dans la pièce où il se trouvait. Mon arrivée le réveilla. Il se mit sur son séant, et sa bonne figure, jaunie par le paludisme et la maladie de foie contractés en Orient, m'accueillit avec le sourire. Puis, tout aussitôt, il renifla, et prit une expression sérieuse.

— Quelle drôle d'odeur alliacée, dit-il. Êtes-vous sûr que les Fritz ne nous bombardent pas avec des obus à gaz?

— Il est bien tombé sur le village quelques 77, qui ne nous ont pas réveillés, mais leur éclatement m'a paru normal.

— Mettez votre masque, mon vieux. Ça sent une cochonnerie quelconque.

J'obéis, et il se leva pour enjoindre aux infirmiers de mettre leur masque. Cependant, pestant contre ce masque qui m'empêchait de dormir, je ne me doutais pas du ridicule que nous étions en train d'encourir. Le cycliste de l'infirmerie venait de déclarer que cette odeur alliacée provenait tout simplement d'un peu de carbone de calcium qu'il avait jeté dans le ruisseau. L'alerte s'acheva dans les rires.

*
* *

La journée du 18 octobre devait être particulièrement dure. La veille, déjà, les Allemands avaient défendu leurs positions successives avec une énergie à laquelle il convient de rendre hommage. Nous avions, en face de nous, de très bonnes troupes, et nous le savions. L'opération d'élargissement du front de la 66e division, commencée la veille, était particulièrement difficile à mener et obligeait à la réduction d'une quantité de centres de résistance.

La journée faillit commencer très mal. Le combat s'engagea dans un brouillard excessivement opaque. La compagnie Eglin, qui avait mission d'attaquer la première, s'égara dans le brouillard et n'arriva pas à ses positions de départ à l'heure voulue. La situation fut sauvée par la vive intelligence de Bégarie, qui, se tenant au contact le plus étroit, s'aperçut tout de suite que l'A. S. 357 était désorientée.

Je suis obligé, ici, de rectifier l'historique officiel du 507e régiment de chars d'assaut. A l'en croire, la décision de remplacer la compagnie égarée par celle de Bégarie revient au commandant Hallez. C'est une erreur que celui-ci démentirait lui-même, j'en suis persuadé, s'il en était besoin. A la vérité, l'initiative fut prise par Bégarie, et nous fûmes informés de l'erreur de direction de la compagnie Eglin, de la mort du lieutenant Maret, de cette compagnie, tué par un obus en cherchant à remettre sa section sur la bonne direction, et de l'initiative de Bégarie, par le même agent de liaison. Le commandant Hallez se rendit alors immédiatement en première ligne, pour aider Eglin à reprendre en main sa compagnie, un peu flottante par suite de cet incident.

*
* *

L'A. S. 356 avait combattu, la veille, sur ce terrain. Il orienta immédiatement la section du lieutenant Vernant sur l'aile gauche de la 66e division, et celle du lieutenant Lefebvre, sur l'aile droite.

Lefebvre était un garçon froid, un peu distant, mince, au masque énergique labouré par une blessure reçue dans l'infanterie, où ses états de services étaient très beaux. Ce même brouillard, qui avait contribué, quelques instants plus tôt, à désorienter la compagnie A. S. 357 ayant encore augmenté d'intensité, Lefebvre prit le parti de mettre pied à terre pour conduire ses chars au combat. Il y avait environ dix minutes que notre infanterie était sortie des tranchées, lorsque cette section la dépassa. Les chasseurs, gênés par les feux de la corne sud du village de Petit-Verly, avançaient très lentement. Lefebvre marcha directement sur le premier nid de mitrailleuses, agitant son fanion de commandement afin d'entraîner ses chars.

En abordant ce premier objectif, il reçut une balle dans le bras. La blessure ne lui parut pas assez douloureuse pour lui faire abandonner son commandement, et, maître de ce nid de mitrailleuses, il marcha immédiatement sur un second centre de résistance, qui venait de se révéler. Une seconde balle l'atteignit alors, au même bras, un peu plus haut.

En arrivant sur le troisième objectif, Lefebvre fut blessé pour la troisième fois de la matinée. La balle l'avait frappé

auprès de la tempe et lui avait sectionné le nerf optique. N'y voyant plus que d'un œil, il eut encore l'énergie d'achever son mouvement, et de rentrer dans Petit-Verly par l'est, afin de prendre à revers les quelques Allemands qui y résistaient encore.

La 66e division prenait pied dans le village.

*
* *

Pendant que Lefebvre menait si activement le combat à l'aile droite de la division Brissaud-Desmaillets, Vernant, chargé de frayer le chemin à l'infanterie sur l'aile gauche de cette grande unité, contournait Petit-Verly par le nord. Il y avait là tout un essaim de mitrailleuses, qui fut réduit très rapidement, et sans incident digne d'être noté.

Après avoir livré ce premier objectif aux chasseurs, Vernant se mit à faire un tour d'horizon du champ de bataille. Au nord, le 112e régiment d'infanterie, qui avait très brillamment marché, et s'était tenu à la hauteur de la division de chasseurs, venait de marquer un temps d'arrêt devant le village de Mennevret. Vernant prit aussitôt l'initiative d'abandonner provisoirement la 66e division, et de porter secours à ce régiment. Il marcha droit sur Mennevret et se rendit en quelques instants maître de la partie sud du village, qu'il livra au 112e régiment d'infanterie, avec plusieurs centaines de prisonniers.

Marchant alors en direction de la ferme Hennechies, il décida d'attaquer les boqueteaux situés à l'est de la voie ferrée, d'où partait un feu très violent de mitrailleuses.

Les Allemands n'avaient pas détruit le pont du chemin de fer. Au moment où Vernant allait s'y engager, ses deux chars-mitrailleuses rompirent leurs courroies de ventilateur, et tombèrent en panne. Tandis que leurs équipages travaillaient sous le feu à les dépanner, Vernant, suivi de ses deux autres chars, celui du maréchal des logis Vallez et celui du maréchal des logis Dauty, traversait le pont.

C'est à ce moment-là qu'un canon anti-tank se dévoila à moins de cent mètres de là. Quatre obus atteignirent le char de Vernant. L'un d'eux traversa la grande poulie de la chenille, le second pénétra dans l'avant du char et broya le brigadier Boileau, mécanicien de Vernant. C'était un gentil petit garçon qui venait de se marier à sa dernière

permission. Enfin, deux obus éclatèrent dans le moteur, mettant le feu au réservoir à essence.

La situation de Vernant devint immédiatement très critique. Soulevant le champignon de la tourelle, il hissa son long corps, et réussit à sauter hors de son char. Pris immédiatement sous le feu des mitrailleuses, il fut contraint à demeurer étendu, exposé aux projections d'essence enflammée, aux balles et aux explosions de son char, dans lequel les munitions déflagraient maintenant.

L'héroïsme du maréchal des logis Dauty le sauva. Avec une magnifique noblesse, ce sous-officier vint placer délibérément son char entre le feu des mitrailleuses et du canon auto-tank et son chef. De son côté, le maréchal des logis Vallez arrivait en quatrième vitesse, ouvrait précipitamment la porte de son char et recueillait le lieutenant Vernant. Pendant ce temps, Dauty recevait dans son appareil un obus qui lui broyait les deux poignets et le blessait mortellement.

Avec une prompte décision, Vallez précipita son char dans la tranchée de chemin de fer, qui avait au moins six mètres à cet endroit. Grâce à la maîtrise du mécanicien, la chute se fit en glissade, le char ne déraillant même pas en arrivant au fond de la tranchée. En suivant la voie du chemin de fer, Vernant trouva rapidement une issue par laquelle il put rejoindre ses deux chars-mitrailleuses et regrouper sa section amputée des deux cinquièmes de son effectif.

*
* *

La compagnie Frisch, avait, comme je l'ai dit, mission d'appuyer l'attaque du 411e régiment d'infanterie. La section Poudroux, la seule qui n'eût pas souffert la veille, était chargée de ce soin. Dès le départ, Poudroux perdit un char, touché par un obus, et ses autres chars ne furent guère plus heureux.

Au surplus, l'attaque du 411e, menacé sur sa droite, au moment où il débouchait, se borna, ce matin-là, à des opérations de détail qui profitèrent à la division Brissaud-Desmaillets, en lui assurant une tranquillité relative sur son flanc.

Une attaque générale de la 123e division fut décidée pour

13 heures, et il fut convenu que Frisch reconstituerait deux sections à cet effet.

Les deux bataillons de première ligne du 411e, ayant pour objectif le Peuplier du Grand-Thiolet et les boqueteaux situés à l'est de ce hameau, atteignirent aisément leurs objectifs à la suite des chars. Ceux-ci patrouillèrent jusqu'à Tupigny, sur le canal de la Sambre, objectif principal du corps d'armée, mais ils ne furent pas suivis par l'infanterie.

*
* *

A 11 heures du matin, ce jour-là, les Allemands montèrent une contre-attaque de grand style, à la suite de laquelle ils reprirent la plus grande partie du village de Petit-Verly. L'ordre vint aussitôt de reprendre ce village coûte que coûte. La tâche incombait cette fois à la compagnie A. S. 357, celle qui s'était si malencontreusement égarée dans le brouillard ce matin-là.

Le commandant avait eu, pour Eglin, des paroles assez dures. Le jeune commandant de compagnie, sentant qu'il y allait de son honneur, attaqua aussitôt avec une énergie remarquable. D'un seul élan, il pénétra dans le village, ses chars écrasant les clôtures et défonçant les murs des maisons. En quelques instants, la 66e division occupait de nouveau le village.

Il ne restait plus entre le front de la 66e division et son objectif principal, le canal de la Sambre, qu'un centre important de résistance. La ferme Sanières, construite sur une éminence, dominait la plaine de toutes parts et le tir de ses mitrailleuses empêchait les chasseurs de déboucher de Petit-Verly.

Le commandant Hallez, accouru auprès d'Eglin, conçut une manœuvre. Il s'agissait de faire converger sur cette ferme les trois sections de l'A. S. 357. Deux sections, une à droite, une à gauche, exécutèrent un mouvement tournant. L'opération prit un peu moins d'une heure. Les quinze chars engagés dans cette affaire encerclèrent la ferme et contraignirent ses occupants à se rendre.

Au moment où Eglin regrimpait sur son unité, plus à l'ouest, les Allemands déclanchaient un violent tir d'artillerie. Le lieutenant obligea aussitôt ses hommes à s'abriter dans les chars. Pour lui, dédaigneusement appuyé contre

le sien, il regarda venir la mort. Un éclat le foudroya. Nul doute qu'il ait voulu se laver d'un reproche que l'on n'avait jamais songé à lui faire. Personne n'avait jamais douté de son courage, ni de son aptitude au commandement. Il était certainement mort victime des malheureuses circonstances de la matière. La fatalité a de ces drames. Elle s'en prend généralement aux meilleurs.

*
* *

La tâche du bataillon n'était pas complètement terminée. Le 15e corps d'armée devait, dans la journée du 19, établir sur le canal de la Sambre trois têtes de pont. C'était le but suprême — l'objectif stratégique — de cette bataille que nous venions de livrer pendant deux jours. Trois sections de chars, appartenant chacune à une de nos trois compagnies, accompagnaient la 66e division dans ce mouvement en avant. Bégarie partit en avant, sur sa voiture Ford, qu'il poussa jusque sous le feu des mitrailleuses ennemies. L'historique du 507e régiment de chars de combat se trouve, ici, une fois de plus en défaut. Il affirme le plus sérieusement du monde que nos chars n'eurent pas à intervenir. L'un d'eux, en tout cas, monté par un brigadier, traversa audacieusement le canal de la Sambre, mêlé aux Allemands en retraite, fonça sur un convoi de camions et mit le camion de tête hors de service. Le convoi ainsi embouteillé, il eut l'audace de mettre pied à terre et d'obliger les chauffeurs allemands à déboulonner leurs magnétos, dont il remplit son char. Ce trait d'audace n'était pas complètement désintéressé. Les magnétos valaient un prix intéressant pour l'époque. Il s'agissait, en réalité, de faire un butin substantiel. Mais le nombre des hommes capables de se sacrifier uniquement à l'idéal est bien restreint. Ce fait montre l'importance qu'il y a à récompenser d'une façon matérielle les actes de courage. C'est ce que le gouvernement français n'a pas compris. Il eut tort.

Pendant que nos camarades achevaient la déroute des Allemands, j'étais occupé, à l'état-major du général Brissaud-Desmaillets, à solliciter des récompenses pour mes blessés les plus graves et, entre autres, pour le maréchal des logis Dauty, qui agonisait. Une médaille militaire me fut accordée pour lui. Cette récompense ne figure pas non plus

sur l'historique officiel du régiment. Le docteur Bonnet l'épingla sur sa poitrine, au moment où il rendait le dernier soupir.

Mon dernier travail fut de mettre au net, d'accord avec le commandant, la proposition suivante pour la Légion d'honneur :

« *Vernant* Jean, lieutenant au 507e R. A. S. — A. S. 356.

« Officier brave, énergique, d'un magnifique allant, possédant de belles qualités militaires. Le 18 octobre 1918, a conduit sa section à l'attaque d'un village puissamment défendu par des mitrailleuses ennemies qui empêchaient tout accès à notre infanterie. Son char ayant été mis hors de service par deux obus de plein fouet, est monté dans un autre char de sa section, sous un feu violent de mitrailleuses, pour continuer sa mission. A contribué aussi, pour une large part, à la prise de la position. » *Deux blessures, quatre citations.*

III

Le 23 octobre, nous reçûmes l'ordre d'embarquer en camion à destination d'Hamégicourt, dans l'Oise, où notre régiment se concentrait. Le 20e corps d'armée menait l'offensive de la 1re armée contre la fameuse position allemande de l'Hermann-Stellung. Nous étions mis à sa disposition, et, tout particulièrement destinés à l'exploitation du succès en liaison avec la 47e division de chasseurs, commandée par le général Dillmann.

L'attaque du 20e corps échoua tout d'abord. Le 2e régiment de tabors marocains avait fondu sous le feu des mitrailleuses du village de Villiers-le-Sec. Cette agglomération dominait la plaine et avait été organisée d'une façon redoutable en centre de résistance par l'ennemi.

Après l'échec des Marocains, le général Berdoullat, qui commandait le 20e corps d'armée, ordonna une nouvelle attaque sur Villiers-le-Sec, le 25 octobre, au petit jour. Le général Debeney lui accorda l'appui d'une compagnie de chars, et ce fut l'A. S. 362, une des unités du bataillon Wattel, qui fut chargée de l'opération.

Trois régiments d'infanterie devaient faire converger leurs efforts sur Villiers-le-Sec. Le 79e attaquait par l'ouest ;

le 418e, par le sud ; et le 160e, qui avait surtout une mission de protection, devait contribuer à l'encerclement du centre de résistance.

La section du lieutenant Sambart avait pris mission de déborder le village par la droite, et de faire un rabattement sur le parc et le château. Deux des chars de cette section sautèrent sur un champ de mines, et les trois autres chars, atteints par le tir des défenses anti-tanks n'eurent aucune action efficace. Mais les sections Rodet et Bagneris accomplirent heureusement leur mission. Le maréchal des logis Furnerau, pris à partie par une pièce anti-tank, riposta d'un coup heureux qui la détruisit, et Rodet, qui venait d'être manqué par un autre canon, fonça audacieusement dessus, et obligea ses servants à se rendre.

A 4 heures du soir, le village de Villiers-le-Sec était entre nos mains, avec de nombreuses mitrailleuses et plusieurs canons.

* * *

La prise de Villiers-le-Sec ramenait le commandement à son plan initial. Nous étions donc de nouveau affectés à la 47e division de chasseurs. Le 19e bataillon avait l'ordre d'appuyer le 6e groupe. L'attaque de la division Dillmann devait se déclancher le 26 octobre, à 6 heures du matin.

Il fut convenu, avec le lieutenant-colonel Zerbini, qui commandait ce sixième groupe, que l'A. S. 357 appuierait la marche en avant des 120e et 30e bataillons de chasseurs. Deux sections de cette compagnie attaqueraient les organisations ennemies du bois de la Sieste par le sud, là avec le 30e bataillon de chasseurs, et l'autre marcherait sur le bois du Sonneur et sur le village de Pleine-Selves par le nord, avec le 120e bataillon.

L'A. S. 357 avait perdu son commandant de compagnie, le lieutenant Eglin, tué, comme on le sait, au combat du 18, ainsi qu'un de ses chefs de section. Le lieutenant Purtscher exerçait le commandement provisoire de cette unité. Le commandant Hallez me chargea d'organiser le départ de cette compagnie. La section qui attaquait au nord de Villiers-le-Sec était, à mon avis, celle qui devait avoir le travail le plus délicat à opérer et, laissant Purtscher — dont il s'agissait d'ailleurs de ne pas froisser la susceptibilité — organiser le départ des sections du lieutenant Caput et de

l'adjudant Vion, je résolus de m'occuper plus spécialement de la troisième.

J'arrivai à l'A. S. 357 pour dîner avec les officiers de cette unité. J'y trouvai le petit sous-lieutenant Genevès — un gosse de vingt ans décoré de la médaille militaire — en rébellion ouverte contre son chef. Genevès était commandant d'échelon, et, comme tel, chargé de la tâche utile, mais ingrate et peu voyante du ravitaillement et du dépannage. Il insistait pour prendre le commandement de la section Maret, laissé vacant par la mort de son chef. Purtscher, non sans de très bonnes raisons, d'ailleurs, s'y opposait. La valeur technique de Genevès était très réelle, et ses services comme dépanneur étaient indiscutables. D'un autre côté, j'avais passé les journées précédentes à étudier les plans directeurs. Le terrain qu'avait à parcourir la section à laquelle je m'intéressais le plus était coupé de défenses souvent matérielles — comme le bois du Sonneur — et l'initiative d'un chef de section intelligent pouvait se faire sentir efficacement, et sauver la vie à de nombreux fantassins. Représentant le chef de bataillon, je décidai que Genevès prendrait le commandement de cette section. A minuit, après une dernière revue des chars, passée à la lueur des lampes baladeuses, nous nous mîmes en route pour gagner les emplacements de départ, qui étaient distants d'une dizaine de kilomètres environ.

Cette marche de nuit était assez impressionnante. Elle me rappelait les relèves de naguère, dans l'infanterie, à cause de ces fusées qu'on voyait monter dans la nuit, simple trait lumineux, d'abord, qui éclataient ensuite en un globe incandescent, et qui retombaient lentement, balancées par les parachutes, faisant danser les ombres et les lumières. Trois compagnies de chars, appartenant chacune à un de nos bataillons, gagnaient leurs emplacements et je pouvais, au son, suivre parfaitement leur marche. Comment les Allemands ne les entendaient-ils pas? et pourquoi ne déclanchaient-ils pas sur nous un violent tir de barrage?

Au surplus, l'heure pressait. Avant d'arriver à notre point de départ, nous avions encore à faire un détour, pour éviter le champ de mines sur lequel la section Sambart avait sauté la veille. Il restait probablement de quoi nous faire sauter également et nul de nous ne se souciait de danser sur un

volcan. Nous arrivâmes à nos positions de départ une minute à peine avant l'attaque, et j'eus juste le temps de serrer la main à Genevès, au chef de bataillon de chasseurs et à son officier adjoint. Le combat s'engageait.

Les lignes allemandes étaient très près. Je vis monter les signaux désespérés de leurs fusées. Les mitrailleuses entrèrent en action. Une pluie d'obus s'abattit sur nous. Il y avait pas mal d'obus toxiques mélangés aux obus explosifs. On les reconnaissait à la faiblesse de l'explosion. L'un d'eux éclata tout près de moi et, tout aussitôt je fus pris d'une violente toux. Je tournai rapidement le mur contre lequel j'étais adossé, regardant l'aube se lever sur le combat, et je réussis à me forcer à vomir par un procédé classique. Je mis alors mon masque, et j'attendis l'arrivée de la compagnie Frisch, A. S. 355, qui devait suivre le mouvement à distance utile pour intervenir s'il était nécessaire.

Elle ne tarda pas. J'entendis le bruit des chars. Frisch était déjà arrivé avec Malmenaîte, le petit lieutenant qui commandait son échelon. Nous échangeâmes quelques mots. Mes rapports étaient assez tendus avec ce capitaine, à la suite d'une question de service, où j'avais été obligé de lui être désagréable. Il l'a peut-être oublié. Les paroles que nous échangions étaient les premières depuis le départ du camp de Mailly. La glace fondait entre nous. J'en étais heureux, car Frisch était un officier qui méritait l'estime, sinon toujours l'affection.

Un peu plus loin, je rencontrai l'A. S. 356 qui, elle, n'avait pas à intervenir ce jour-là. Bégarie et Vernant étaient assis au revers d'un talus, et je me joignis à eux. Ils étaient, l'un et l'autre, et de beaucoup, mes amis les plus chers dans le bataillon. Les obus qui commençaient à pleuvoir sur nous ne nous empêchèrent pas de goûter tout ce que cette minute avait de fraternel.

J'avais encore deux kilomètres à faire pour rejoindre le poste de commandement du lieutenant-colonel Zerbini, où je devais retrouver le commandant Hallez. Mon pied était tellement enflé que je dus, à plusieurs reprises, me traîner à quatre pattes. Ma vieille blessure ne me laisserait-elle donc jamais tranquille?

* * *

Nous cantonnâmes, ce soir-là, au village de Pleine-Selve. Petit à petit les résultats de la journée nous arrivaient. L'A. S. 357 avait fort bien marché. Les sections de Genevès et de Caput s'étaient emparées du bois du Sonneur et du bois de la Sieste. Elles avaient réduit les organisations de la côte 120. L'adjudant Vion avait pénétré dans le village de Pleine-Selve, qu'il avait nettoyé. Il avait patrouillé jusqu'à la nuit dans la direction de Courjumelles, afin de permettre aux chasseurs de s'installer tranquillement sur leurs objectifs.

De son côté, Frisch, qui avait suivi de près le mouvement de l'A. S. 357, s'était aperçu que Genevès avait négligé un nid de mitrailleuses. Il avait détaché aussitôt une section, qui avait réduit cet îlot de résistance. Malheureusement, dans ce mouvement, il avait perdu son meilleur sous-officier : le maréchal des logis Lehet, un grand beau garçon, plein de gaieté et d'audace.

Le 20e bataillon avait perdu quatre chars sur un champ de mines. On apprenait également l'héroïsme du lieutenant de Saint-Cyr, digne frère d'armes de Bégarie, de Lefebvre et de Vernant.

Au 21e bataillon, la 361e compagnie d'A. S., bien entraînée par son chef, le capitaine Zang, eut aussi une fort belle page. Le maréchal des logis Decour, de cette unité, égaré au milieu des lignes ennemies, aborda audacieusement avec un char une batterie allemande, mit pied à terre, s'empara d'un officier allemand, qu'il contraignit à lui livrer ses plans directeurs, et rentra dans nos lignes, poussant devant lui une quinzaine de prisonniers, porteurs de leurs propres mitrailleuses.

Un de nos chars demeura en panne chez l'ennemi. Les hommes qui le montaient le détruisirent de la façon classique, en faisant sauter le couple conique par suite d'une fausse manœuvre voulue, et en mettant le feu à leur réservoir d'un coup de pistolet. Les Allemands ayant oublié de leur enlever leurs poignards, qu'ils avaient dissimulés sous leurs bourgerons, ils réussirent, cette nuit-là même, à tuer leurs gardiens et, le surlendemain, nous eûmes l'agréable surprise de les voir revenir.

Par suite des pertes éprouvées par nous, nos compagnies

étaient désormais réduites à deux sections. Nous avions déjà diminué d'un tiers.

*
* *

Le lendemain, 27 octobre, le combat reprit au petit jour. Nos trois compagnies furent engagées. La résistance des Allemands allait croissant. La côte 147 résista. A midi, l'avance des chasseurs était arrêtée.

Ici, encore, je suis obligé de réfuter l'historique du 507e régiment. L'attaque de la côte 507 dans le courant de l'après-midi y est représentée comme une conception du général Dillmann. La réalité, c'est que l'état-major du 6e groupe de chasseurs venait de s'installer à la ferme Courjumelles, quand Bégarie apparut. Il venait rendre compte de la résistance éprouvée par les chasseurs. Le 30e bataillon, magnifiquement amené par le commandant Latrabe, était prêt à suivre Bégarie, qui, avec les neuf chars qui lui restaient, se déclarait prêt à enlever cette position, si l'on voulait monter immédiatement l'attaque. Nous avions encore devant nous deux heures de jour. Il fallut cinq minutes pour convaincre le colonel Zerbini. Mais il fallut à celui-ci plus d'un quart d'heure pour obtenir l'autorisation de la division. Le chef d'escadron Trinquart, commandant le groupe d'artillerie, chargé d'appuyer le 6e groupe de chasseurs, se mit aussitôt au travail et, en quelques instants, tout ce petit état-major réuni autour du colonel Zerbini avait mis sur pied un dispositif d'attaque, parfaitement coordonné, bien qu'improvisé. Je sautai immédiatement dans la voiture du bataillon, accompagné de Bégarie, qu'il convenait d'amener au plus vite à pied d'œuvre. Nous traversâmes à soixante à l'heure le village d'Hérie-la-Vieville, où les maisons s'écroulaient sous les 210. J'engageai ensuite carrément la voiture dans les chaumes, au grand scandale du chauffeur, et nous joignîmes la compagnie d'A. S. 356, qui, joyeusement, se mit à faire « tourner les moulins ». Notre retour en auto s'effectua sous un feu violent. Mais nous rapportions l'heureuse nouvelle que Bégarie et le bataillon Latrabe avaient atteint leurs objectifs. Nous étions maintenant au contact de notre dernier objectif, la formidable ligne de résistance établie sur la route nationale de Guise à Marle.

*
* *

Le 30 octobre, l'attaque déboucha à 6 heures du matin. Deux bataillons de chars, seulement, restaient à la disposition de la 47e division de chasseurs. Le nôtre, qui continuait à appuyer le 6e groupe, et le 20e, qui marchait avec le groupe Meulay-Desjardins. Le 21e bataillon était engagé sur notre droite, au profit de la 153e division.

Les jours passés avec l'état-major du groupe Zerbini m'avaient permis d'apprécier la haute valeur de ce lieutenant-colonel et de son entourage. A une intelligence claire et pénétrante, le lieutenant-colonel Zerbini joignait cette qualité plus rare qu'on ne le croit : le caractère. Je ne crois pas que personne eut plus de poids que lui auprès du général Dillmann. Au reçu des ordres, il arrivait que le général décrochât le téléphone et intervînt auprès de ses chefs d'une façon passionnée, et, parfois, furieuse. Mais les éclats mêmes de cette colère ne lui faisaient jamais perdre le prestige de son sens militaire. Il était, au surplus, admirablement secondé par ses collaborateurs. L'artillerie était commandée par un chef d'escadron de haute valeur et d'une conscience très élevée : le commandant Trinquart. Parmi les chefs de bataillon, le commandant Latrabe, du 30e bataillon de chasseurs alpins, nous en imposait, entre tous, par ce caractère presque apostolique qu'il apportait à son métier. Il était l'âme de son bataillon. Latrabe et une poignée d'hommes pouvaient venir à bout de tout.

Malheureusement, pour cette attaque, la plus dure qui se fût encore présentée depuis le début des opérations, c'était au 70e bataillon de chasseurs à marcher. C'était le même recrutement, les mêmes hommes. Ce n'était pas le même chef.

La compagnie Bégarie pénétra donc — non sans pertes — dans les positions ennemies. Dès le début, le char du lieutenant Daumont, déraillé par un obus, capota, et Daumont, sérieusement contusionné, dut quitter le champ de bataille.

Le lieutenant Vernant détruisit plusieurs nids de mitrailleuses. Mais le 70e bataillon de chasseurs, ayant subi quelques pertes au départ, s'était immobilisé. Vernant lui faisait, en vain, signe de se précipiter à sa suite. Devant le refus des

chasseurs, il tenta de les entraîner. Mettant pied à terre, il courut à eux. « Allons, mes enfants, en avant ! en avant ! » Ils ne bougèrent pas. Alors, le jeune officier, d'une voix qui domina un instant le fracas des explosions : « Regardez au moins comme on meurt, quand on est Français. » Et il marcha seul à l'ennemi. Une balle l'atteignit au ventre et il tomba.

Nos camarades n'avaient pas été plus heureux, à droite et à gauche. Prise sous un canon anti-tank, la section Sambart, du 20e bataillon, était détruite en entier. Et, au sud, la 153e division n'avait pas, non plus, débouché.

*
* *

Il fut décidé que l'attaque serait reprise à 15 h. 30. Les débris de la compagnie Frisch, bien réduite, elle aussi, devaient mener l'opération. Les lieutenants Poudroux et Aubry commandaient les sections engagées. Je me rendis aux positions de départ, afin d'assurer, s'il en était besoin, la liaison avec mon chef de bataillon, demeuré au P. C. du 6e groupe.

Dès le début, Frisch perdit un de ses deux officiers, Aubry, blessé à l'œil par une balle qui s'était laminée entre les fentes de visée. Comme le matin, nos chars atteignirent leur objectif, où ils se firent détruire inutilement. Le 70e chasseurs alpins, décidément, n'en voulait plus.

Frisch, Bégarie et moi nous retrouvâmes auprès du commandant Latrabe, derrière une haie désagréablement coiffée par des salves de six obus. Le commandant mangeait philosophiquement une gamelle de macaroni mélangé de la terre dont nous aspergeaient les obus. « Dites au commandant Hallez, me dit-il, que votre unité a été héroïque. Je n'ai jamais vu rien de plus sublime... » C'était dit avec m ertume.

Sur cette pente battue par tous les feux de l'ennemi, je croisai le commandant Wattel, du 21e bataillon de chars. Il était accompagné de son officier de liaison, le lieutenant de Torquat. Tout le monde connaît Wattel, qui est probablement le premier cavalier de France. C'est lui qui, depuis la guerre, a réorganisé avec tant de bonheur notre école de cavalerie de Saumur. On sait moins que c'est l'officier le plus complet qu'on puisse voir. Très instruit des choses militaires, très ferme dans le commandement, et plein de

mépris pour le danger. Wattel sourit rarement. Il souriait, ce jour-là, d'une façon charmante, sa taille mince serrée dans la vareuse de cuir noir, le front auréolé du casque. Mais, c'était au danger qu'il souriait. Lui aussi, venait d'avoir des pertes cruelles. Le lieutenant de Saint-Cyr, qui était à son bataillon ce que Vernant était au nôtre, venait également d'être blessé mortellement.

*
* *

La 47e division n'avait pas le goût du désespoir. Il fut convenu que l'attaque reprendrait le lendemain, avec le 30e bataillon, celui du commandant Latrabe.

Bégarie pouvait encore mettre en ligne l'effectif d'une section. Frisch, à peu près autant. Il fut convenu que je prendrais le char de mon pauvre ami Vernant, que je désirais venger. Au reçu de l'ordre, Bégarie arriva, furieux. Sa compagnie, disait-il, avait donné tout ce qu'elle pouvait. Il venait encore de perdre son chef de section d'échelon, l'adjudant Hennequin, dont j'ai déjà parlé. Ce sous-officier, sachant que deux des chars de la compagnie étaient restés en panne dans les lignes ennemies, avait pris avec lui un petit groupe d'hommes, emprunté des grenades à l'infanterie, et pénétré dans les lignes allemandes. Il avait, effectivement, dépanné l'un des chars, mais, au cours de cette opération, il avait été blessé à la cuisse d'un coup de feu. La compagnie Bégarie n'avait vraiment pas de chance. Cependant, dès que le commandant Hallez eut fait appel à l'esprit de sacrifice, Bégarie s'inclina. Il devait me faire préparer le char de Vernant, et je lui promis d'aller le rejoindre une heure avant l'attaque pour me battre à ses côtés. A ce moment-là, un ordre de l'armée arriva, nous enlevant au 47e bataillon de chasseurs et nous envoyant en réserve dans la direction de Mont-d'Origny. Nous partîmes aussitôt.

IV

Ce qui restait du bataillon en état de combattre, à peine l'effectif d'une compagnie, — le tiers de nos forces primitives — devait s'engager, le 5 novembre, à la gauche de la 1re armée, au profit de la 126e division, en liaison avec

l'armée britannique. L'attaque eut un succès si complet que nous n'eûmes pas à intervenir.

Le 10 novembre, nous étions dans les ruines de Lesquielles-Saint-Germain, à quelques kilomètres de Guise. Le commandant s'était absenté. Bégarie vint me chercher pour m'emmener visiter les villages nouvellement délivrés. Nous partîmes, dans sa Ford, pour La Capelle.

Dans les rues de Guise, nous croisâmes une auto mystérieusement close. Nous sûmes, le soir-même, que c'était celle des parlementaires. De Guise à La Capelle, la route n'était plus qu'une fondrière, dans laquelle les convois s'embourbaient. L'infanterie stationnée aux avant-postes était sans pain. Les convois éclaboussaient des quantités de cadavres allemands. Ces mêmes hommes, qui sont aujourd'hui tout à la fraternité, s'amusaient à ce spectacle. Un embusqué d'une T. M. cracha sur un mort et ricana. C'était odieux!

La retraite allemande avait été bien préparée. La forêt du Nouvion, propriété, je crois, de S. A. R. le duc de Guise, était saccagée. Les Allemands avaient fait des abatis, enchevêtrés de fils de fer. Les carrefours avaient été minés, et un de nos canons de 120 gisait dans un entonnoir, d'où une équipe de travailleurs n'arrivaient pas à l'extraire.

A la Capelle, la joie régnait. Nous croisâmes le commandant qui s'étonna de notre présence. Il nous gratifia d'une réprimande sévère, pour être venus sans permission. C'était mérité. Nous encaissâmes. Puis il sourit, et nous dit de nous attendre à l'armistice.

*
* *

Le lendemain, 11 novembre, la nouvelle nous en arriva, en même temps que celle de la mort de Vernant. La seconde nous parut, à Bégarie, au docteur Bonnet et à moi, de beaucoup la plus importante. La croix de la Légion d'honneur, si bien méritée, et que Vernant aurait eu tant de joie à recevoir, était arrivée trop tard. Cruauté de la paperasse officielle! On l'avait épinglée sur son agonie, comme une consolation dérisoire. Nous évoquâmes cette figure si haute, maintenant détachée de nous. Le meilleur de nous était mort. Bégarie, le dur, l'implacable Bégarie eut une larme qui coula le long de son nez. Le docteur essuya ses lunettes et se moucha très fort. Je ne valais pas mieux.

L'aide-major et moi, Bégarie parti, échangeâmes notre tristesse. La veille, encore, nous étions si gais ! Cette même mélancolie pesait sur le bataillon. Nos hommes ne songeaient pas à fêter l'armistice. A l'arrière, sans doute, la joie éclatait. Nous ne pouvions pas la partager. Nos années de guerre et de commandement avaient mûri notre jugement. Nous avions pris le sens des responsabilités. Nous savions désormais ce que signifient l'ordre, la discipline, la hiérarchie et l'autorité. Nous comptions nos morts, dont beaucoup étaient les victimes de l'anarchie. Les quatorze points de Wilson nous faisaient peur. Le docteur et moi, qui avions l'un et l'autre été en Orient, savions à quoi nous en tenir sur le principe des nationalités. Clemenceau, que nous respections pour la façon dont il avait fait la guerre, saurait-il faire la paix? Nous ne le pensions pas. Nous craignions Wilson, Llyod George et la faiblesse de notre parlement.

Nous n'avions pas, non plus, d'illusions, sur la défaite de l'Allemagne. Il nous suffisait de voir comment les troupes allemandes avaient reculé, organisant méthodiquement leur retraite, et se défendant avec un courage magnifique — quoiqu'en eussent dit les journaux ! — pour être assurés que cette nation n'était pas vraiment domptée. L'armistice nous sembla prématuré.

Ni le docteur, ni moi ne croyions à la possibilité de la paix perpétuelle, rêvée par Wilson. Il y a toujours trop d'hommes pour les ressources, sauf lorsqu'une élite intelligente organise la production. Tuer la guerre tout court, cela revient à engendrer la guerre civile. On s'en apercevra un jour.

Nous nous aperçûmes soudain que nous avions vieilli. Nous étions partis, jeunes, à la guerre. Nous avons donné à la France notre jeunesse et notre force. Nous n'étions plus que deux pauvres hommes, occupés à pleurer « les dix-huit cent mille morts, couchés froids et sanglants — comme parle Maurras — sur leur terre mal défendue. »

M. Constantin-Weyer.

Poèmes

Sois donc amer.

Ton rêve, je le sais, est amer, ce matin,
Mais si tu demandais à la bergère folle,
A Mion la pastoure aux yeux couleur de saule,
Le secret de son chant que le vent sur le thym
Emporte vers la mer, là-bas, où les cieux brillent,
Elle te répondrait par sa complainte encor.
Sois donc amer, c'est le secret de ton essor,
Et laisse aux faibles cœurs les roses et les filles!

Signet.

Aux pages du vieux livre, entre deux élégies,
Aile de papillon ou pétale de rose,
Du livre que jadis on lisait aux bougies,
Aile ou pétale, si fragile que je n'ose
Détacher du poème où la Muse lamente,
Témoin d'anciens printemps, ce rien, chose charmante.

Devant ma métairie.

Plus légère, ô brebis, qu'un flocon de ta laine,
Derrière le coteau couleur de raisin mûr,
Cette brume qui monte on dirait une haleine
Moirant la nudité frileuse de l'azur,

Et deux belles enfants dorment sous le platane,
L'une dont le soleil met les cheveux en feu,
L'autre abondante et brune et rien que paysanne,
Sa lèvre en fleur déjà s'ombrant d'un duvet bleu.

Pour toi.

Au pied du cyprès adolescent
Belles-de-nuit s'empourprent le soir
A l'heure où tu penches, bruissant,
Sur un géranium l'arrosoir.

Les martinets se calment aux cieux,
Les chauves-souris jouent avec nous;
On ne sait plus la couleur des yeux;
C'est aux chouettes le chant le plus doux.

Mais le parfum des belles-de-nuit
Le jeune et fier cyprès le sent-il?
Peut-être moins que le ver qui luit,
Belles en fleur au parfum subtil.

Quatrain.

Quelle douceur, ô buis, passe votre amertume,
Quel plaisir ta tristesse, ô couchant violet,
Quel poème accompli, sombre mer, ton écume,
Quels désirs le regret d'un temps qui me brûlait?

Arrière-saison.

Couleur de coq la vigne chante
L'automne radieux
Et partout la terre s'enchante
Du bel azur des cieux
Plus doux que les dernières figues
Mûrissant à loisir.
Jamais le cyprès des garrigues
Ne combla mon désir
Avec plus de bonheur. Sa flamme
Où frémissent les airs
Ah! qu'elle soit notre âme
Défiant les hivers!

JEAN LEBRAU.

La déchéance politique
de la Haute Bourgeoisie en Alsace

Au cours de l'année 1909, la *Revue alsacienne illustrée*, de MM. Bucher et Dollinger, publia une étude intitulée *Die elsässische Bourgeoisie.* Son auteur, le docteur Fritz Kiener, jeune *privat-docent* d'histoire à l'Université de Strasbourg, était assez représentatif d'une espèce nouvelle d'Alsaciens (1).

Issus de familles du terroir, jadis françaises de cœur et de langue, mais que l'annexion, en les maintenant au pays, avait contraintes à la prudence, les jeunes gens de cette génération avaient reçu la formation pédagogique toute allemande que M. R. Bazin et M. Paul Acker ont tenté, avant la guerre, de dépeindre dans certains de leurs romans.

Souvenirs français, instinct alsacien, formation germanique se mêlaient en leur âme d'étrange façon et, tandis que quelques-uns d'entre nous, d'une génération plus âgés, voulions encore (ou de nouveau), mais très fermement, le renversement de la domination allemande, ces souvenirs, cet instinct, cette formation aboutissaient chez eux à une assez vague aspiration, à ce qu'en allemand on appellerait une *Sehnsucht* vers la culture française, vers nos lettres, nos arts, notre esprit qui composaient dans leur imagi-

(1) *Revue alsacienne illustrée*, année 1909, p. 68 à 76 et 103 à 112.

nation, un monde à la fois familier et étrange, mais supérieur. enviable.

L'étude de M. F. Kiener sur la bourgeoisie alsacienne est un reflet de cette disposition d'âme. Elle marque une étape dans notre petite histoire.

Paraissant peu après les écrits retentissants du professeur allemand Werner Wittich (1) et l'étude d'inspiration énigmatique et un peu ambiguë d'un autre Alsacien, M. Joseph Fleurent, *Kreisdirektor* de Sarreguemines (2), l'ouvrage du jeune professeur strasbourgeois mettait en scène nos aristocraties urbaines ; il montrait ces milieux bourgeois s'agglomérant, se renouvelant à travers les âges, par couches successives ; il faisait voir comment, malgré leur culture germanique parfois grossière, parfois subtile, ils s'étaient imprégnés d'éléments latins et comment de périodiques effluves du jardin français étaient venus les « civiliser ». Mais cette civilisation était pour ces bourgeoisies comme le fruit de leur maturation politique. Seules, la conquête du pouvoir et sa pratique la rendirent possible. M. Kiener montrait excellemment pourquoi et comment elles purent s'accommoder de la conquête française au dix-septième siècle ; il montrait aussi que la Révolution avait été le creuset où patriciat, bourgeoisie et peuple d'Alsace s'étaient fondus dans la France et que, la souveraineté politique étant perdue pour l'Alsace, elle en avait profité pour asseoir fortement sa situation économique, grâce surtout aux bienfaits des monarchies du dix-neuvième siècle.

Sous la plume de M. Kiener, les aristocraties d'Alsace apparaissaient comme la fleur du peuple entier, faisant corps avec l'arbre, vivifié par lui, vivant de la même sève que lui.

Ce tableau avait été d'une sanglante vérité en 1871 ; en 1914, il transparaissait encore sous le masque que l'Allemagne avait appliqué sur le visage de l'Alsace (3).

Mais aujourd'hui, est-il toujours exact? C'est ce que je me propose de rechercher dans ces quelques pages.

(1) *Revue alsacienne illustrée*, année 1909, p. 27 à 36.

(2) *Revue politique et parlementaire*, année 1907, Joseph Fleurent : « L'idée de patrie en Alsace. »

(3) Le sujet que M. Kiener a analysé dans ces deux articles avec une psychologie si pénétrante et dont il donne un tableau nuancé, il le traitait au long, à la même époque, à l'Université dans un cours libre qui eut le plus grand retentissement.

*
* *

La première conquête française s'est faite peu à peu (1).

Dès les premières années du règne de Louis XIV, l'infiltration commença ; puis, quand les armées royales occupèrent le pays, les rapports ne s'établirent entre les conquérants et la population que par l'intermédiaire de ses magistrats. Petit à petit, à la vérité, ceux-ci apprirent le français, assez du moins, pour rédiger les actes destinés à l'autorité supérieure et entretenir le minimum de correspondance administrative. De plus, nombre d'entre eux, ne l'oublions pas, étaient originaires des parties françaises de la province, de la seigneurie de Delle, de la comté de Belfort, du Rozemont, de l'Assize et de la seigneurie du Ban-de-la-Roche. Mais patriciat des villes, bourgeoisie rurale et peuple se tenaient à l'écart. Sortant à peine du cauchemar de trente ans de guerres, ils ne songeaient point à se cultiver, encore moins à se faire une âme neuve ou un nouveau visage. Ce n'est qu'à la longue, quand ils virent la paix s'établir, régner la justice, la sécurité et l'ordre, qu'ici et là, certains hommes, favorisés par la prospérité renaissante, comprirent l'avantage qu'ils pourraient avoir à se hisser au niveau des nouveaux et magnifiques seigneurs qui leur semblaient, comme nous dirions aujourd'hui, très modernes.

Comme les rustres, les patriciens de tous genres ne parlaient que les dialectes haut-allemands. Rien ne les distinguait dans leur genre de vie, sinon un peu d'instruction, l'aisance et les privilèges. Aucun luxe dans cette rude aristocratie ; le seigneur rural n'était qu'un paysan porte-épée, le patricien des cités souveraines un simple boutiquier ou un maître de métier.

La population, réduite par les malheurs de la guerre, se reformait par des afflux de Souabes, de Suisses, de gens venus de toutes les Allemagnes, appelés par le roi de France, les uns mus par la pauvreté, les autres pour cause de religion. Leur masse cependant pouvait constituer un facteur

(1) Voir *le Drame de l'âme alsacienne au dix-septième siècle, de l'autonomie à l'union* (1635 à 1681), par Léon Lefébure *(le Correspondant*, 25 juillet 1908). Cet article magistral, toujours d'actualité, reste insurpassé comme analyse psychologique du caractère politique des Alsaciens ; il fait une belle introduction à l'ouvrage du professeur Kiener.

de germanisation, mais le pouvoir ne s'en inquiétait pas ; il n'organisa aucune immigration de France, ne fit aucune propagande, comme s'il eût eu conscience de la vertu de la suprématie qui, en ces temps glorieux, attirait à la France les éléments hétérogènes.

L'attitude politique des patriciats urbains et de l'aristocratie rurale fut la même que celle des masses populaires : subir, s'accommoder, faire la part du feu qui consistait à reconnaître le transfert des pouvoirs impériaux à la couronne de France. Mais ces pouvoirs, que très longtemps les empereurs avaient exercés en faveur des républiques urbaines contre une féodalité rebelle, on vit bientôt qu'aux mains du roi, ils serviraient à briser ces républiques. En effet, elles devaient presque forcément prendre figure de rebelles dans un royaume qui ne connaissait plus les souverainetés urbaines, et leur confédération, le *Décapole*, ressemblait trop à la trop puissante confédération huguenote, ce cauchemar de la monarchie capétienne, pour que, par crainte de laisser se former un nouvel état dans l'État, celle-ci ne s'efforçât pas de la dissoudre et au besoin, de la réduire par la contrainte.

Or, la *Décapole* n'était, à proprement parler, rien d'autre que la bourgeoisie alsacienne organisée en souveraineté indépendante.

Les petites cités de l'alliance tombèrent les premières, les prêteurs royaux y furent vite les maîtres incontestés : Rosheim, Obernai, Wissembourg, Munster, Guebwiller, Sélestat, et même Haguenau, siège du grand bailliage et capitale fédérale. Mulhouse au contraire fut soustraite à la conquête par sa qualité d' « état secouru » *(zugewandter Ort)* de trois cantons suisses alliés eux-mêmes au roi.

Restaient Colmar qui résista, fut prise, punie, démantelée, bouda vingt ans puis se donna d'âme et de cœur, et enfin Strasbourg, dont on connaît la peu glorieuse et théâtrale soumission.

C'est après cet événement et les paix de Nimègue et de Ryswyk, c'est à l'aube du dix-huitième siècle seulement, que ces bourgeoisies entreprirent pour de bon de se franciser. Donc, plus de cinquante ans après la conquête.

Qu'on mesure, qu'on compare avec ce qui se passe de nos jours !

Or, si après s'être résignées à la discipline royale, elles

cherchèrent volontiers à se naturaliser moralement, c'est que l'habile roi de France ne leur avait pas fait perdre la face. Il s'était contenté de confisquer les pouvoirs proprement royaux, et de faire surveiller de très près leur administration par ses préteurs, mais il leur avait conservé leurs institutions, il avait maintenu les charges et privilèges des castes, des familles, qui continuaient de pratiquer dans leurs *Zünfte* (tribus), la libre élection de leurs conseils multiples, de leurs sénateurs et *Ratsherren*, de leurs stettmestres, de leurs ammestres à chaîne, à fraise, à grands chapeaux et à épée.

Le roi traitait avec cette bourgeoisie comme aujourd'hui l'État traite avec les grands féodaux de l'Indochine ou du Maroc.

Une frontière économique et administrative passait toujours sur les Vosges, — qu'importait? les armées du roi et les cœurs conquis gardaient le pays ; — on évitait d'appliquer en Alsace les lois qui eussent été trop impopulaires, même quand elles étaient les plus fondamentales de l'État, les lois contre les protestants ou les grandes lois fiscales (le timbre, la taille, par exemple).

Cette sage politique, confiante en l'action du temps, permit aux hautes classes alsaciennes de conserver leur rang et leur influence. Elles purent continuer de jouer leur rôle de patriciat, c'est-à-dire de diriger le peuple, de l'acheminer insensiblement vers ses nouvelles destinées. Insensiblement aussi, grâce à l'action de cette élite, ce peuple allait prendre conscience de cette dignité supérieure que lui vaudraient une culture, une civilisation polie, un langage universel, au point que devenir français de ton et de mœurs allait être synonyme d'ascension sociale (1).

Et il faut enfin souligner ici deux faits très heureux. D'une part : ces aristocraties bourgeoises, en se francisant à plaisir, ne se dépouillaient nullement de leur cachet alsacien ; on continuait de parler le dialecte, on écrivait couramment l'allemand (un allemand peut-être plus pur même que l'allemand francisé, alors de mode outre-Rhin). De l'autre : grâce à cette originalité alsacienne maintenue sous la culture française (car il ne faut pas parler de « double culture » ; double culture équivaut à inculture), les classes dirigeantes res-

(1) Voir Reuss (Rodolphe), *Histoire d'Alsace*, p. 161 à 166.

taient en communion de langue, d'âme, de sentiment et de pensées avec le peuple ; bien mieux, rien ne marquait une limite entre elles et lui et rien ne l'empêchait de les pénétrer sans cesse de ses apports les meilleurs.

Ici de nouveau, je dirai : qu'on mesure, qu'on compare avec ce qui se passe de nos jours, et qu'on médite.

C'est un lieu commun de dire que la Révolution et l'Empire ont définitivement francisé les Alsaciens. A la vérité, ils leur ont plutôt fourni l'occasion de constater à quel point ils l'étaient déjà ; ils ont fait ressortir à leurs yeux ce qui les différenciait désormais des Allemands.

A cette époque, l'œuvre civilisatrice de la politesse française des dix-septième et dix-huitième siècles portait ses fruits partout en Europe. L'Europe entière se trouvait francisée ; les hautes classes y parlaient notre langue, elles s'efforçaient de copier nos manières, en sorte que vers 1800, un Alsacien de petite condition devait probablement et dès le premier mot, se sentir l'égal d'un Allemand des hautes classes. Le sentiment de fierté que forcément il en tirait lui faisait éprouver, mesurer le bénéfice que lui valait sa francisation. Être Français faisait de lui une espèce de gentilhomme.

Comme on le voit, la Révolution et l'Empire ne sont pas pour grand'chose en cette affaire ; il est bon, il est juste, il est utile d'en convenir. Seules, peut-être, les victoires militaires ont matérialisé sous une forme tangible mais brutale ce qui déjà existait de façon profonde. Mais les défaites de 1815 n'apparurent pas comme une diminution de la France, et jamais peut-être au cours de notre histoire l'opinion publique ne fit mieux la différence entre un régime et la patrie.

En garantissant aux particuliers les gains qu'ils devaient à la Révolution et en conservant le renforcement de pouvoir dont la tyrannie jacobine avait doté le gouvernement central, la Restauration donna aux contemporains l'impression qu'ils pourraient jouir enfin de la liberté, de cette liberté que, jusqu'à ce jour, on s'était contenté de proclamer. Elle organisa ses institutions de manière à assurer l'hégémonie aux classes nouvelles, à cette bourgeoisie récemment nantie et impatiente d'exercer le pouvoir, en paraissant servir le peuple autant que le souverain.

En Alsace, la classe dirigeante se recrutait dans les mêmes

familles qu'autrefois, ou du moins dans les milieux qui, avant 1789, constituaient les patriciats bourgeois et hobereaux ; seul peut-être, l'extérieur professionnel avait changé, et l'industrie, le commerce, la banque prirent une plus grande part aux affaires à côté de la robe et des carrières libérales. Et c'est avec une pénétrante sagacité que M. Kiener (1) a pu dire que « la Restauration fut la première aspiration d'air de liberté après une longue oppression ; que la Charte de Louis XVIII qui reconnaissait le droit de représentation à la nation, restitua (il serait plus équitable de dire : assura enfin (A. E. K.), au pays, quelques-unes des conquêtes de la Révolution ».

Qu'ils soient libéraux et dans l'opposition ou gouvernementaux, ces bourgeois appartiennent à la même classe ; ce qui les décidera à être à droite ou à gauche, ce n'est pas leur rang social, il est très important de le noter ; il se passait alors chez nous ce qu'on voit encore en Angleterre, où il arrive qu'un fils de premier ministre conservateur devienne socialiste militant. On remarque à cette époque, en Alsace, que leur attitude plus ou moins libérale ou réactionnaire est dictée à ces bourgeois par des motifs très personnels ; l'industrie et le commerce seront volontiers de gauche, le barreau également, certaines parties du pays aussi, comme Mulhouse, par exemple, qui tirait de ses attaches suisses toute une légende de démocratisme verbal (je dis : verbal, car qu'est-ce qui fut moins démocrate que la vieille Suisse du passé), la Mulhouse, ancienne ville souveraine, qu'un instinct particulariste nettement anti-alsacien poussa toujours vers ce qui peut niveler les différences provinciales, vers le jacobinisme et la tradition révolutionnaire. Le vieux Mulhousois de race, en effet, ne pouvant plus régner dans sa petite république, trouve dans les formules révolutionnaires l'illusion de participer au gouvernement d'un très grand pays unifié.

Ainsi répartie entre la droite et la gauche, notre bourgeoisie alsacienne nous présente, au temps de la Restauration, une vaste aile gauche qui, sans cesser d'être aristocrate et fort empreinte d'elle-même, entend cependant soutenir les revendications populaires. Les chefs de l'opposition libérale sont de grands bourgeois : le turbulent Jacques

(1) *Revue alsacienne illustrée*, 1909, p. 104.

Kœchlin, de Mulhouse, Lambrechts, et, faute d'hommes assez violents, nos bourgeois millionnaires vont chercher au loin, pour en faire des députés, d'intransigeants doctrinaires comme Benjamin Constant ou des énergumènes comme Lafayette, ce vieil enfant.

A l'avènement de Louis-Philippe, cette opposition arrive au pouvoir ; c'est le règne de la haute bourgeoisie. Satisfaite, gavée, elle ne voit pas ce qu'on pourrait désirer de plus. Mais ce sentiment commence à la disjoindre de la masse ; derrière elle, une couche nouvelle de bourgeoisie radicale marque le pas impatiemment, une moyenne bourgeoisie qui ne diffère de la grande que par d'imperceptibles nuances d'éducation mondaine. De même provenance, elle n'est pas tout à fait du même monde, elle ne s'est pas encore dépouillée de certains traits de roture ; ces gens-là ne se sont pas encore élevés à la dignité de « manufacturiers » ou de « négociants », ils ne sont qu'artisans ou boutiquiers ; ils ne sont pas « agronomes » *(Gutsbesitzer)*, ils restent encore cultivateurs. Or, rien ne rend plus jaloux, plus envieux, plus haineux que d'être officiellement l'égal de quelqu'un de qui on est, en fait, inférieur.

Sous Louis-Philippe et le second Empire, cette classe qui monte remplaça dans l'opposition l'ancienne bourgeoisie si bien nommée « fabricantocratie », par M. le professeur Kiener. Cette demi-classe, si j'ose dire, est républicaine, son radicalisme exploité par les Stœber, les Schneegans, les Eissen, la fait parfois, surtout vers la fin de l'Empire, loucher du côté du Rhin. On trouve déjà, dans ce milieu, une étrange mixture de jacobinisme tricolore et de quasi-bochisme dû à une certaine vile bigoterie autant qu'à l'anticléricalisme.

Mais cette bourgeoisie n'a rien perdu de son pouvoir ; qu'elle soit radicale ou conservatrice, qu'elle soit de manières élégantes ou triviales, elle conduit, elle représente, en un mot elle règne sans conteste. C'est elle que 70 frappa au cœur.

*
* *

On a coutume de dire : l'émigration des optants de 1872 a décapité les populations annexées, elle les a privées de leurs élites. Ce cliché n'est pas tout à fait exact. Le repli sur la France — pour appeler le fait par son vrai nom —

fut heureusement assez limité. Les militaires, les magistrats, les fonctionnaires qui durent s'en aller, constituaient assurément une élite mais qui n'était pas indigène. La plupart des optants étaient des intellectuels appartenant aux professions libérales. Cette élite-là a pâti, sans aucun doute, mais l'élite productrice, la bourgeoisie laborieuse, pleine de sève, de forces latentes, armature réelle de la population, ne perdit que de faibles contingents. Elle demeura cramponnée à ses usines, à ses comptoirs, à ses terres. Mais dès les premiers temps, elle esquissa une espèce d'émigration sur place, une émigration morale que, certes, il serait cruel de blâmer, mais par laquelle, en s'enracinant dans sa culture française, elle courait le risque de s'isoler des masses. En effet, retranchées de la patrie qui avait été sur le point de les franciser tout à fait, ces masses populaires devaient, une fois plongées dans l'atmosphère allemande, se déclarer assez vite et, par tous les détails de la vie quotidienne, se rapprocher de leurs voisins de même race et de même langue (je ne dis pas de même caractère ou de même âme).

A travers les alternatives de rigueur et de tolérance qui caractérisèrent la politique des conquérants, le fossé ne cessa de s'élargir entre les classes dirigeantes et les masses alsaciennes ; cela se fit d'une manière lente, invisible, dirai-je, mais sûre, et lors même que peuple et bourgeoisie semblaient le mieux à l'unisson, dans la résistance ou dans la résignation.

Politiquement pourtant, la bourgeoisie gardait son empire sur le peuple. L'une après l'autre, les élections au Reichstag, et plus tard aussi à la Diète provinciale, firent entrer dans ces assemblées des groupes compacts de députés bourgeois, des notables, dans toute la force du terme (1). Cependant, à chaque élection aussi, le nombre des députés appartenant aux hautes classes alla en diminuant sous la poussée du suffrage universel, qui est le plus sûr agent de défrancisation en Alsace. Leurs sièges passaient un à un à des représentants de cette demi-classe hybride que constituent les vagues mouvantes d'une bourgeoisie en formation, à peine encore dégagée du peuple dont elle sort, dont elle garde les instincts, tout en se parant déjà des plus voyants travers

(1) Je voudrais ici éviter toute confusion avec ce qu'on a appelé ainsi en Lorraine à cette époque. Le parti des « notables » y désignait les opportunistes.

du bourgeois aristocrate, quoiqu'elle n'en possède pas encore la discrétion et, lâchons le mot, la distinction.

Il faut avoir le courage de l'avouer, ces hommes nouveaux ne boudèrent plus le régime allemand lorsqu'ils se furent élancés dans la carrière politique, aux élections de 1887. C'est à cette date que la « protestation » prit fin, par suite de l'échec électoral du parti des grands bourgeois qui en étaient l'âme. Le demi-bourgeois admettait sans peine, avec ses conséquences, le fait accompli de 1871. Comme il arrive à ceux que ne touche plus ce qui touchait leurs pères, 71 ne représentait pour ces gens qu'un souvenir qui s'efface.

Nous a-t-on assez rebattu les oreilles de la devise qu'ils s'étaient donnée : « Français ne puis » (et pourquoi pas, s'il vous plaît? nous le restions bien, nous!) « Allemand ne daigne, Alsacien suis ». A-t-on assez vanté ce qu'avait d'astucieux leur mouvement de ralliement à l'Allemagne, — il faut bien, une bonne fois, appeler les choses par leur nom, — le fin du fin de leur politique visant à une prétendue autonomie alsacienne qui était censée dissimuler la volonté de redevenir Français. Déchirons enfin les voiles ; tout cela n'était qu'un paravent cachant le fait brutal ; le *ral-lie-ment*, le consentement au sort fait au *Reichsland* dans l'Empire allemand. La revendication de l'autonomie administrative elle-même, qu'était-ce au fond, sinon une puérile équivoque? On se disait Alsacien, pour ne pas se dire Allemand ; mais déjà, on renonçait à se sentir Français. Et c'est ce qui nous importe de retenir ici, ce trouble sentiment, indice d'un fléchissement d'âme propre aux élites déchues.

Il s'agissait là d'une politique purement alimentaire, dont le but inavoué visait à tirer des Allemands tous les profits de l'amitié, en entretenant chez les Français l'illusion qu'on désirait leur retour. J'ai montré ailleurs (1) que la politique de la République expliquait et justifiait, hélas, dans une large mesure, cette évolution des idées de la classe moyenne en Alsace, mais notre haute bourgeoisie y a eu aussi sa triste part de responsabilité. Elle avait absurdement adopté jadis les idées démocratiques ; par là, elle forgeait les causes de sa propre déchéance, car le suffrage universel devait for-

(1) *Mercure de France*, 15 avril 1924 ; « Le problème alsacien ».

cément la culbuter un jour. En ne sachant pas vaincre ce jour-là, elle s'était rendue coupable envers la patrie qu'elle avait charge de défendre, envers elle-même et envers les classes qui allaient la détrôner et qu'elle ne guiderait plus.

Le résultat le plus clair de la transformation de la résistance alsacienne en la revendication d'une simple autonomie dans le cadre de l'empire, fut de former, à l'état latent, dans l'opinion populaire, plusieurs graves illusions : celle que la notion de patrie n'était plus une, mais à deux degrés, — comme le formulait à cette époque (1907) si dangereusement, M. Joseph Fleurent, — premier degré : la « petite patrie », la *Heimat*, que l'individu touche par toutes ses fibres ; et, second degré : la grande patrie, le *Vaterland*. Ce *Vaterland*, on le concevait désormais sous sa forme « nationalitaire », c'est-à-dire comme étant fondé sur les affinités des goûts et la communauté de langue, bref comme l'expression de la doctrine révolutionnaire des nationalités ; il était censé devoir remplacer dans les temps modernes, l'ancien état de fait de jadis, le *Machtstaat*, ce que j'appellerai la patrie historique telle que la transmettent le temps et les événements, sans égard au sentiment des hommes.

Une autre illusion, développement de la première, était que l'Alsace était susceptible de se constituer en une patrie particulière, qu'elle était douée de ce qu'il faut pour cela, en particulier d'une individualité nationale reposant sur une langue et une civilisation propres (car il ne peut être question en Alsace, de patrie historique), qu'elle possède donc ce qu'il faut pour devenir un état distinct, cette fameuse république bourgeoise dont avait parlé le professeur Kiener (1).

On a épilogué à l'infini sur la bienfaisance de la petite patrie, de cette *Heimat* à l'abri de laquelle les annexés auraient réussi à sauvegarder, sous les dehors d'une inoffensive originalité locale *(Volkstümlichkeit)*, le trésor de leur souvenir et la flamme de leur espoir. Le bon billet ! Ce ne fut jamais qu'un bloc enfariné gonflé d'équivoques, excellent prétexte pour ne pas appeler les choses par leur nom. Elle s'exprimait sans fard dans son drapeau rouge et blanc auquel manquait, à volonté, le bleu de France ou le noir d'empire.

(1) *Le problème alsacien*, librairie d'Action française, 1925, p. 26 à 28.

* * *

La guerre de 1914 dissipa vite ces illusions ; l'on s'aperçut qu'il fallait choisir, être ou Allemand ou Français, mais que tout le reste était jeu de l'esprit et vaine rouerie.

Vint l'armistice. Je ne m'appesantirai pas sur l'élan irrésistible qui précipita, dans un accès d'amour, la population entière dans les bras de la France. Ce fut une heure unique d'unanimité. Tous les voiles étaient déchirés, les masques tombés, toutes les prudences d'antan oubliées. Adieu *Heimat*, adieu finasseries et sophismes : on était Français ! Cela disait tout.

C'était dangereux aussi. Car, au lieu de l'idéal qu'il espérait, ce peuple à l'âme comprimée allait se trouver devant une vulgaire réalité. On sait le reste ; au lieu de la France rêvée, ce fut Marianne ; au lieu des Français de légende, des hommes comme les autres ; et puis, de nouveau, les misères habituelles de la vie.

Les désillusions ne furent pas épargnées non plus aux classes supérieures, car, partageant l'illusion de tant de Français, elles crurent qu'à leur exemple, le peuple se franciserait comme par enchantement ; elles crurent que ces masses d'hommes, de l'esprit de qui la France était aussi loin qu'ils la désiraient près de leur cœur, auraient la volonté et la persévérance de se refaire, adultes, une nouvelle nature sur le modèle français. L'on crut qu'il suffisait de désirer pour vouloir, de vouloir pour réussir et, — folie ! — on crut que les grandes masses populaires y parviendraient.

L'impatience politique est une plaie de notre époque. Comme les enfants américains, ce que l'on désire, on le veut tout de suite : « I want this, and I want it now ! » Or, bien que par une sorte de clause de style, on reconnût qu'il convenait de laisser agir le temps, des deux côtés des Vosges on voulait tant cette francisation du peuple, qu'on se figura qu'elle était faite.

La haute bourgeoisie surtout avait besoin d'y croire, car, sans cette francisation, il ne lui était guère possible de reprendre son office de direction politique.

Pendant une vingtaine d'années, elle s'était trouvée à

(1) *Le problème alsacien*, p. 111.

mi-chemin entre le peuple alsacien, la puissance allemande et le souvenir français. Cette position lui avait laissé quelque raison de jouer un rôle et, maintenant que deux termes du problème subsistaient seuls, le peuple alsacien, dans son originalité propre et la France qui allait l'absorber, ce rôle de la haute bourgeoisie pouvait redevenir prépondérant; mais à cela il y avait deux conditions : qu'elle fût fermement française et qu'elle fût en parfaite communion avec le peuple.

Or, il est un fait que chacun peut apercevoir, c'est que depuis la paix de 1918, la position de la haute bourgeoisie d'Alsace tend à devenir celle d'une caste de plus en plus étrangère à la masse du peuple. Elle s'est francisée complètement, elle se mélange aux Français de l'intérieur, tandis que les gens du peuple ne changent rien encore à leurs allures et se tiennent même assez jalousement entre eux; et le mouvement de la vie emporte les deux classes vers des pôles opposés; le lien se relâche entre elles; on court à un divorce. Certaines gens des hautes classes affectent volontiers du dédain pour ce que les plus écervelés d'entre eux appellent criminellement la « bocherie » du plébéien qui n'a pas su se teindre en Français. Celui-ci n'est pas comme tant de grands messieurs, hier flagorneurs d'Allemands, mués aujourd'hui en patriotes tapageurs. On rencontre parmi ceux-ci des gens qui se font une gloire d'avoir désappris l'allemand, que dis-je, qui oublient jusqu'au dialecte qu'ils ont parlé. S'étonnera-t-on, dès lors, que beaucoup d'Alsaciens se sentent froisssés jusqu'au tréfonds de ce cœur qu'ils avaient naïvement apporté à la France et que, rebutés, mais rudes et fiers et d'esprit contradicteur, ils se jettent en arrière, se complaisent dans tout ce qui fait leur particularisme : leur dialecte, leurs coutumes, et confondent, dans une même désaffection, la France et ses flatteurs. Ceux-ci et par extension leurs pairs de la haute classe, et tous les Alsaciens de langue et de formation françaises, leur paraissent, en bloc, plus irritants que de vrais étrangers, parce qu'étant des leurs, ils font figure de transfuges. Ce sont des chefs qui ont fait faillite à leur mission.

On ne peut, dès lors, s'étonner de la diffusion des idées autonomistes, même dans les profondeurs des classes populaires qui cependant ne se soucient guère, en général, d'idées ou de doctrines politiques. Vu sous cet angle, l'autonomisme

apparaît comme une forme de la lutte des classes ; c'est un tissu complexe d'envie sociale, de dépit, de patriotisme rebuté ou aigri. Mais que devient dès lors la bourgeoisie? Une caste, et la plus anachronique qui soit, car elle ne s'appuie ni sur la force ni sur la naissance, ni sur la fortune. Elle ne se soutient que par sa différence.

L'ampleur que prend par là le mouvement autonomiste exaspère, par un choc en retour, la colère des hautes classes de sorte que, entre les deux camps, la fissure s'accroît chaque jour. Le peuple livré à lui-même devient une plèbe, et son autonomisme une virulente démagogie.

L'action politique de la haute bourgeoisie, depuis l'armistice, a été également fâcheuse.

En amateurs souvent, ses membres prêtèrent leur concours à la propagande officielle. On sait ce que signifie, chez nous, ce mot, délicieux en sa naïveté : une sage petite bureaucratie s'installe ici et là, paisible, bien en évidence ; elle compose des brochures orthodoxes, fait donner des conférences, des soirées de cinéma, où l'on sait d'avance que tout sera optimisme et louange ; elle publie des journaux cousus de fil blanc, en un mot, elle s'étale avec candeur là où tout devrait être imprévu, souterrain, caché, dosé. Tout cela a bien des chances de n'atteindre jamais que des publics convaincus d'avance. De leur côté, les partis gouvernementaux font aussi paraître à grands frais, des journaux parfois fort bien rédigés, composés dans le style du *Temps* et que ne peuvent lire, bien entendu, que des bourgeois « bien », ceux-là même qui les subventionnent.

D'autre part, jamais on ne verra un grand bourgeois se dresser et prendre la parole en dialecte dans une assemblée populaire. Il est juste cependant de reconnaître que les femmes ont agi avec plus de discernement et d'énergie et c'est un vrai plaisir de citer ces dames courageuses de la société élégante de Strasbourg, qui, aux dernières élections législatives, firent de leur personne et en alsacien, une utile campagne pour les candidats patriotes. Mais, pour un acte d'énergie, combien de faiblesses ! L'on aime mieux se draper dans sa dignité et décocher des sarcasmes, se perdre en criailleries, agonir les « sales Boches ».

La série des élections de 1928 et 1929 a fait ressortir non seulement l'impuissance de cette classe, mais vraiment sa nocivité politique. Elle ouvre trop souvent le chemin aux

ennemis de la France qui sont, en même temps, ses ennemis de classe. Ce qui la caractérise, c'est son impuissance à s'unir. Devant l'adversaire, elle préfère se diviser plutôt que de cesser un moment ses discussions. On se querelle, par exemple, entre catholiques et protestants, et, pendant ce temps, l'autonomiste ou l'homme de Moscou souffle les sièges convoités. Les exemples ne manquent pas.

*
* *

Comme conclusion de cette analyse, voyons brièvement ce que devrait être le rôle des classes supérieures dans nos provinces retrouvées.

Elles détiennent toute la puissance économique. En revanche, leur action morale est sans portée et leur pouvoir politique est nul. J'aperçois là la rupture d'harmonie dangereuse qui mène les États à la ruine et dissout les nations. Si ce mal se prolonge, tout le monde y perdra, la plèbe autant que l'aristocratie et l'Alsace et la France, l'Allemagne même, car l'harmonie sur un Rhin français est une des clés du temple de Janus.

Placées entre une France imperméable actuellement à tout progrès constitutionnel, et les populations alsaciennes qui sont hors d'état de s'amalgamer vite et d'elles-mêmes, nos bourgeoisies ont devant elles un double devoir moral ; il crève les yeux, il s'impose. Vis-à-vis de la France, elles doivent faire l'office d'un bouclier qui abrite, qui, dans toutes les acceptions du terme, garantisse la masse alsacienne. Elles doivent faire comprendre à l'État, aux fonctionnaires, aux particuliers que chaque Français qui entre en Alsace assume une tâche, celle de missionnaire. « Qu'ils se fassent Alsaciens », leur recommandait déjà Louis XIV, et, par ces mots, il faut entendre qu'en venant chez nous, ces Français de vieille France devaient s'efforcer de faire sentir aux Alsaciens leur désir de leur ressembler, d'apprendre leur idiome, de partager leurs goûts. Ainsi de nos jours. C'est en parlant aux Alsaciens leur dialecte qu'on les fera parler français. S'ils obtiennent cela, nos bourgeois des hautes classes pourront sans risque garantir à la France la francisation future de l'Alsace. Et voici leur second devoir. Qu'ils se tournent vers le peuple et regagnent sa confiance ; puis ils pourront lui enseigner à vivre avec la France et comment

plus tard, inconsciemment, il deviendra Français lui aussi, sans rien perdre de son originalité, mais en acquérant la plus noble culture de l'Occident.

Pour cela — les méthodes ne changent pas, — il faut d'abord briser sa morgue, se sentir assez grand seigneur pour oser, sans déchoir, devenir peuple. Qu'ils rapprennent le dialecte, qu'ils fassent comme les somptueux présidents à mortier de l'ancien régime, qu'ils réservent pour Paris leurs belles façons, se montrent un peu plus bonhomme à la mode d'Alsace et surtout qu'ils cherchent à comprendre ce peuple avec leur cœur, plutôt que de lui chercher pouille. Ils gagneront sa confiance et pourront se faire écouter de lui. Car inspiré par un cœur alsacien et sortant de lèvres alsaciennes, le conseil de laisser venir à la France les enfants ne sera plus reçu avec rage et sarcasme par ceux qui désespèrent actuellement de se muer eux-mêmes en Français.

Tout ce que je dis ici dicte pareillement à nos bourgeois leur rôle politique ; que *pour* la France, ils fassent une politique alsacienne. Jusqu'à maintenant, en faisant une politique maladroitement française, ils ont sans le voir, travaillé pour l'Allemagne. Qu'ils cessent d'être chauvins, qu'ils deviennent sainement nationalistes ; et enfin, qu'ils s'unissent !

EUGÈNE KÜHLMANN.

Abel et Caïn [1]

VI

Le dimanche, dans l'après-midi, Odile était restée chez elle pour achever une miniature, le portrait d'un enfant. Elle travaillait en pleine lumière, bien que les volets fussent entreclos, car le soleil, en cette saison, épousait jusqu'au soir les fenêtres de son petit appartement, qui s'ouvraient sur la rue de Sèvres, mais n'avaient comme vis-à-vis que les plus hautes verdures des peupliers d'un jardin. Les feuillages des arbres lui cachaient la Seine ; cependant c'était l'appel d'air du fleuve qui les faisait palpiter, son odeur qu'ils buvaient. Par-dessus leurs cimes, elle pouvait suivre la courbe luxuriante des coteaux de Saint-Cloud, fuyant vers Meudon. Le manteau vert des collines, sous un duvet de soleil, prenait, il lui semblait, le velouté poudroyant d'un pastel.

Odile peignait à coups menus, sans hâte, et s'arrêtait pour observer loupe en main, la valeur d'une touche, le fondu de deux nuances avec de fines hachures, elle relevait les ombres, elle donnait aux blancs du relief. Son modèle — le dernier fils de la marquise du Lude, — s'était laissé difficilement saisir : un enfant pâle, aux traits déliés ; une figure presque immatérielle d'où sortaient des yeux d'un bleu ardent, fiers et inquiets ; un cou frêle, un souple port de tête,

 — Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 février 1930.

des cheveux blonds, légers comme un souffle, tous les signes d'une race déclinante, trop distinguée. Par instants, elle se demandait si elle avait su capter l'inexprimable d'une telle physionomie ; puis elle se livrait au plaisir de *fignoler*. L'art était, pour son âme et ses doigts, une évasion ; elle oubliait les chiffres, les chiffons de papier sordides qu'elle devait brasser du matin au soir ; elle se débarbouillait des vulgarités. La paix de l'intelligence la libérait aussi d'une solitude pesante où l'assaillait trop souvent un désir fou d'impossibles tendresses.

Quelques meubles, autour d'elle, réveillaient la douceur d'un passé modestement heureux. Sa chaise longue était celle de sa mère. La minuscule commode Louis XV où elle serrait ses pinceaux et ses miniatures avait été un cadeau nuptial de son mari. Celui-ci, un capitaine de chasseurs, fut tué dans une reconnaissance nocturne, en Lorraine, au début de novembre 1918, quatre jours avant l'armistice. Odile ne l'avait jamais aimé que d'une amitié d'estime ; c'était un homme simple et carré, mais un peu commun, étranger aux délicatesses de l'art, aux complexités sentimentales qu'elle choyait. Sans l'oublier, elle s'abandonnait sourdement à l'attente d'un avenir éclairci. La passion naïve de François l'occupait comme un prélude ou un intermède plein de promesses. Elle se laissait aimer, elle consentait à donner du bonheur, pour se redonner le goût d'en désirer.

Une aise corporelle se mêlait à son travail ; le soleil bougeait sur ses bras nus, sa robe ondoyait à la fraîcheur du vent. Elle n'attendait aucune visite ; pourtant une présence flottait en elle, la posession délicieuse d'un être distant et proche :

— *Il* était là hier soir ; je lui ai défendu de revenir aujourd'hui. Si pourtant...

Un doigt heurta la porte, la sonnerie électrique ne marchait plus. Serait-ce lui? Elle se leva brusquement, puis, par une coquetterie malicieuse, avant d'ouvrir elle s'arrêta devant une glace, poudra ses joues, aviva ses lèvres avec un crayon carminé.

Un second coup, cette fois presque brutal comme un coup de poing, secoua la porte. Ce n'était pas François ! Déçue, vaguement effrayée, elle faillit ne pas répondre ; mais elle eut honte d'avoir peur, elle ouvrit :

— Hubert ! Tiens ! quelle surprise !

— Ma visite vous étonne, dit-il en s'inclinant pour lui baiser la main. (Sa voix comme son geste enfermait un mélange de gaucherie hésitante et de forfanterie.) Je passais devant vos fenêtres, je me suis souvenu que ma mère avait parlé de venir vous voir tout à l'heure et je suis monté vous prévenir afin que vous ne sortiez pas.

— Quelle *prévenance!*

Volontiers, elle l'eût renvoyé sèchement. Elle l'invita quand même à entrer : il avait grimpé les cinq étages ; il méritait de se reposer quelques minutes.

Hubert ne connaissait pas le logis d'Odile ; elle le reçut dans sa chambre qui lui servait aussi de *studio;* l'autre pièce était encombrée de meubles comme un bric-à-brac et confinait à la cuisine obscure !

Le premier regard du jeune homme se porta vers le lit, un lit étroit que rehaussait une courte pointe de soie cramoisie. Mais, devant la miniature posée sur un petit chevalet, il s'arrêta complaisamment :

— Comme c'est mignon ! dit-il, cherchant des termes admiratifs, quoique ce » bibelot » le laissât tout à fait insensible.

Il se pencha hors de la fenêtre, et comme Odile lui apprenait que le jardin d'en face était celui d'un pensionnat de jeunes filles :

— Chouette ! Ce vis-à-vis m'irait !

— Quel polisson vous promettez ! Tâchez donc de penser à des choses sérieuses.

— Je n'y pense que trop. Quand j'ai turbiné du lundi au samedi, je sens le besoin de me dégourdir. Est-ce ma faute si j'ai des appétits amoureux? Ce n'est pas moi qui me suis fait.

Il s'était assis, n'attendant point qu'elle lui proposât un siège. Odile s'assit elle-même à distance, ou plutôt elle se posa négligemment au bord de sa chaise longue. Hubert admirait sa robe, une petite robe sans manches, en voile léger, à minuscules bouquets rosés et bleus. Un mince biais bleu, au ras de l'épaule, séparait l'étoffe du bras ferme et rose. Un nœud lâche flottait sur la gorge nue. Les nuances tendres de la robe se fondaient avec le reflet des yeux. Hubert la voyait fluide autour des membres dont elle dégageait la nonchalante souplesse. La couleur chair d'un bas moiré achevait sur la jambe ronde l'illusion d'une nudité qui s'ignorait. Odile semblait jouir d'un bien-être, comme si elle se baignait dans une eau lumineuse. Hubert, jusqu'à cet instant, l'avait-il regardée? Il la contemplait, comme un Faune ébloui par une nymphe. Il se prit le menton entre le pouce et l'index, et d'un air soudain mélancolique :

— Au fond, chère Odile, vous n'avez pas tort ; je ne demanderais qu'à m'attacher sérieusement, si une femme savait me comprendre.

— Eh bien ! conseilla Odile de sa voix nette et décisive, attendez d'être en âge ; celle qui vous convient s'offrira. Méritez-la, soyez digne d'elle.

— J'aimerais mieux, répliqua-t-il avec un sourire équivoque, la

connaître dès à présent. Je ne suis pas l'homme des longues attentes platoniques.

Ses yeux d'agate, en même temps, se colorèrent d'une flamme sournoise, dure, vorace. Odile, songeant à François, trouvait ce garçon d'une laideur assez ridicule, si vulgaire surtout! Sous les effluves de force qu'émettait sa jeunesse, elle se maintenait libre et paisible. Mais ses confidences, une minute, étaient un amusement ; et, peut-être, pouvait-elle le rendre meilleur? Elle s'intéressait à lui par compassion.

— Le bonheur n'est pas où vous le croyez, dit-elle ; la joie des sens dure quelques minutes, et elle s'use. C'est tellement vrai que les libertins sont impuissants à aimer.

— Oui, mais on les aime ; les femmes ne courent qu'après eux ; pour moi, le bonheur, c'est de sentir ma force.

— Mon pauvre Hubert, vous avez encore l'imagination d'un potache malsain. Ne parlons plus de ces bêtises...

Elle se leva pour lui faire entendre que sa visite commençait à l'excéder. Mais Hubert, les deux mains fortement appuyées sur sa canne, restait assis et la dévisageait avec une insolente fixité :

— Des bêtises ! Si vous étiez franche, vous avoueriez qu'elles vous travaillent comme les autres, ces bêtises-là. Au fond de vous-même, c'est *ça* que vous désirez, c'est *à ça* que vous pensez ; et quand un garçon comme moi viendrait vous offrir ses services, si vous vous écoutiez, vous le prendriez, vous vous laisseriez faire, et vous n'auriez pas à le regretter...

— Oh ! si, brusqua-t-elle sur un ton d'ironie glaciale, vous me dégoûteriez parfaitement.

— Et François vous dégoûte aussi?

Les lèvres d'Odile, sous la provocation imprévue, se serrèrent ; elle se douta qu'elle rougissait, puis, à l'instant, elle ressaisit son calme, répliqua :

— François n'est qu'un enfant, comme vous. Mais il est doué d'un heureux caractère, et vous, vous prenez plaisir à vous rendre détestable.

— Non, je ne le fais pas exprès. Est-ce ma faute? Mon père ne s'est jamais occupé de moi. Ma belle-mère voudrait se donner l'air de m'aimer, elle n'y arrive pas. François essaie de paraître un bon frère, je lui suis plus étranger qu'un nègre ou un apache. Je sens autour de ma vie des méfiances coalisées, des haines. Il me tarde de secouer sur cette maison la poussière de mes semelles. Je travaille pour m'affranchir plus vite... En attendant, si j'avais l'amitié, Odile, les conseils d'une femme telle que vous, je sortirais de cette

solitude où je suis bloqué dans une vraie tour de la faim. Oui, j'ai faim, par moments, d'être aimé, d'aimer. Hier soir, j'ai rôdé autour d'un dancing, à Boulogne, j'avais envie de suivre une petite qui m'a dans l'œil ; j'ai pensé à vous, je l'ai lâchée, je suis rentré presque aussitôt que François. Il sort, maintenant, cette sainte-nitouche ; il se met, comme les autres, à trotter...

Hubert s'était approché d'Odile ; il prenait sa main fraîche entre les siennes qui étaient ardentes. Elle ne la retira point tout d'abord, elle avait pitié de sa détresse ; elle le croyait sincère, il l'était à demi, bien qu'ayant préparé la scène qu'il jouait. Mais, après l'allusion venimeuse à François, elle se contracta durement, recula. Hubert ne sembla pas avoir conscience de sa froideur. Par la main douce qu'il serrait, tout son corps communiquait avec celui d'Odile. La robe légère battait sur les genoux. Odile était devant lui, seule, dans le silence de sa chambre et le murmure des arbres. Elle s'offrait comme l'eau d'une source où il brûlait de se plonger. Il s'avançait, les yeux hagards, soudain fou d'un désir furieux ; ses bras s'abattirent sur elle pour l'étreindre et l'entraîner vers le lit ; il lui pinça le cou d'un baiser qui était une morsure. Odile, avec une sèche violence, se dégagea, elle le gifla.

— Laissez-moi, cria-t-elle, allez-vous-en, ou j'appelle les voisins.

Hubert demeurait immobile, cloué d'une stupeur. Les gestes qu'il venait d'accomplir comme dans un songe l'avaient emporté au delà de ce qu'il voulait ; il ne se comprenait plus lui-même. Mais, tout d'un coup, il sentit ses oreilles chaudes du soufflet. Sa honte, le désastre de son rêve lui apparurent. Il se dressa, la poitrine haute, tapa de sa canne le plancher ; son ricanement, cette fois sinistre, éclata :

— Madame Egmont, ne vous en faites pas. Je pars. Vous aurez de mes nouvelles, vous et votre petit michet.

Il fit claquer sur son dos la porte ; elle l'entendit descendre l'escalier, au galop, comme si un torrent le précipitait dans un gouffre.

VII

Christine ne pouvait plus en douter : François avait menti. La preuve tomba sur sa tête, comme une pierre détachée d'un toit. Le même dimanche, dans la matinée, une jeune fille vint lui proposer des billets pour une kermesse où elle serait vendeuse. Elle dit son nom : Alice Guérin. Christine parla de la visite que François avait faite la veille :

— N'a-t-il pas été indiscret en la prolongeant si tard?

— Mais non! Il n'est resté que dix minutes.

A cette révélation, Christine laissa voir un tel saisissement que la visiteuse se demanda : « Quelle gaffe ai-je pu commettre? » et se retira, interloquée.

Pour Christine, le mensonge de François arrachait de sa vie la plus précieuse des illusions, sa foi en son enfant. Le déchirement de sa chair, lorsqu'elle l'avait mis au monde, était moins cruel que cette idée : « Il n'est plus à moi, un secret nous divise ; quelque chose d'impur tient son âme scellée hors de la mienne. » Elle décida de l'interroger, dès qu'il rentrerait ; il était allé à Auteuil, rue de la Source, entendre les Bénédictins, dans leur humble église, chanter la grand'messe. S'y trouvait-il vraiment? Christine eut la torture de penser :

« Désormais, je ne saurai plus s'il ment ou s'il parle selon son cœur. Mais pourquoi, au juste, a-t-il menti? Quelle aventure veut-il me cacher? Je ne lui connais aucune relation féminine. A moins qu'Odile? Non, c'est absurde. Elle, si prudente, accueillir les tendresses d'un gamin, ou les attirer? Et cependant pourquoi, hier, me disait-elle : vous avez tort peut-être d'avoir établi tant de confiance en moi? Était-ce l'aveu d'un scrupule? Voulait-elle me mettre sur la voie d'une inquiétude qu'elle souhaite pour être moins coupable si je persistais à ne rien voir. Il eût été simple de m'avertir : « François me courtise ; je lui ai signifié que je ne puis correspondre à ses sentiments ; faites-le lui comprendre. » Oui, mais c'est le langage de la raison. Suis-je sûre qu'Odile est sage, qu'elle est loyale? Mon Dieu! va-t-il falloir douter maintenant de tout le monde? »

Elle monta dans la chambre de François, où Mme Pacaud, la femme de ménage, époussetait les livres et les feuillets en désordre sur la table de bois blanc. Christine fut traversée d'un soupçon : « S'il y a quelque chose entre eux, certainement il lui écrit, il note ses impressions d'amoureux »

Cette enquête lui répugnait ; elle avait horreur de fouiller dans les secrets des autres ; elle tremblait de savoir, et pourtant elle voulait savoir ; même, en un sens, elle le devait. Elle remit à plus tard de chercher. Elle essayait de s'apitoyer sur une catastrophe dont Mme Pacaud dévidait le récit :

— J'avais Madame, un beau pâté de lapin dans une terrine. C'était notre dîner d'aujourd'hui où j'attends ma nièce avec ses deux drôles. Je descends ce matin à la cave, plus de pâté. Mon chien avais mis le nez dessus ; il aurait bouffé la terrine s'il avait pu. Quand j'ai vu ça, j'en ai pleuré ; j'ai dit à mon chien : Fi de garce, qu'est-ce que tu m'as fait? Tu vas la sentir passer. Sans mon mari,

je le tuais sur le coup. Pensez, Madame, j'en avais pour vingt-six francs !

— Vous l'auriez tué ! s'étonna Christine. Je n'entends parler que de gens qui tuent...

— Que voulez-vous? dit en soupirant Mme Pacaud — elle avait perdu un fils à la guerre — nous sommes dans le siècle des grandes tueries.

Christine regardait Mme Pacaud avec une sorte d'admiration : cette paysanne, venue du Bocage vendéen, avait gardé à Saint-Cloud la rudesse de sa vigueur ; sous la peau de sa face courte et têtue, dure, polie comme du grès, circulait une belle fraîcheur sanguine ; la probité d'une race antique était inscrite dans les lignes de son front carré ; ses prunelles d'un vert limpide avaient un regard franc comme le soleil. Elle tenait à son petit bien, mais sa volonté de le défendre semblait exempte d'arrière-pensée.

Christine, se comparant à Mme Pacaud, enviait parfois cette simplesse et cette énergie. Cependant elle subissait sa propre indécision et, dans sa perplexité, elle différait de prendre un parti, comme si toute résolution devait aggraver ses peines.

— Est-ce que Madame est malade? s'informa la femme de ménage. Vous êtes pâle comme un navet.

— Oui, répondit évasivement Christine, je sens que je vais avoir la migraine.

Au repas de midi, elle se contenta, en dévisageant François, d'avertir M. Chaptal :

— Si je sors, j'irai voir Odile ; t'ai-je dit qu'elle m'offre de transformer ma vieille robe noire? Je ne sais trop si j'accepte.

— Elle comprend notre situation, observa le professeur en homme préoccupé du lendemain.

François, au nom d'Odile, sourit simplement :

— Odile fait de ses doigts tout ce qu'elle veut ; la robe sera bien mieux que chez une couturière...

— Et surtout, appuya M. Chaptal, ça ne coûtera rien.

Mais Christine se leva de table, la tête martelée par une migraine aiguë ; elle dut, après avoir clos ses volets, s'étendre sur son divan, fermer les yeux, s'interdire de suivre aucune idée ; car, au moindre effort d'attention, elle souffrait à pousser des cris. La migraine s'obstina jusqu'au soir ; sa visite à Odile fut remise au lendemain.

Hubert avait enregistré en silence le propos où elle l'annonçait. Peu après le déjeuner il sortit, mais ne rentra, dans la soirée, que vers huit heures, au moment où M. Chaptal et François finissaient de souper avec une tranche de galantine et un morceau de fromage :

— Tu pourrais bien être plus exact, remontra le professeur d'un ton prudemment sévère. Le Don Juan éconduit montrait une mine si hérissée, revêche et sombre, que son père eut presque peur de lui.

Hubert dédaigna de répliquer ; mais, considérant la portion de galantine qu'on lui laissait :

— C'est tout? Est-ce qu'il va falloir, bougonna-t-il, crever ici de faim?

— Maman a sa migraine, expliqua François ; elle n'a rien pu préparer.

Hubert attira le plat, se mit à bâfrer comme s'il était seul ou attablé dans une gargotte en face d'inconnus.

Faust, mendiant une bouchée de fromage, avait posé sa tête sur les genoux de François ; le chien attendait avec son humilité patiente, et ses yeux mouillés se haussaient vers son jeune maître dans une imploration presque humaine. François lui tendit une miette de fromage sur du pain ; il la prit délicatement. Mais Hubert, jaloux de l'amitié qu'échangeaient François et Faust, se retourna et grommela :

— Le fainéant ! On n'a d'égards que pour lui !

François, au lieu de rabrouer directement cette sottise, caressa la tête du chien :

— Mon pauvre Faust, on t'en veut parce que tu m'aimes ! Hubert, furieux, se leva, secoua sur Faust sa serviette et, trépignant, le mit dehors. François but en hâte un doigt de vin qui restait dans son verre ; il sortit sans attendre que son père et son frère eussent achevé leur dessert.

Seul en face de son aîné, M. Chaptal le vit tellement lugubre qu'il faillit s'enquérir :

— Qu'as-tu donc? Es-tu malade?

Il retint sa question, parce que des confidences pénibles l'eussent mis en demeure de s'apitoyer. Devant son fils comme devant ses élèves, il se tenait muré, sur la défensive, intraitable pour les autres comme pour lui-même.

Cependant il éprouva le besoin de proférer quelque chose :

— Cette baisse du franc finit par être inquiétante. Et le coût de la vie monte chaque jour. Je me demande où nous allons...

— Eh bien ! dit Hubert, il faut acheter des livres et des dollars. La France f... le camp ; nous passons de l'autre côté du détroit. C'est tout simple.

— Et si la livre baissait?

— Après nous, le déluge !

Hubert alluma sa pipe, sortit dans le jardin. Il avait eu raison de son frère à propos du chien ; il avait aplati son père sous des for-

mules commodes. Ces deux petites sensations d'une supériorité atténuaient, pour une minute, la rage de son échec auprès d'Odile.

En fuyant la rue de Sèvres, il avait marché au hasard, comme un furieux, vers Paris, jusqu'au delà d'Auteuil ; dans un passage borgne proche du quai de Javel, il reconnut un débit où lui avait une fois donné rendez-vous à une fille de sa connaissance, une certaine Ambroisie, courtaude, rousse, grassouillette et niaise. Il entra, il aperçut Ambroisie assise sur une chaise haute, près du comptoir, et qui avait l'air de s'ennuyer comme une poupée de cire dans une vitrine. Il l'emmena au fond de l'arrière-boutique.

Cette débauche lui laissa quelque nausée à cause de l'ignoble décor du lieu : des mouches écrasées sur une glace sale où il s'était vu verdâtre, cadavérique... Et puis, la rancœur de sa pauvreté : « Si j'étais riche, toutes les femmes seraient à moi. » Il en voulait à Odile de l'avoir maté comme un gamin ; mais surtout il s'exaspérait d'avoir manqué « la niche » qu'il pensait faire à François :

— Je devais aller jusqu'au bout ; il faut toujours aller jusqu'au bout, je devais la prendre de force, l'étrangler si elle résistait. Avec une autre, je serai moins bête.

Il l'admirait, quand même, parce qu'elle l'avait dominé ; il la désirait encore d'un appétit farouche ; il retrouvait dans sa paume en fièvre le contact des doigts frais et potelés ; ses lèvres gardaient le parfum de la chair qu'il avait mordue. Tandis qu'il tournait, tirant de sa pipe d'âcres bouffées, autour de la pelouse de plus en plus noire dans la nuit brumeuse, il voyait le soleil bouger sur la gorge nue, la robe à bouquets bleus ondoyer sur les bas couleur de chair. Il pressait entre ses bras le buste tendu par la volonté de ne pas fléchir.

— Si je lui écrivais pour demander pardon. Mauvaise idée. Elle se moquerait un peu plus de moi. François lui plaît, c'est trop évident. Ils se voient, ils correspondent. Qu'a-t-il donc, ce morveux, pour se faire aimer? Je ne veux pas que ça continue. Ça ne continuera pas. Je ferai tout...

La fenêtre de Christine était entr'ouverte ; Hubert distingua, dans la chambre qu'elle voulait sombre, le murmure agité de deux voix. François était auprès de sa mère couchée, à son chevet : elle et lui, de quoi parlaient-ils? Hubert, après avoir éteint sa pipe, rentra doucement ; à pas de loup, il monta jusqu'à la porte. François avait cru la fermer, il l'avait seulement tirée derrière lui. Hubert, se collant contre la fente, tâcha de saisir l'explication qui se débattait entre la mère et le fils :

— Mon enfant, reprochait Christine d'une voix tremblante

qu'elle comprimait pour ne pas sangloter, tu m'as menti, donc tu ne m'aimes plus.

— Il a menti ! se dit Hubert. Oh ! le tartufe ! Oh ! le cochon !

— Mais si, ma pauvre maman, répliquait François avec une fermeté décisive, je t'aime plus que jamais. C'est pour ta tranquillité que je ne t'ai pas exposé toutes mes raisons de sortir, tu les aurais mal comprises ; tu aurais cru que j'allais, comme Hubert, courir avec des filles, que j'étais un garçon perdu.

— Je suis, pensa Hubert, un *garçon perdu!* Voilà comment ce Monsieur traite son frère qu'il aime !

— Quand on ne fait rien de mal, reprenait Christine, on peut tout dire à sa mère.

— Ma mère, je ne suis plus un enfant. Quand un homme a reçu en confidence un secret, il *doit* le garder et sa mère n'a pas le droit d'exiger qu'il le viole.

— Tu doutes de ma discrétion, tu le vois bien, je n'ai plus ton cœur tout entier...

François protesta par une étroite et longue étreinte. Christine lui rendit convulsivement son baiser.

Ces embrassades dans la nuit irritaient Hubert d'une irritation sensuelle : « Pendant que vous y êtes, mangez-vous donc ! »

Mais Christine, sentant qu'elle reprenait son empire sur François, essayait, par un détour, d'atteindre son secret.

— Mon ami, tu t'es lié par une promesse de silence, ce n'est pas moi qui te pousserai à la trahir. Su tu veux me tranquilliser, réponds-moi, en pleine franchise, sur un seul point : dans le mystère qui t'est confié, Odile est-elle pour quelque chose?

François avait prévu la question ; il en fut cependant bouleversé, mais, sans perdre son sang-froid, il opposa :

— Je te répondrai si tu m'assures que personne, hors de nous deux, ne le saura jamais.

Christine hésita une seconde, puis elle promit.

— Eh bien ! confessa François, il s'agit d'Odile précisément. Ne me demande rien de plus...

— Cela suffit. Ah ! je m'en doutais et la voix de Christine s'emporta presque au ton d'une douleur aiguë. La fausse amie ! Elle m'a tout caché. Elle m'a volé ton affection. Elle a surpris ton inexpérience. Elle t'a fait tomber dans ses filets, en attendant mieux, ou peut-être pour varier ses plaisirs...

— Non, ma mère, coupa durement François. Tu la connais mal, tu ne peux pas la juger ! Ce n'est pas elle qui me chercha ; c'est moi qui, malgré elle, l'ai convaincue de mon inclination. Est-ce ma faute

si elle est charmante? Elle m'a repoussé, elle se défend de son mieux.

— En recevant, la nuit, tes visites clandestines.

— Oh! c'était, hier soir, la première fois.

— Et tu crois que je te laisserai continuer?

— Alors, tu lui en veux de me donner du bonheur, de me comprendre comme personne ne me comprend, de me préserver des tentations faciles!

— C'est ton bonheur que je dois sauver contre elle. Tu n'as qu'une amie vraie, mon enfant. Qui te comprendra, sinon moi qui t'ai fait avec le sang de mon cœur? Je t'ai donné tout, je me suis donnée toute, je m'offrirais pour toi juqu'à la mort. L'amitié d'une veuve d'un certain âge et d'un adolescent a-t-elle un avenir possible? Où veux-tu en venir? Ce n'est pas à l'épouser, j'imagine. En admettant que votre intimité soit pure, la déception viendra; si elle te lasse ou si elle te trompe, tu souffriras horriblement, tu auras perdu pour la vie toute ta puissance d'illusion et d'amour.

— Maman, repartit François, je vois trop que tu n'as jamais aimé...

Quel choc reçut Christine de cette parole si simple! François l'entendit s'affaisser lourdement; sa main pendante qu'il saisit était moite et glacée. Éperdu, il alluma la lampe électrique; Christine, livide, ressemblait, la tête en arrière sur l'oreiller, à une morte. Il s'élança hors de la chambre pour appeler au secours. Hubert avait eu le temps de s'enfuir jusqu'à la sienne. Il en ressortit, fit l'étonné.

— Qu'est-ce qui te prend? Tu as l'air d'un fou.

— Maman est sans connaissance, viens m'aider à la ranimer.

— Tiens, dit Hubert avec un ironique empressement, voici mon eau de Cologne. Dans une minute, ça lui passera.

Il l'accompagna auprès d'elle; lui-même il la frictionna fortement aux tempes et derrière les oreilles. Elle rouvrit les yeux, s'expliqua mal d'abord pourquoi Hubert était là, mais parut touchée de son intervention. Au cri de François, M. Chaptal était monté.

— Qu'est-ce qu'il y a? Une syncope. C'est la première depuis la naissance de François. Le voyage d'hier t'a fatiguée, et puis l'attrape de ce testament. N'y pensons plus. Quand les choses sont, c'est qu'elles devaient arriver. Je suis fataliste, moi. Je prévois toujours le pire. Je défie bien les événements de me causer une syncope.

Il lui tâta le pouls, les yeux sur sa montre. Christine le regardait, d'avance agacée de ce qu'il allait conclure :

— Pas mauvais. Point de fièvre. Un peu de faiblesse. Une bonne nuit te remettra.

Sur quoi le pédagogue la laissa tranquille ; et Hubert, sortant avec lui, songeait :

— Cette fois, j'ai toutes les certitudes. Nous allons mettre ordre aux carambolages du gigolo.

François, resté auprès de sa mère, se pencha contre sa joue maintenant brûlante, et, tout bas, comme un petit enfant, murmura dans un sanglot réprimé : Pauvre amie, pardon !

VIII

L'abbé Cortambert était l'aumônier d'un petit couvent de religieuses garde-malades. Une santé médiocre lui interdisait des emplois trop absorbants. Il avait, comme on disait autrefois, « les bronches délicates » et, depuis des années, il souffrait d'un manque de sommeil qui, joint à une constante somnolence, faisait de sa vie corporelle un supplice lent et sourd, enduré dans une silencieuse résignation. Il tâchait d'annuler son malaise en occupant son esprit par des travaux d'histoire ; il avait publié une série d'études sur le clergé avant la Révolution ; mais son indépendance de jugement nuisait au succès de ses livres. Il recevait aussi quelques jeunes gens soucieux d'une direction tout ensemble théologique et expérimentale ; car il était de ceux pour qui les faits éprouvent la valeur des principes. Au reste, doux et fin, capable de nuances, comme le plus subtil des casuistes, mais sachant dire à un égaré : « Halte-là ! vos idées sont fausses. » ou bien : « Vous êtes impliqué dans une mauvaise aventure. Je vous vois en péril de mort. » Il tranchait les cas avec la double autorité du prêtre et d'un moraliste ou d'un médecin qui induit d'observations multiples et sagaces : Telles causes, tels effets.

Christine avait insisté pour que François l'allât voir bientôt. Il obéit à son désir afin de lui prouver qu'il l'aimait en faisant une chose qu'elle voulait et qu'il n'aurait pas voulue. Il souhaitait, malgré tout, cette visite plus encore qu'il ne l'appréhendait : en ouvrant à un homme sûr les coins mal éclairés de son être, il se connaîtrait mieux, il confronterait avec un jugement impartial son idée de l'amour et de la sagesse ; il se proposait, par surcroît, de lui soumettre quelques objections contre la morale chrétienne. Mais, d'avance, il se défendait au cas où le prêtre l'engagerait à se confesser :

— Je lui dirai ce que je suis ; ce que j'ai fait, non ! Il exigerait une rupture avec Odile ; cela, jamais !

Odile tenait son âme et la fougueuse candeur de ses sens par une

séduction qu'il se délectait à faire, chaque jour, plus insurmontable. Il vivait en elle jusqu'à ce qu'elle vécût en lui. L'intimité d'Odile, l'espérance de la posséder lui représentaient l'absolu d'un paradis. Paradis dont sa mère lui avait pourtant volé la clef d'or, en dérobant son secret.

Fidèle à son imprudente promesse, Christine s'était imposé de revoir Odile sans lui reprocher rien. Mais Odile percevait chez son amie une froideur défiante dont elle appréhendait le motif. François lui avait tu leur explication, de crainte qu'alarmée d'un scrupule elle ne mît fin à leurs rendez-vous. Elle essaya de les espacer. Il armait son affection d'un élan si résolu et si pur ! Elle n'eût pas le courage de le réduire au désespoir :

— Pourquoi vous verrais-je moins souvent? Qu'y gagnerez-vous, sinon de me rendre malheureux? Voulez-vous m'abandonner pour que je me console, comme Hubert, dans de basses occasions?

Odile avait caché à Christine la tentative sottement brutale d'Hubert. Mais, lorsqu'elle le rencontrait chez Christine, elle semblait s'apercevoir à peine de sa présence ; s'il osait lui tendre la main, elle concédait tout juste, et d'un air négligent, au malotru le bout de ses doigts. Lui gardait-elle, malgré tout, rancune? Elle avait dompté sa violence, elle pouvait le revoir sans une excessive répulsion.

Christine se dégoûtait davantage d'Odile : sa jalousie, en durant, s'exacerbait ; elle s'affligeait de ne point guérir son fils d'une passion anormale et dangereuse. Elle jugeait maintenant Odile comme une lamentable hypocrite ; quand la jeune veuve lui parlait, sur un ton détaché, de François, elle savait trop à quoi s'en tenir : ils s'étaient vus la veille ; ou bien, tout à l'heure ils se rencontreraient. François n'avait-il point confessé qu'il allait l'attendre au sortir de la librairie ; que, certains jours, il déjeunait avec elle dans un petit restaurant?

Parfois, son acuité de scrupule la ramenait au reproche de François :

— Alors, tu lui en veux du bonheur qu'elle me donne?

— Serais-je une mère égoïste? Si cette amitié le préserve d'autres liaisons néfastes, faut-il l'en séparer brusquement?

Néanmoins, elle reprenait à tout propos ses objections raisonnables : plus Odile lui semblait nécessaire, plus il souffrirait de la quitter.

— Je ne la quitterai jamais, répliquait François ; je l'épouserai.

— Ton père n'y consentira point.

— Je me passerai, aussitôt majeur, de son consentement.

— Et tu penses qu'elle fera la folie de t'attendre, qu'elle-même acceptera l'idée d'un mariage baroque? Tu n'as aucune position.

— Elle m'en trouvera une dans sa librairie.

L'amour est un beau sauteur d'obstacles ; ni les fossés ni les abîmes ne comptent pour sa chimère. Christine se voyait impuissante à désabuser François. L'empoisonner dans un doute sur la vertu d'Odile répugnait à sa délicatesse, bien qu'elle eût de vagues soupçons :

— Cette femme joue la comédie devant moi ; peut-être s'amuse-t-elle aussi de cet enfant en lui faisant croire qu'elle l'aime. Le jour où il s'apercevrait qu'elle le trompe, son désespoir me tuerait.

Elle consulta l'abbé Cortambert ; le prêtre l'étonna par ses conseils de prudence :

— Il vaudrait mieux sans doute supprimer le péril de cette liaison. Mais j'ignore les dispositions de la personne qu'il fréquente, et les siennes. J'aurais besoin de m'entretenir avec lui, s'il avait confiance en moi.

Elle décida, en s'aidant d'une tendre diplomatie, l'amoureux à la visite qu'elle espérait salutaire. Un après-midi, dans la seconde quinzaine de mai, il monta vers le couvent établi sur la hauteur, au bout d'une ruelle campagnarde, et caché derrière une muraille touffue de marronniers, de platanes. Le temps était d'une splendeur paisible ; sous un vent du nord léger, l'azur gris poudroyait. François, en grimpant, faisait halte pour se retourner vers la plaine fumante : la maison d'Odile se perdait là-bas, sur l'autre rive de la Seine, parmi les toits que la distance rendait informes. L'image de son idole amoindrissait la gravité de l'entrevue qu'il affrontait ; il n'envisageait dans ce colloque avec un prêtre qu'une occasion de parler d'Odile, de justifier sa tendresse. Cependant, lorsque la lourde cloche du portail tinta sous l'appel de sa main, il eut à réprimer une appréhension, comme si sa destinée allait en un sens dépendre des mots qu'il entendrait.

A peine regarda-t-il la ligne solennelle des feuillages semblables, dans une coulée de soleil, à des jets d'eau suspendus. Il observa seulement que les menues branches d'un platane étaient modelées de fossettes, comme le bras d'une femme grasse.

Après une minute d'attente, le portail s'entr'ouvrit ; et François pénétra, tête nue, dans un jardin mieux peigné que celui des Chaptal, où, sur un gazon d'un vert émail, un grand acacia chargé de fleurs se balançait dans le ciel de feu.

Il s'inclina devant une tourière au menton ridé, avenante, qui l'attendait sur la porte, les deux mains enfouies dans ses manches.

Elle le considérait par-dessus ses lunettes, d'un air prudent, mais bénévole, avec un sourire qu'il interpréta : « Vous êtes, sans doute, un bon jeune homme. » La vieille sœur lui montra, au fond du jardin, à gauche, une maisonnette, le logis de « M. l'aumônier ». Il était à la chapelle ; on allait le prévenir ; il arriverait dans quelques instants.

François marchait doucement, le long d'une étroite allée d'ifs à l'odeur funèbre qui lui rappela celle du jardin de l'évêché à Meaux, où Bossuet lisait son bréviaire. La paix claustrale des verdures le détendait ; pourtant le bruit des feuilles dans une charmille voisine remmenait son âme vers des nostalgies amoureuses. Il rêvait d'une campagne où il serait seul avec Odile, d'une charmille faite pour les caresses et son désir changeait en un pavillon nuptial la maisonnette austère de l'aumônier.

Le prêtre le surprit dans cette absence extatique. François, à son approche, quitta le monde irréel ; son intention avait été de se mettre sur la défensive ; la mine affable de l'abbé Cortambert le rassura au premier coup d'œil. Grand, quelque peu voûté, il révélait une de ces figures laminées par l'intelligence, par l'oraison et l'habitude de souffrir qui imposent le témoignage d'une humanité supérieure. Son front haut et jaune brillait comme un marbre humide ; si le contour noirâtre d'un menton rasé négligemment exagérait la couleur bilieuse de ses joues, son nez maigre, ses lèvres serrées et discrètes énonçaient une sérénité dominatrice ; et ses yeux d'un brun clair s'emparaient des êtres dans une pénétration indulgente ; la maladie, en creusant sur ses traits des rides, y avait épuré la douceur du renoncement.

Il conduisit François à son cabinet de travail, nu et abstrait comme celui de la plupart des ecclésiastiques ; une longue table en chêne où des papiers s'éparpillaient entre des rangées de livres ; d'autres livres sur les rayons en bois blanc d'une bibliothèque ; sur des chaises de paille, des livres encore ; au-dessus du prie-Dieu, la gravure d'une crucifixion ; et, pour meubler la tapisserie, quelques estampes du dix-huitième siècle, portraits de chanoines ou de prélats, entre autres un évêque poudré, au visage féminin, aux mains nonchalantes, dont la carrière pontificale n'avait dû être que l'ornement de ses ambitions mondaines.

Mais, devant la table, un fauteuil Louis XIII rembourrait son dossier haut d'un coussin fatigué où le malade reposait sa tête dans ses crises de lassitude.

— Je désirais vous connaître, monsieur l'aumônier, commença François cavalièrement, parce que j'ai lu votre beau récit des

massacres de Septembre 92, et j'ai admiré l'audace réaliste de certains détails atroces...

— Je n'eus que le souci d'être véridique, répondit l'aumônier en se passant les doigts sur le front comme pour dissiper une migraine naissante. Ces détails, on ne me les a point pardonnés. Des lectrices m'ont inculpé de sadisme. Les braves gens d'aujourd'hui ont peur du vrai, ils en ont horreur. Notre époque rappelle, sans leur charme d'esprit, la fin du dix-huitième siècle ou le Directoire. Pareil besoin d'illusion, d'idylles enfantines, comme à la veille ou au lendemain de tous les cataclysmes. Le clergé d'alors s'abandonnait lui-même à ce qu'un subtil écrivain dénomme « l'hérésie du bonheur ». Il croyait possible après Fénelon le retour à l'innocence, à l'amour pur, au Paradis terrestre sans les anges, confortable et immortel pour l'usage de la bonne compagnie.

— Alors, monsieur l'aumônier, s'étonna François, vous estimez que c'est une hérésie de croire au bonheur?

— Dieu m'en garde! mon cher ami. Toute la question est de mettre le bonheur là où *il est*. Il n'est pas dans le plaisir ni dans la fiction d'une paix sans combats. Nous devons vivre en ce monde sur pied de guerre jusqu'à la fin. Ennemis au dehors, ennemis au dedans. La moelle des énergies, ce sera toujours le pessimisme chrétien.

— Avant la révélation du Christ et hors de lui, objecta François, il y a eu pourtant, il y a des âmes énergiques.

— Mais oui. Les conditions de l'expérience soumettent à leur loi quiconque regarde la vie bien en face. Seulement, toute énergie est vaine, imparfaite ou maudite, si elle ne tend pas à Dieu. La recherche du bonheur, sans lui, faillite affreuse, croyez-le bien!

— Pourtant, contesta François, le bonheur, est-ce une faillite, si on l'a possédé vraiment? Car enfin, si je me sens heureux, j'en ai l'évidence pleine, irréfutable. Vous ne sauriez me prouver que je ne le suis pas.

— Les choses, répliqua le prêtre, sont vraies en soi et non simplement parce que nous les faisons telles. Vous dites, je suppose : hier, je fus heureux; personne ne peut m'empêcher de l'avoir été. C'est revenir à l'épicurien : *Vixi*, d'Horace, au contentement du petit garçon qui s'est bourré de friandises défendues et qui pense : tant pis si j'ai mal au ventre ou si je reçois le fouet! Est-ce la peine que le Christ ait appris au genre humain la vérité du bonheur, si nous retombons au même point qu'avant? Rappelez-vous le livre mangé par Ezéchiel, livre plein de lamentations et pourtant doux comme le miel. Magnifique symbole de la pénitence qui détient le

secret de la béatitude ! La volupté, c'est l'image de cire d'Adonis se fondant sous les baisers de ses adorateurs...

— La volupté, peut-être. Mais l'amour ! Vous me concéderez qu'il n'est pas un mensonge. J'ai lu dans le livre des *Proverbes* : « Réjouis-toi avec la femme de ta jeunesse. Que sa gorge t'enivre en tout temps. »

L'abbé Cortambert avait pris, sans y songer, sur sa table un coupe-papier qu'il agitait entre ses doigts. Tic d'homme nerveux dans une controverse émouvante. Il rejeta parmi ses livres le coupe-papier, répliqua non sans un léger sourire, comme s'il voulait dépouiller de tout pédantisme sa dialectique :

— Faites bien attention qu'il y a deux amours, l'un béni par le Seigneur et soumis à la raison, l'autre qui met la créature au-dessus de Dieu, idolâtrie du faux bonheur et promesse de catastrophes.

— Monsieur l'aumônier, reprit François que ces préambules graves n'avaient pas intimidé, je vous connais seulement depuis quelques minutes, et nous avons déjà touché des sujets essentiels. Avec vous, je le sens, on ne peut rien dire que d'essentiel. Vous m'inspirez une grande confiance. Je voudrais vous exposer, non comme en confession, mais comme à un ami discret et perspicace. l'état de mes sentiments, en quelles voies j'engage mon avenir...

— Je vous écoute, dit l'abbé, ramenant sur ses jambes les plis de sa soutane et s'accoudant au bras gauche de son fauteuil, les yeux tranquillement posés sur François. Et, d'une voix où passait un trouble obscur, le jeune homme continua :

— Ma mère vous a vu, donc vous savez de quoi je vous parlerai. J'aime d'amour une de ses amies, une femme plus âgée que moi, une veuve de guerre, peu fortunée. Pourquoi elle m'a plu? Si vous la connaissiez, vous en seriez peu surpris. Son charme est si persuasif que ma mère, sans le vouloir, a préparé mes sentiments. J'entendais, tous les jours, chanter la louange d'Odile. Je l'admirai d'abord, parce que ma mère l'admirait et l'aimait ; elle éveilla en tout moi-même un attrait sans violence, de plus en plus profond, et que je n'ai jamais essayé de combattre. D'elle à moi je ne sens pas une grande différence d'âge, tant elle est jeune de caractère et fraîche dans sa beauté ! Je n'avais connu d'autre affection féminine que celle de ma mère ; je suis allé peut-être, d'instinct, à une femme chez qui je retrouve quelque chose de maternel. Et puis, je la voyais malheureuse ; je savais qu'elle souffrait de son isolement. Je tiens de ma mère un besoin voluptueux d'exercer ma pitié ; en la donnant à une créature adorable, je lui dois beaucoup plus qu'elle ne peut recevoir de moi...

— Cette personne, s'enquit l'abbé, s'est naturellement aperçue de votre inclination? Serais-je indiscret de vous demander si elle l'accueille ou la repousse?

— Elle l'a traitée d'enfantillage ; elle la repousse sans la repousser. Comment y serait-elle insensible? D'autant qu'elle me protège contre les chutes vulgaires. Si l'aveu ne semblait d'un fat, je vous dirais que, plus d'une fois, d'autres femmes, des étudiantes, des amies de mes camarades, ont essayé de me prendre d'assaut ; en pensant à Odile, j'ai résisté.

— N'en concluez pas que, pour elle et vous, cette liaison soit inoffensive. Si votre amie reste froide, vous en souffrirez beaucoup. Si elle cède à l'attrait, vous savez jusqu'où il vous entraînera.

— Non, protesta François, je puis perdre la tête auprès d'elle ; elle, je suis trop certain qu'elle ne la perdra pas. Admettons que j'aie beaucoup à souffrir, l'épreuve ne m'effraye point. Au fond, aimer, c'est vouloir souffrir. Mon histoire sera celle de tout homme qui vit ardemment, une expérience passionnée de la douleur...

Un doigt timide venait de frapper à la porte.

— Entrez, dit l'aumônier d'un ton où perçait quelque impatience.

La vieille tourière montra son menton pointu, pincé de rides ; elle paraissait confuse de troubler un entretien qu'elle devinait sérieux. Mais on réclamait le prêtre pour un voisin frappé d'apoplexie.

— J'y vais, répondit-il en se retournant à peine vers la sœur.

François comprit qu'il n'aurait pas voulu le laisser partir sans le soumettre à sa logique. L'aumônier l'enveloppa d'un regard d'affectueuse persuasion :

— Revenez bientôt, mon cher ami. Nous examinerons ensemble si un sophisme ne se cache point sous cet appétit d'aimer dans la douleur.

Et, en lui posant la main sur l'épaule :

— Gardons-nous de tenter Dieu.

François le quitta, plus ému de sa bienveillance que froissé d'être contredit. Comme sa mère, il raisonnait subtilement, mais il faisait, comme elle, bon marché de ses raisons. S'il se trompait en aimant Odile, ses délices n'en étaient pas moins de la chérir. Il se créait une fatalité illusoire :

— Je me suis donné ; je ne me reprendrai point.

Il pensait au premier baiser furtif dont il avait effleuré la joue d'Odile, dans l'escalier désert d'une bibliothèque où elle l'avait, un samedi, trois mois avant, accompagné. Ses lèvres en gardaient comme le contact d'une rose cueillie au soleil levant. Nulle volupté

ne vaudrait cette offrande virginale de sa jeunesse à la femme uniquement adorée. D'autres baisers plus audacieux n'avaient pas eu le même goût divin. Mais Odile, le soir de sa visite, les lui avait tous rendus en un seul, délicat, fraternel, aussi enivrant pour sa candeur que le don total d'elle-même.

Elle consentait à son amour ; sans lui rien promettre, elle laissait entendre : « Je puis être à vous. » Les plus grandes tendresses sont les moins exigeantes. François se contentait d'un *signe* pour tout espérer. Il se jugeait lié à jamais par un de ces attachements qui défient la mort ; contre une fascination pareille à une idée fixe, quelle logique saurait avoir prise?

Tandis qu'il redescendait, il s'arrêta devant la grille d'une villa entourée de vieux arbres. Un hêtre pourpre aux feuilles brûlées, entre deux frênes, étalait son ombre sur le clair-obscur d'un gazon souple et dru comme les cheveux d'une nymphe sylvestre. Dans le salon chantait une femme qu'il ne pouvait voir, accompagnée au piano. Une voix profonde, aux résonances presque mâles, qui s'épandait parmi les verdures ; et l'air bleu semblait la colorer de ses rayons, imbibait d'une douceur ses vibrations tragiques. François reconnut la grande plainte amoureuse de Sapho la poétesse, son adieu à la vie en face de la mer tonnante et du soleil mourant. Le piano redisait la pulsation monotone des vagues, un rythme fatal comme le désir. La mélodie, d'un mouvement large et simple, clamait l'éternel lamento de la passion renonçant à la vie, plutôt que de se renoncer elle-même. La désespérance de Sapho restait une ivresse. François y buvait le philtre des convoitises meurtrières. Effrénément, il se perdait dans l'attente unique :

— Tout à l'heure, je *la* verrai ; et, si elle le voulait, elle serait à moi. Se peut-il qu'au bout d'un tel bonheur il y ait une damnation? Cependant, tout se paie. Est-ce trop payer d'un infini de souffrance une joie qui ne veut plus sentir ses limites? Mais la pitié divine déborde, il me semble, la folie de l'amour humain...

IX

Hubert se réveilla dans la nuit, fondu de sueur, haletant. Il respira les souffles moites, chauds encore, du jardin, une odeur poivrée d'œillets. A l'église deux heures sonnèrent. Il se leva en sursaut, marcha, comme titubant, vers sa fenêtre large ouverte : le plafond noir du ciel renvoyait les clartés d'en bas, le brasier nocturne de Paris. Les immenses bruits de la ville, confondus en un seul tumulte

semblable au grondement d'une plage sous la tempête, allaient en déclinant. Mais la paix des espaces n'atteignait point le cœur ulcéré d'Hubert. Il venait de subir un cauchemar qui le bouleversait.

Odile était dans la chambre de François ; il la tenait sur ses genoux, doucement enlacée ; elle s'abandonnait, le front contre la tempe de son jeune ami, les paupières entre-closes, et, tout d'un coup, elle se redressait, elle se mettait à rire, disait :

— Odile Egmont sur les genoux de François Chaptal ! Qui le croirait?

Mais François la retenait, et leurs lèvres se collaient dans un baiser qu'Hubert trouvait long comme une agonie. Il *se voyait*, par un petit trou dans la muraille, les observant, tenaillé d'une jalousie impuissante ; il essayait, pour leur faire peur, de pousser un cri, sa voix ne sortait pas ; il tapait du poing contre le mur, c'était comme s'il eût cogné un matelas de laine ; il voulait bondir dans la chambre de son frère, ses jambes ne savaient plus remuer...

La vision avait été si *réelle*, avait duré si atrocement que, même debout et bien lucide, il se demanda : l'ai-je rêvé? Il tendit l'oreille ; tout reposait dans la maison. Afin de se rassurer davantage, il ouvrit avec précaution la porte de sa « turne », écouta si vraiment rien d'anormal n'était à surprendre.

— Je suis trop bête, songea-t-il en se ressaisissant. Admettons que mon rêve soit exact ; ça vaut-il la peine de gâcher une bonne nuit? Après tout, *il* est libre d'aimer cette femme, comme elle de lui laisser croire qu'elle l'aime.

Pour se calmer, il s'excitait à l'indifférence, mais l'obsession recommençait à lui manger le foie. Il n'était pas jaloux simplement parce qu'Odile l'avait méprisé et ne méprisait pas son frère ; sa jalousie lui venait, par le sang maternel, d'un vieux fond d'envie plébéienne. Le bonheur du prochain l'offensait comme si on lui eût volé ce qu'il ne pouvait avoir. Tout enfant, il avait détesté un chat, du jour où Christine l'avait caressé devant lui. Son orgueil niait les supériorités des autres, mais ne suffisait pas à le rendre content des siennes. Il apercevait ses indigences, s'en torturait. Même les bienfaits reçus l'irritaient ; il demeurait cet Hubert qui, gamin de onze ans, osait dire de sa tante Butard, alors directrice d'un collège à Saint-Cloud :

— Après les étrennes je ne retournerai plus chez elle, pour qu'elle voie bien que je tenais aux étrennes, et pas à elle.

Aussi ne pardonnait-il point à François, plus fin que lui, séduisant, d'une noblesse de cœur qui l'aplatissait. Il le contrecarrait, l'humi-

liait, le faisait souffrir pour le mettre à son niveau, et en s'armant d'un affreux principe :

— S'il est plus heureux que moi, ce n'est pas juste. Volontiers, il l'eût avili et initié à des plaisirs crapuleux. La liaison de François avec Odile, évidemment plus sentimentale que charnelle, le rebutait par son mystère comme la clôture d'un jardin édénique où il n'avait pas accès lui-même. Et d'autre part, désirant Odile, voici quelle idée le rassurait :

— Dans mon rêve, tout de même, ils s'en tenaient à ce que ma belle-mère appelle « des muguetteries ». Ils n'ont pas dû encore aller plus loin... Ils n'iront pas... Et il cherchait une combinaison propre à les brouiller, à rendre leur intimité presque impossible. En parler à son père? Mais le professeur tempêterait et n'agirait pas. A Christine? Elle savait et n'empêchait rien, bridée par une promesse de silence, temporisant aussi par indécision.

Jusqu'alors, comme eût dit François, imbu des classiques, il avait mis « un bœuf sur sa langue ». Il s'admirait de n'avoir jamais taquiné son frère à propos d'Odile. En fait, sa discrétion procédait simplement d'une peur : Christine ignorait sans doute sa visite à la jeune veuve, mais François, lui, devait savoir ; Hubert craignait qu'une offensive maladroite ne fît éclater le scandale et le ridicule de son assaut amoureux. La gifle empoursée le contraignait à la prudence.

Il se recoucha, décida de se rendormir. Son esprit vaguait d'une idée à une autre ; dans cette fluctuation il s'apaisait. Une demi-heure plus tard, allongé à plat comme M. Chaptal, il ronflait.

Au réveil, pendant qu'il se douchait dans son tub, une trouvaille illumina son cerveau encore fumeux.

— Je tiens le bon bout... Les choses vont marcher aussi bien que dans le film... Mais chut !...

Il regarda les murs de sa chambre comme s'ils pouvaient trahir quelque chose de ses projets ténébreux. Alors que François avait choisi, pour orner la sienne, quelques reproductions de Greco, de Van Dyck, de Delacroix, il décorait sa turne avec des caricatures et des photographies déployées en éventail des grands champions de la boxe, des chevaux de course les plus fameux. Il s'était constitué une petite panoplie où des coups de poing américains, des matraques des pistolets et des coutelas rouillés se groupaient géométriquement. Hubert devait à ses ascendances paysannes le goût d'acquérir pour acquérir. Il rêvait d'être « collectionneur », mais ce n'était qu'une élégance dont il paraît son avenir, s'il devenait « le gros industriel » qu'il voulait être. Il ne savait au juste de quoi il ferait collection,

car il était doué de peu d'esprit inventif ; aussi le cinéma l'aidait-il pour les choses qu'il préparait.

En revanche, il possédait, tant qu'il restait de sang-froid, un pouvoir surprenant de dissimulation ; son âme méfiante se resserrait, comme un escargot s'abrite dans sa coquille, toujours en défense contre les surprises d'un ennemi possible. Il se croyait guetté par d'indéfinissables traîtrises ; mais l'escargot se changeait tout d'un coup en une guêpe furibonde qui piquait à droite, à gauche, aveuglément.

Le soir du même jour, au souper, il faillit, cédant à une de ces irritations impulsives, déchirer, d'un seul coup, la trame de ses desseins.

Christine se déclarait indignée contre le boucher à qui elle avait commandé quatre escalopes :

— Cet homme vient de perdre son père. Il m'a dit : J'ai perdu mon père, du même ton qu'il eût dit : j'ai tué un veau. Décidément, le monde où nous vivons est dur.

— Il faut l'être, observa M. Chaptal, essuyant sur sa barbe une goutte de potage. Pour moi, il n'y a plus que des notions. Les cœurs tendres sont bons à être dévorés.

— Les forts, déclara soudain Hubert, n'ont jamais peur de tuer quand il faut tuer.

— Eh bien ! moi, protesta François, je trouve que la terre se meurt, faute de pitié.

— Tu n'es qu'un veau, ricana Hubert.

— J'aime mieux être un veau qu'un boucher.

Christine considérait Hubert, effrayée d'une telle forfanterie brutale. Il sentit la maladresse de se peindre en noir opaque devant son entourage. M. Chaptal, ferme dans la sécurité du point de vue bourgeois, tranchait le débat :

— Vous exagérez tous les deux. Chacun à sa place. Il ne s'agit d'être ni veau ni boucher, mais de manger son escalope sans que le voisin vienne la prendre.

Hubert sembla lui donner raison ; puis, soudain, ses yeux d'agate plantés sur François, avec un mauvais sourire :

— Je ne t'ai pas dit mon rêve baroque de la nuit dernière. Je voyais Odile dans ta chambre, sur tes genoux ; elle te faisait cette remarque : « Odile Egmont sur les genoux de François Chaptal, qui le croirait ? »

Sous l'imprévu de l'agression, François était devenu pourpre ; il défia, quand même, son frère d'un regard incisif, et ses fibres vocales tremblèrent à peine, tandis qu'il répliquait d'une façon négligente

— Tu as mal vu. C'est moi qui devait être sur les genoux d'Odile, d'une petite maman.

— Une maman 1830, comme la nôtre, goguenarda Hubert, sans pousser plus avant l'attaque.

Le coup avait porté ; malgré lui, il s'était donné la satisfaction d'alarmer François ; il s'en repentit, parce que cette imprudence pouvait ruiner ses plans.

M. Chaptal n'avait concédé qu'une attention médiocre au « rêve » d'Hubert et à la réponse de François. Mais il cita un mot de son cru dont il était content, à la mère d'un nouvel élève qui représentait son fils comme « timide » :

— *En quoi* est-il timide, en arithmétique ou en algèbre?

Personne n'admira l'à-propos du pédagogue. Hubert le jugeait dénué de sel. François se tourmentait à réfléchir : « Comment Hubert sait-il? » Christine demeurait blessée du langage de tous les trois. La dureté de son mari, le cynique méchant d'Hubert, une fois de plus, la contristaient.

« Pour moi, avait proféré tranquillement M. Chaptal, *il n'y a plus que des notions* ». Piètre aveu où s'abrégeait la stérilité de l'intellectuel racorni, réduit à l'état de pierre ponce, par l'habitude d'enregistrer des chiffres et des formules, d'être un répertoire de fiches.

Et Hubert : « Jamais peur de tuer... » Il ne pensait pas ce qu'il disait. Ou il ne le pensait que fictivement. Mais quel besoin de confondre la force avec la sauvagerie, de proclamer une morale d'apache?

Si au moins François aimait sa mère comme elle voulait être aimée ! Elle se navrait de l'avoir entendu comparer Odile à « une petite maman ». Sa vraie mère ne comptait donc plus? Christine cessait d'hésiter ; elle ferait entendre à la fausse amie que la confiance était dorénavant impossible. Mais Odile devait, le lendemain, venir pour des retouches à la robe noire qu'elle avait transformée. Au moment où Christine acceptait d'elle une aide gracieuse, la mettre hors de sa vie paraissait une sèche ingratitude. Au surplus, Christine s'interdisait d'être déloyale envers François, même pour son bien. Elle voulait obtenir de lui la permission de s'expliquer avec Odile en toute franchise. Or, dès qu'elle révéla son désir, il lui demanda si elle prétendait, oui ou non, revenir sur la parole donnée.

— C'est bien, répondit-elle, cette personne et moi, nous nous brouillerons sans phrases. Ce sera vite fait.

Il tremblait qu'Odile, après un entretien avec sa mère, ne lui signifiât : « Tout est fini entre nous. » Pour l'avenir de ses amours

il supposait moins grave un froid entre les deux femmes ; Odile, vexée, aurait moins de scrupule à continuer des relations clandestines. De toutes manières, quelque événement douloureux se préparait. La passion ne peut unir sans briser.

Une courte lettre d'Odile, le lendemain matin, avertit Mme Chaptal que, souffrante, elle remettait à la fin de la semaine la visite où elle rapporterait la robe. Christine soupçonna que les amoureux avaient concerté ce retard, qu'Odile redoutait une rencontre où serait fatal un éclaircissement. François, après le souper, était sorti une petite heure ; il avait dû descendre jusqu'à la rue de Sèvres, instruire son amie des dispositions de sa mère.

En quel sens Odile agissait-elle sur François? Sans doute, ils ne se bornaient pas à se voir, ils correspondaient dans les intervalles des rendez-vous. Hubert, probablement, avait surpris quelque billet ; de là, son allusion mordante. Une impérieuse curiosité poussait Christine, en dépit de sa répugnance, à chercher elle-même, dans les papiers de son fils, le secret de cette intrigue. Si Odile était une femme indigne, il fallait, sans retard, éloigner d'elle François.

Dans la matinée, lorsqu'il fut parti pour la Sorbonne, elle visita sa chambre, inspectant d'abord le placard qui enfermait son linge et ses habits. S'il conservait des lettres d'Odile, c'était sans doute en un coin où l'on s'aviserait peu de les découvrir. Elle souleva les chemises, les vêtements, tâta les poches ; elle ne trouva rien. Dans les tiroirs de la longue table, rien non plus. Et Christine s'attendrissait à palper ces choses qui appartenaient au corps et à l'âme de son enfant, comme si, par l'accoutumance, elles avaient reçu le pli, la forme de son être. Mais, comme elle prenait un à un des cahiers de notes empilés parmi des livres, l'un d'eux, recouvert de molesquine brune, capta son attention. Ses doigts l'ouvrirent presque en tremblant. Dès la première page, une note révélatrice l'assura qu'elle tenait le journal intime de François :

3 *janvier*. — Je suis né pour aimer, et non pour une autre fin. L'amour est un don comme le génie ; il dévaste un cœur, mais il ouvre en lui des abîmes de clarté. La science par la douleur.

Elle tourna les feuillets, lut nerveusement et sans suite les confidences du naïf jeune homme.

8 *janvier*. — Grand froid, temps clair. Vent *cru*, comme dirait Mme Pacaud. Il me semble que le ciel, au-dessus des toits, est du cristal qui tinte. Travaillé, jusqu'à cinq heures, à la bibliothèque, dans une exaltation d'attente. L'heure où Paris commence à flamber. Le vacarme des rues m'enivre comme la clameur d'un torrent. Symphonie autour de mon cœur qui chante. Passé devant la librairie

d'Od... ; elle va bientôt sortir. Plusieurs hommes sont entrés. Jaloux d'eux parce qu'ils peuvent s'approcher d'elle, lui dire peut-être des douceurs.

Je l'ai attendue au coin du boulevard. Peur terrible qu'elle ne m'échappât. J'ai monté le guet près d'une vitrine de pharmacien, bien éclairée. D'autres femmes, très emmitoufflées, surgissaient dans la flamme verte et rouge des bocaux. Brusquement, je l'ai reconnue. Elle allait vite ; elle n'a pas eu l'air de m'apercevoir, puis elle a un peu tourné la tête vers moi. Elle s'est arrêtée gentiment, et nous avons cheminé ensemble. Comme toujours, elle fut d'abord un peu froide ; elle a besoin, chaque fois, que je la *reprenne*...

Dès que je reparle de mes sentiments pour elle :

— Vous n'êtes qu'un enfant, vous ne serez jamais qu'un grand enfant. Je suis trop vieille pour vous, j'ai le cœur trop desséché. Ce serait un crime de me laisser aimer. Vous avez besoin d'aimer, voilà tout. Pensez à une jeune fille de votre âge, non à moi ; vous verrez que vous m'aurez vite oubliée.

A quoi je lui ai répondu :

— Si je suis un enfant sans raison, j'ai d'autant plus besoin d'aimer une femme raisonnable. Et, pour vous oublier, c'est impossible, parce que vous êtes la première à qui je me sois donné. Voyez-vous, Odile, tout est là, le don sans retour, ou que l'on croit tel...

Sur ces derniers mots imprudents, elle est partie d'un bon rire ; du bout de sa fourrure elle m'a taquiné le menton :

— Ou que l'on croit tel. Dès le commencement, vous prévoyez la fin ! C'est admirable !

— La fin? ai-je répliqué sans embarras. Mais il n'y aura qu'une fin, ma petite Odile, c'est-à-dire un commencement, le jour où vous comprendrez...

— Non, dit-elle, parlons d'autre chose. Elle s'est arrêtée devant la boutique d'un parfumeur. Qu'eussé-je donné pour être en état de lui offrir un certain flacon qu'elle regardait !

Prévenue contre Odile, Christine murmurait : Coquetterie ! Futilité ! Est-il sot de s'y laisser prendre ! Elle passa plusieurs pages, s'arrêta sur cet épisode :

Samedi, 12 *février*. — Vendu, le matin, trois littératures presque neuves à mon camarade Lépiney pour la promenade qu'Od... consent à faire avec moi. Elle m'a rejoint, vers cinq heures, au square des Princes, dans une allée déserte, près du monument d'un beau poète dont je sais par cœur quelques strophes, Joachim Gasquet · sur une pelouse, entre de hauts arbres frileux, une femme nue accoudée, qui songe. Les Muses sont paresseuses, comme moi.

Mélancolie indicible de ce marbre, sous la buée du crépuscule. Comme l'âme abandonnée du poète, dans les espaces mornes de l'oubli...

Je suis là vingt minutes avant l'heure, de crainte qu'Od... n'arrive trop tôt. Crainte puérile : une amie sait toujours se faire désirer. Mais j'aime cet émoi, prélude d'un des plus grands bonheurs possibles. Mon cœur se gonfle dans ma poitrine ; on dirait qu'une brûlure va fondre, comme de la cire, toutes mes entrailles. Je vais jusqu'au bout des arbres, d'un pas saccadé ; mes yeux sont tendus vers le tournant d'où elle apparaîtra. Je regarde, à chaque minute, ma montre. Cinq heures cinq... elle n'est pas là. Cinq heures douze, pas encore. Ah ! enfin ! Vivement elle approche, les joues animées, les yeux gais. « Où allons-nous? » Je lui propose de la conduire en voiture chez un bon pâtissier du boulevard Saint-Germain où nous goûterons. Elle hésite un instant : « Pourquoi faire des folies? » Je hèle une voiture, elle y monte. En route, douceur de me blottir contre elle, comme si nous partions pour un grand voyage, dans la nuit qui tombe. La voiture est étroite... Elle me laisse appuyer ma joue à sa fourrure :

— Petite amie chérie, êtes-vous bien?

— Mais oui, si vous êtes content, je le suis...

Au dehors, vertige des lumières qui bougent, rouge cerise d'enseignes scintillantes ; des phares d'autos nous croisent, fuyant comme des fous. Des tournants d'ombre où je me sens comme dans une alcôve ; et, soudain, l'illumination d'une façade coule sur le visage d'Odile (le nom ici était écrit tout entier) en un rayonnement qui le fait plus doux encore.

Je mourais d'envie de l'embrasser ; mes lèvres se sont posées sur son cou, dans un petit coin derrière l'oreille. Elle ne s'est retirée qu'au bout d'un instant ; elle restait sérieuse, les yeux un peu dans le vague, charmée, malgré tout, de cette fugue qu'elle croit inoffensive pour la tranquillité de son âme. Même, au second baiser, elle a tourné la tête à demi vers moi, comme si elle allait me le rendre ; elle a souri, je lui ai demandé : « A quoi pensez-vous? »

— Je pense que nous sommes bien fous tous les deux. J'ai repris : « Odile, vous ne saurez jamais l'absolu de bonheur que vous me donnez ce soir. Plus je vous vois, plus j'ai soif de vous voir davantage ; et pourtant il me semble, chaque fois, impossible d'être plus heureux que je ne suis... Laissez-moi ôter votre gant pour tenir votre main dans la mienne. »

Tandis que j'ôtais avec précaution ce gant de sa main gauche, j'étais ému, un peu comme si je la déshabillais tout entière. J'ai baisé tous les doigts et la paume lentement. Elle m'a dit, et sa voix

eut une vibration inaccoutumée : « Connaissez-vous le proverbe : Quand tu trouves du miel sous une pierre, n'en prends pas trop? » Est-ce que j'en prends trop? Elle a fait un signe qui voulait dire : oh! non. Vertige de joie, cet attouchement de sa main trop suave. C'est quelque chose, il me semble, de plus profond qu'un désir; délices du don de soi ; illusion de sentir à moi une âme faite pour la mienne...

Christine ferma le cahier; ces révélations d'une félicité où son fils ne tenait plus rien d'elle exaspéraient sa jalousie. Elle s'indignait contre Odile, lui supposant le dessein de pervertir peu à peu François.

— Elle se prête à de menues caresses, sans avoir l'air d'y répondre; ce sont, pour le moment, comme disait saint François de Sales, simples muguetteries. Mais elle sait bien qu'il s'affolera par degrés, jusqu'à ce qu'il ose tout...

Jusqu'où avait-il osé? Christine rouvrit le journal au hasard et rencontra cette visite du 16 avril, date si grave, puisque Hubert avait, ce jour-là, surpris l'intimité de son frère et d'Odile.

« Maman monte chercher une robe qu'Od..., si gracieusement, lui offre de rajeunir... »

Il abrégeait sans lyrisme amoureux ce qui s'était passé en l'absence de sa mère; au bout de son récit, un scrupule se faisait jour, une reprise de sa loyauté filiale.

« Je n'ai qu'une peine, mais, par instants, elle est lourde : j'ai dû *mentir*, moi qui ai l'horreur du mensonge. Je trompe une mère qui m'adore, trop faible et confiante. Je la trompe parce qu'il le faut. Si elle savait, elle accuserait Od... mon amie s'effaroucherait. Notre bonheur serait brisé. »

L'honnêteté de ce regret soulagea Christine. François demeurait foncièrement « un brave garçon ». Mais elle se rassombrit en le suivant chez Odile, le soir du thé fictif offert par Alice Guérin : ils s'étaient vus dans l'après-midi, et cela ne leur suffisait pas!

J'ai monté sans hâte les cinq étages; la joie m'accablait à en défaillir. Comme toujours, à l'instant où j'approche d'une chose trop souhaitée, elle me terrasse par un désir si poignant que je voudrais m'en abstraire. Le silence même de la maison pesait sur mon cœur.

Je savais que la porte du petit appartement était la dernière, à droite, dans le corridor sombre. Je la heurtai doucement. *Elle* m'ouvrit aussitôt, et, avec un malicieux sourire :

— Madame n'y est pas!

Dès le vestibule je voulais l'embrasser; elle se déroba :

— Prenez garde, si votre mère vous voyait... Dans sa chambre, où elle m'a reçu par nécessité — l'autre pièce est un garde-meuble — à peine ai-je prêté attention au décor, n'apercevant qu'Odile. Mais tout m'a pénétré d'une sensation d'élégante harmonie. Od... est de ces femmes qui, dans le simple capuchon d'une lampe, plissé par leurs doigts, savent mettre l'accent d'elles-mêmes.

Le capuchon de sa lampe est grenat et la courte-pointe du lit en vieux chêne cramoisie. Elle a ouvert le tiroir d'une minuscule et délicieuse commode où elle enferme ses miniatures, en attendant une vitrine où elles seront mieux à leur place. Odile a le défaut des amateurs passionnés, elle pense d'abord à vous montrer ses œuvres. Elle ne s'en exagère pas le mérite ; néanmoins, une louange sincère la console un peu de la perfection qu'elle ne croit pas avoir atteinte. Ses miniatures ont une finesse patiente ; elle cherche à saisir l'âme sous les lignes et le coloris d'un visage.

Un des charmes profonds de son intimité, c'est qu'avec elle un commerce d'intelligence est continu, sans me laisser oublier qu'elle est désirable et que tout mon sang bat pour elle.

Son portrait de Charles du Lude m'a ravi ; en manière de compliment je l'ai embrassée plus d'une fois ; elle ne s'est point défendue. Comme je lui prenais la taille, elle a doucement écarté mes mains :

— Soyons sages ; je ne veux que l'amitié, l'amitié pure. Regardez-moi comme votre sœur aînée...

— Non, ai-je répliqué, ce serait une sorte d'incestueux mensonge.

Elle a ri, elle s'est assise sur sa chaise longue, et moi, en face d'elle, par obéissance, sur le fauteuil le plus éloigné. Mais je n'y suis pas resté longtemps.

— A quoi bon, lui ai-je dit tout près d'elle et ses mains dans les miennes, m'interdire les signes d'affection? C'est dans vos yeux que je bois l'amour, c'est par mes yeux que vous recevez l'impression du mien. La sagesse doit-elle être une ceinture hérissée de pointes qu'il ne faut jamais quitter... ou desserrer? Même si vous ne pouviez répondre à mon élan, je sens bien, Odile, que vous n'avez point renoncé à être aimée. N'est-il pas bon de l'être?

— Oui, a-t-elle répondu d'un air brisé, si cela ne devait pas finir, et toujours cruellement.

Songeait-elle à la mort de son mari? D'autres désastres ont-ils rompu ses illusions jusqu'à ce que sa jeunesse, tisseuse d'oubli, les recompose? Je n'ai pas voulu l'interroger. Il me déplaît de savoir qu'entre elle et moi reparaissent des visages défunts. J'aimerais une fillette, serais-je sûr qu'elle n'a pensé à personne, que mes baisers touchent des lèvres vierges? Ou bien son innocence m'ennuie-

rait. Odile a beau me qualifier *d'enfant*, elle reconnaît chez moi une maturité anormale. Et c'est vrai : à dix-huit ans, j'ai vécu, en idée, beaucoup plus que d'autres à quarante.

Od... m'a offert une tasse de thé. Je la regardais voluptueusement aller et venir, simple, gaie, discrète comme une fée... Pénombre de la chambre. La fenêtre entr'ouverte sur les étoiles. Elle a sorti pour moi un vieux sucrier, d'une grâce exquise, mais dont la forme m'attrista : il ressemble à une petite urne funèbre.

Qu'avons-nous dit toute cette soirée? Infiniment de choses et des riens. Le charme est en cette lente prise de possession, pareille à la découverte d'un pays enchanté. Dans la femme que j'aime, il y aura toujours des terres inconnues. Ses moindres faveurs, à chaque minute, renouvellent l'assurance du don éventuel de sa personne... »

La porte de la grille grinça sur ses gonds ; c'était l'heure où Mme Pacaud venait faire le ménage. Christine posa le cahier brun, le remit soigneusement parmi les autres. Dès qu'elle serait libre, plus à loisir, elle le reprendrait. L'intimité de François et de Mme Egmont — elle le discernait mieux à présent — n'était pas une idylle qui se dénouerait comme les feuilles tombent aussi facilement qu'elles ont poussé. François, avec le sérieux de son caractère, engageait sa vie dans une affection qu'il ne briserait pas sans déchirer tout son être. Seule Odile pouvait signifier la rupture ; la voudrait-elle? Christine induisait de ses paroles que la veuve mesurait l'imprudence d'un mariage si disproportionné, où François n'apporterait pas la certitude d'un gagne-pain défini. Mais alors, pourquoi l'abusait-elle? Était-ce jeu, faiblesse de sentiment ou compassion dangereuse?

Christine avait besoin de s'en éclaircir. Il fallait voir Odile, lui déclarer net que ces « folies » devaient prendre fin.

« Aujourd'hui même, j'irai, décida-t-elle. Tant pis si je viole ma promesse ! Le bien de mon enfant par-dessus tout !

Si vraiment Odile est souffrante, je la trouverai chez elle cet après-midi... »

Elle se préoccupa de relire son dernier billet. Elle rentra dans sa chambre. Qu'en avait-elle fait? Ni sur son divan, ni au milieu de ses chiffons, ni dans sa commode elle ne put le découvrir.

— C'est François qui a dû me le chiper. L'amoureux tourne en reliques les moindres babioles de sa « petite chérie »!

François rentra un peu en retard pour le déjeuner. Sa mère fut saisie de sa mine contractée et anxieuse. Il mangeait distraitement, taciturne presque à la façon d'Hubert. Elle devina qu'il avait rencontré Odile ou était allé la voir ; quelque chose de pénible venait de se débattre qu'exagérait son imagination torturante.

M. Chaptal annonça qu'il allait vendre enfin le *bonheur du jour :* un péruvien lui en offrait « neuf mille ».

— J'aurais bien aimé le garder, soupira Christine.

— A quoi bon? trancha le professeur. Quand on a possédé huit jours un meuble, on ne le regarde plus. Je ne veux pas laisser fuir l'*occasion*. Elle est chauve, observa-t-il en riant, il faut l'empoigner par ses rares cheveux.

— Et l'argent, pensa-t-elle, est-ce qu'on le voit davantage, volatilisé en titres qui valaient hier mille francs pour se revendre, peut-être avant six mois, quatre sous?

Dès qu'il eut quitté la table, elle s'approcha de François, insinua dans ses yeux de suppliantes interrogations :

— Qu'as-tu donc, mon pauvre enfant? Je te sens malheureux. Dis-moi ta peine, que j'en prenne ma part, la plus lourde, si tu veux me la laisser.

— Je n'ai rien, répondit-il sur un ton qui barrait la porte à toute confidence. Je suis tourmenté par mon examen ; ce qui me reste à voir d'ici quinze jours m'effraye un peu.

Il remonta dans sa chambre et, vers trois heures, il repartit pour la Sorbonne. Christine supposa que le cahier brun avait reçu le dépôt de ses *tourments*. En effet, quelques notes toutes fraîches, hâtives, lui révélèrent ce qu'il n'avait pas avoué.

15 *juin*. — Guetté Odile vers midi. A sa mine, à sa façon de me tendre la main, j'ai compris qu'elle était fâchée. De quoi? Je me suis étonné de sa froideur. Elle m'a expliqué sans hésitation :

— Vous savez, il ne faut plus venir m'attendre. On vous a re remarqué à la librairie, on m'a plaisantée. C'est absurde.

— Eh bien! lui ai-je dit, je vous rejoindrai plus loin, devant le kiosque du tramway.

— Si vous voulez, une fois par semaine, pas plus souvent. Vous perdez votre temps à cause de moi, et je me reproche ma faiblesse ; il vaudrait mieux cesser de nous voir jusqu'à ce que vous ayez des idées raisonnables.

— Alors, vous regrettez de me rendre heureux?

— Oui, puisque cette illusion sera sans lendemain. Imaginez que vous ne m'avez point connue, et tâchez de vivre comme avant...

— Comme avant? Serait-ce possible, amie trop chère? Il y a un degré de bonheur qui rend ineffaçables certains moments.

— Eh bien! vous vivrez de souvenirs...

Ici je l'ai interrompue ; je lui ai remontré que me passer d'elle et de son affection serait la plus affreuse des morts.

— Vous le croyez, mais s'il le fallait, si je quittais Paris, vous

vous accoutumeriez à m'aimer de loin, à ne voir en moi qu'une sœur lointaine, une pensée fidèle. Essayez, un mois seulement, de ne plus venir. Vous en souffrirez moins, puis plus du tout...

Cependant, elle m'a vu si désespéré qu'elle m'a donné rendez-vous dans six jours. Pourquoi cette sévérité? Est-elle si sensible qu'elle le prétend aux commérages de sa librairie? Ne s'est-elle point lassée de ma candeur au profit d'un autre qui lui plaît mieux?...

Le journal s'arrêtait sur les affres d'un doute. A l'idée qu'Odile faisait souffrir son fils, Christine s'anima d'abord contre elle d'un ressentiment. Les dispositions de la jeune veuve, néanmoins, apaisaient son inquiétude : Odile avait énoncé plusieurs fois le scrupule de continuer une liaison anormale et secrète ; pourquoi ne serait-elle pas sincère dans sa volonté de rompre? Si elle s'éloignait de François, il serait superflu d'intervenir. Au fond, rien ne pesait davantage à Christine que la perspective de l'explication, pourtant inévitable, avec son amie. Sa pente naturelle eût été de fermer les yeux, de s'abuser sur le péril d'une amourette « sans lendemain ». Elle allait jusqu'à se demander : « N'ai-je pas tort d'y mettre obstacle? Si François, dénué de l'appui qu'il cherche en cet attachement glisse vers le fossé commun, ou bien se décourage, échoue à sa licence, subit une crise de désespoir, pire que tout?

Le cahier lui avait appris qu'Odile, souffrante ou non, sortait, comme d'habitude, pour son travail. Donc elle ne la verrait pas aujourd'hui ; elle attendrait la visite promise. Mais elle résolut d'aller consulter encore l'abbé Cortambert : il s'était entretenu avec François ; peut-être saurait-il indiquer la meilleure décision.

Par une chaleur d'orage, elle monta jusqu'au couvent : l'aumônier était à Versailles ! Avant qu'elle eût regagné son logis, une lourde ondée creva sur le coteau. Lasse, trempée, le cœur en détresse, Christine rentra. Jamais son isolement ne l'avait plus oppressée ; elle gardait une foi trop vague pour s'assurer en Dieu l'inviolable refuge ; en elle-même elle ne trouvait qu'une vue désolante de ses incertitudes.

Elle s'assit, cherchant un peu d'air, près de sa fenêtre. D'une école voisine les cris d'une récréation lui meurtrissaient les oreilles :

— C'est bizarre, pensa-t-elle, comme les clameurs d'écoliers lâchés dans un préau ressemblent aux vociférations d'une maison de fous, ou d'une bande de furieux qui s'entr'égorgent...

Pour oublier ce vacarme et ses peines, elle essaya de s'absorber dans le paysage céleste dont elle faisait souvent sa compagnie. Le gros de l'averse s'éloignait sur Paris. Une rafale déchiquetait les nuages. Christine les regardait fuir comme de grands oiseaux blessés.

Le soleil précipitait sur leurs masses des cascades de blancheurs, des nappes d'or bouillonnant. Au bord d'une nuée frangée d'hermine se creusait un gouffre d'un vert embrasé. Des tresses blondes s'échevelaient parmi des espaces saphiréens.

Mais cette fantasmagorie de splendeur ne dura qu'un instant. D'autres nuées sabrèrent les collines comme avec un fusain hargneux. Un éclair les déchira, suivi d'un fracas immense. La plaine s'abîma sous un vertige de pluie. Christine, anxieuse, referma sa fenêtre. Elle se ressouvint — pourquoi? elle n'en savait rien — d'un orage dans la campagne lyonnaise, au temps de sa lointaine enfance, d'une ferme où son père avec elle s'était réfugié. Une paysanne avait allumé un cierge. Revue dans sa mémoire, la salle était obscure ; elle songeait, non sans tendresse, à ce petit point de lumière vacillant qui défiait l'horreur et la nuit du monde...

ÉMILE BAUMANN.

(A suivre.)

les idées & les faits

LECTURES

NAPOLEON ET MITHRIDATE

La *Revue des Deux Mondes* continue la publication des Mémoires de Caulaincourt. Nous en sommes à 1814, à l'écroulement. Napoléon se résout enfin à voir que tout l'abandonne. Alors le duc de Vicence, revenu à Fontainebleau auprès de l'Empereur pour l'instruire du résultat négatif de ses démarches auprès des souverains alliés, raconte ceci :

L'humiliation de la France, qu'il avait voulue si grande, si puissante, l'occupait avant tout, ainsi que l'armée ; quant à sa personne, à peine la faisait-il entrer dans la question. Quand je le ramenais, comme malgré lui, et par plusieurs réflexions, au besoin de s'en occuper, c'était pour me dire :

— Je n'ai besoin de rien. Il ne m'en coûtera pas de vivre comme un simple citoyen. Six pieds suffisent à un homme.

Puis il répétait ces vers de Mithridate : j'ai perdu quarante ans... et il terminait cette tirade en me disant qu'il y avait des situations où un général, un empereur ne tenait pas plus de place qu'un autre homme.

« J'ai perdu quarante ans » n'a pas un accent très racinien et le duc de Vicence ne semble pas avoir eu un sens littéraire très développé. Je me suis donné le plaisir de relire *Mithridate* pour deviner ce qu'en avait bien pu citer Napoléon, dont la mémoire était en effet garnie de vers français et qui, depuis sa jeunesse, avait l'habitude d'en

réciter. Alors, à Fontainebleau, il aurait pu dire comme le roi de Pont « et de quantité d'autres royaumes » :

Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage,
Je médite un dessein digne de mon courage.

En effet, Napoléon méditait encore de livrer sous Paris une bataille aux Alliés et c'est cette idée qui avait exaspéré ses maréchaux. Je cherche aux « quarante ans » qui reviennent souvent dans *Mithridate*, et je crois qu'il aurait pu dire encore, à l'instant de sa chute :

Apprenez que, suivi d'un nom si glorieux,
Partout de l'univers j'attacherais les yeux;
Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui, sur le trône assis n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.

D'autres tirades de la même tragédie auraient pu encore s'appliquer à « l'agonie de Fontainebleau ». Mais l'oreille et la mémoire de Caulaincourt l'ont trompé. Ce que Napoléon a récité ce sont probablement des vers d'une tragédie qu'il aimait beaucoup, presqu'autant que *Cinna* et dont il déclamait souvent des passages, au témoignage de son valet de chambre Constant. Ce sont sans doute les vers qui en 1813, après la bataille de Dresde, quand une faute de Vandamme avait tout perdu, étaient déjà venus aux lèvres de l'Empereur et que le baron Fain, son secrétaire, avait exactement notés. C'est de la *Mort de César*, tragédie de Voltaire, et les quarante années y sont bien :

Du triomphe à la chute, il n'est souvent qu'un pas.
J'ai servi, commandé, vaincu quarante années,
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des Etats dépendait d'un moment.

Vers médiocres, mais qui, tout de même, expriment bien la vérité générale d'une situation. C'est aussi le tour d'esprit de Bonaparte, le tour d'esprit littéraire qui confine, à l'époque de sa chute, au tour d'esprit « spectaculaire » car, en quelque sorte, il se regarde tomber et il écoute le bruit qu'en tombant il fait dans le monde. C'est un homme de lettres, c'est un artiste. Il a senti sa propre tragédie. Il l'a presque composée.

Et l'on ne voit, au moment de l'armistice, ni Ludendorff déclamant une tirade de Schiller, ni même un de nos généraux récitant Edmond Rostand ou Henri de Bornier.

SUPPLEMENT AU VOYAGE DE BOUGAINVILLE.

Alain Gerbault est revenu de Tahiti désenchanté. La poésie des îles océaniennes n'est plus qu'un souvenir. Le port du pagne est proscrit. Hommes et femmes s'affublent de hideux vêtements. Des règlements sévères ont interdit la vie édénique que menaient les Tahitiens et les Tahitiennes de Diderot et de Loti.

Diderot aurait besoin d'ajouter un chapitre à son *Supplément au voyage de Bougainville*, variations démodées et qui avaient paru hardies sur la morale et les mœurs. Chassé de l'océan Pacifique, le « nudisme » règne sur nos plages. Les habitants des îles Marquises couvrent, par ordre des autorités, ce que, chez nous, on expose librement aux bains de soleil.

Le Tahitien, à qui l'on a appris à rougir des usages de ses ancêtres, ne viendrait plus l'été sur nos grèves sans être horriblement choqué non seulement dans sa pudeur, mais dans son bon sens.

Car enfin s'il est sain pour les Occidentaux de cuire leur épiderme aux rayons de l'astre du jour, c'est encore plus nécessaire à la santé des Maoris et c'est convenable à leur climat. On constate que les affections pulmonaires ravagent ces populations innocentes depuis qu'on les revêt d'étoffes à bon marché et qu'on les empêche de faire des cures solaires sans le savoir. Il viendra un de ces jours à Tahiti un gouverneur qui, par ordre du médecin, se promènera avec son épouse dans le costume naturel dont le port continuera à valoir une amende à ses administrés.

LOUIS ET RENE MENARD.

René Ménard, qui vient de mourir, était le neveu de Louis Ménard. C'était comme lui un « païen mystique ». Il s'était fait le peintre de la Grèce, ce qui était probablement une erreur. En dépit de Zeuxis et d'Apelle, la Grèce est la terre des architectes et des sculpteurs, non des peintres. Son ciel, ses lignes découragent le coloris. Taine n'a pas mal indiqué que la peinture est fille des canaux et des lagunes, des Flandres et de Venise. Mais c'est parce qu'il n'y a de peinture que des jeux de la lumière dans l'air humide.

Il n'en est pas moins vrai que les mythologies et les idylles de René Ménard ont ravi une génération. Elles avaient quelque chose d'un peu

trop littéraire qui ne déplaisait pas à tout le monde. Elles procédaient des *Rêveries d'un païen mystique* qui est un des livres les plus originaux du dix-neuvième siècle, œuvre d'un original qu'on croit connaître plus qu'on ne le connaît.

En écrivant la notice nécrologique du peintre, un grand journal du soir a, comme de raison, rappelé qu'il était le neveu de Louis Ménard. Pourquoi, par quelle habitude ou quel entraînement de la plume, a-t-il dit le « charmant Louis Ménard »? Si c'est de la Grèce qu'on voulait parler, la Grèce n'a rien de « charmant » au sens mignard que ce mot banalisé a pris. La Grèce est austère. Louis Ménard l'était aussi.

Parmi les vers qui espacent les *Rêveries*, il en est qui possèdent ce qu'il est convenu d'appeler du charme. Ils sont liquides. Ils ont mollesse et fluidité. La *Valse en bleu mineur* ressemble d'une façon surprenante à Verlaine. C'est, on peut le dire, préverlainien, puisque les *Rêveries* ont paru, si je ne me trompe, aux alentours de 1863.

Tous deux, à travers la forêt profonde,
Ils passaient, passaient, et la lune blonde
Baisait leurs fronts purs dans l'air argenté.
Lui disait tout bas : Oublions le monde,
A toi mon amour, à moi ta beauté!
Elle répondait : Pour l'éternité!

Sans désirs, pendant la nuit dangereuse,
Ils marchaient, si seuls, dans l'allée ombreuse,
Vierges, l'un de l'autre écoutant la voix,
Et puis regardant la lune onduleuse,
La lune onduleuse et les fleurs des bois.
Oh! vivre un seul jour des jours d'autrefois!

Si Louis Ménard est ce poète-là, il est celui de strophes moins « onduleuses » où il y a même parfois un peu de rugosité :

Les rêves s'en vont avec l'espérance.
N'importe, marchons seul, comme il convient aux forts.
Sans peur, sans regrets, montons en silence
Vers la sphère sereine et calme où sont les morts.

Il est le poète du *Cremutius Cordus* qui ne croit plus à la justice, « l'étoile où montaient mes espoirs perdus », et qui se rencontre avec Proudhon : « La justice est le ciel où les cœurs endoloris se retrouvent. » Il est surtout, dans ses fortes cadences, le poète d'une Grèce qui n'est

ni mièvre ni « charmante » et son poème d'*Hellas* est un des plus mâles de notre langue.

Quand l'Orient versait comme des avalanches
Sur notre sol sacré ses peuples destructeurs
La lance au poing, du haut des acropoles blanches,
Ils combattaient pour nous, les dieux libérateurs.

Comme ils méritaient bien l'amour d'un peuple libre!
Qu'un long concert s'élève autour de leur autel!
Des fêtes et des jeux, que chaque lyre vibre,
La terre ne sera jamais si près du ciel.

Dieux heureux, dont le culte était la joie humaine,
Les danses, les chansons et les vierges en chœur,
Les athlètes puissants luttant nus sur l'arène
Et les fronts couronnés et la santé du cœur...

Qu'êtes-vous devenus, temples, sacrés portiques,
Dieux de marbre vêtus, si jeunes et si beaux,
Sauvage puberté des fortes républiques,
Culte austère et pieux des illustres tombeaux.

Louis Ménard a sa phalange de fidèles parmi les lettrés français. Qui expliquera pourquoi les deux hommes qui ont écrit quelques-uns des vers les plus rares et les plus parfaits qu'ait laissés le dix-neuvième siècle n'en ont composé qu'une poignée? Avec l'auteur des *Poèmes et rêveries d'un païen mystique*, nous avons nommé Gérard de Nerval.

EXPOSITION DU ROMANTISME.

Parmi les curiosités des temps romantiques qui sont exposées à la Bibliothèque nationale, il y a les manuscrits et les corrections des grands auteurs. On apprend beaucoup à voir comment corrigeaient Hugo et Lamartine.

Hugo, qui nourrissait pour Boileau une estime à peine secrète, savait le pouvoir d'un mot mis en sa place. Toujours soigneuses, toujours heureuses, ses corrections portent sur des mots. Le poème sort plus pur du grattage et de la revision. Lamartine procède d'une autre manière, la sienne, qui est large, toute dans le mouvement. D'un trait de plume, il anéantit une strophe et il reprend la cadence. Deux arts sont là.

Pour ce qui est des livres eux-mêmes, une chose frappe sous ces

vitrines. C'est leur pauvreté, leur absence de luxe. Où sont les nobles éditions du dix-huitième siècle? Les héros romantiques à pourpoint sont vêtus par le libraire comme de tout petits bourgeois. Cette époque a rêvé luxe, grandeur, fantaisies orientales, dans la médiocrité. On n'ignorait, avant elle, ni l'Espagne ni l'Italie, ni l'Orient ni la Chine. Des éditions somptueuses en font foi. Le format, l'impression, les gravures, le papier des livres romantiques trahissent la parcimonie, on pourrait presque dire la lésine.

L'explication de ce phénomène ne se rapporte que pour une part à celle qu'a donnée Charles Maurras pour la bibliothèque des ducs de Brécé, selon la satire d'Anatole France. Ce ne sont pourtant pas les grands seigneurs qui ont pu manquer aux rimes vendéennes de Victor Hugo ni à la lyre royaliste de Lamartine. Mais les temps qui suivirent ceux de la Révolution et de l'Empire furent des temps de vie difficile où les grandes fortunes s'étaient défaites et n'avaient pas encore eu le temps de se reformer. Voyez avec quelle admiration Balzac parle de cent mille livres de rente! Des habitudes d'épargne étaient restées de cette pénurie. Le luxe a été longtemps oublié, surtout pour le livre. Jusqu'en 1914, combien d'exemplaires sur hollande ou japon tirait-on des ouvrages des auteurs les plus renommés? Une douzaine. En 1825 on n'en tirait pas du tout.

Pour en revenir aux romantiques, le vide de leur bourse rend compte aussi des orgies de leur imagination, de l'ardeur avec laquelle ils ont rêvé à des voyages devenus impossibles, à une Espagne, à une Italie que Mme d'Aunoy et le président de Brosses connaissaient bien mieux qu'eux. En définitive ils ont cru tout découvrir, depuis l'exotisme jusqu'au moyen âge. Ils redécouvraient et leur fraîcheur comme leur léger ridicule de jeunesse sont là. En somme le romantisme serait un phénomène dû en partie à une certaine indigence matérielle et cette explication, dont on s'excuse, s'apparente elle-même à la conception matérialiste de l'histoire où tout n'est pas absolument faux, si elle ne suffit pas à tout.

ROMANTICISME.

Il y a le romantisme proprement dit, l'essence de romantisme, *das Wesen des Romantismus* comme disait Émile Boutroux pour définir le livre de Pierre Lasserre, le jour, déjà lointain, où celui-ci soutenait sa thèse en Sorbonne. A côté de ce romantisme essentiel se place un romantisme de façade, d'occasion, de fantaisie et de simple couleur locale, qu'on distingue très bien du vrai sous les vitrines de la Bibliothèque nationale. Il pourrait s'appeler « roman-

ticisme », d'un mot que ni l'usage ni le dictionnaire n'ont retenu mais qui avait fait quelque temps concurrence à l'autre.

Nodier, Gérard de Nerval, Petrus Borel, Théophile Gautier et, dans une certaine mesure, Stendhal, pourraient être rangés parmi les romantiques qui n'ont pas pris leur affaire au grand sérieux et qui se sont amusés avec la mode. Il y a là quelque chose de jeune et d'un peu mystificateur, pour le plaisir fameux d'étonner le bourgeois, d'aller lui chercher des sujets inconnus, de découvrir et même d'inventer les littératures étrangères. Ce fut le temps où l'on mettait en tête des livres et des chapitres des épigraphes flamboyantes, en toutes langues et de tous auteurs. Quand on n'en avait plus, on en fabriquait.

C'est un jeu auquel Stendhal en particulier semble s'être plu. A la première page des *Promenades dans Rome* on lit ce « motto », signé Shakespeare et qui a l'air, en effet, du plus pur Shakespeare :

Escalus. — Mon ami, vous m'avez l'air d'être un peu misanthrope et envieux.

Mercutio. — J'ai vu de trop bonne heure la beauté parfaite.

Escalus et Mercutio sont des personnages de *Roméo et Juliette*. J'ai eu beau relire *Roméo et Juliette*, je n'y ai pas trouvé ce bout de dialogue. François Fosca a bien voulu faire pour moi la même lecture et n'a pas été plus heureux. Jacques Copeau n'a jamais rien rencontré de tel. Et les autres shakespeariens de ma connaissance que j'ai consultés n'ont pas mémoire non plus du mot d'Escalus et de la réponse de Mercutio qui était digne pourtant d'en frapper d'autres que Stendhal.

Est-ce une supercherie? Stendhal en eût été capable. François Fosca me fait dire qu'il a souvenir d'un article récemment publié par un magazine anglais où les citations d'Henry Beyle sont recensées. L'auteur en montre l'inexactitude, l'extrême liberté avec le texte, quand ce ne sont pas des textes introuvables et probablement fabriqués. C'est la part de l'innocent « romanticisme » où il y avait un grain de mystification.

Jacques Bainville.

LA VIE A L'ÉTRANGER

EN MARGE DE LA CONFÉRENCE DE LONDRES

Ne nous laissons pas hypnotiser par la Conférence de Londres qui, en mettant les choses au mieux, s'achemine vers le laborieux enfantement d'une souris. D'autres événements ne doivent pas être perdus de vue. Des événements qui, d'ailleurs, se rattachent plus ou moins à la politique à la mode, cette singulière politique où les illusions s'obstinent à nier les réalités, où les mots contredisent les pensées, où l'on ne parle que d'apaisement et de réconciliation alors qu'on ne songe qu'aux rivalités et aux luttes.

Quoi de plus curieux, par exemple, que la coïncidence entre la carence financière de la Turquie et la préparation de la mise en vigueur du nouveau plan de réparations allemandes? Le plan Young n'est-il pas directement inspiré de ce fameux organisme de la Dette Ottomane qui a joui naguère d'un prestige, d'ailleurs pleinement justifié? C'était un modèle. Solidarité internationale. Contrôle rigoureux. Gages sérieux. Les créanciers avaient des garanties de premier ordre. L'Homme Malade se prêtait au traitement qui ne laissait pas de lui offrir certains avantages, même de lui permettre de constituer un trésor de guerre pour l'utiliser contre nous. Le beau système qui combine les réparations et la restauration de l'Allemagne ne nous réservera-t-il pas de pareilles surprises?

Autre analogie non moins significative. Le passage du plan Dawes au plan Young est caractérisé par le rétablissement de la liberté financière de l'Allemagne, la suppression des contrôles et des gages

remplacés par l'action de la Banque Internationale. N'est-ce pas l'évolution qu'a suivie déjà la Dette Ottomane avec la façade du conseil et la banque? La façade est restée mais ce n'est plus qu'une fiction. On a laissé les Turcs céder à l'entraînement du nationalisme. On les a mis dans le cas de discuter en vainqueurs la paix de Lausanne. La Turquie a réalisé, elle aussi, son indépendance financière au moment où elle perdait ses meilleurs revenus et congédiait ses hommes capables. Combien naïfs les porteurs qui se sont imaginés que l'accord de 1928 allait leur rendre la sécurité ancienne ! Plus de contrôle et des gages illusoires d'ailleurs contestés. Deux ans à peine ont passé et les Turcs esquivent les paiements en s'abritant derrière la crise monétaire et l'impossibilité des transferts, cette fameuse question des transferts dont on a tant parlé à propos des réparations allemandes. Il ne reste que le recours à l'arbitrage. Nous savons ce que valent les arrêts les plus formels de la Cour de La Haye. Il n'y a qu'à se rappeler l'histoire des emprunts serbes. Les Turcs ont la partie belle, en attendant que les Allemands prennent le même chemin. M. Moldenhauer, dont on a tant loué l'adresse et la bonne volonté à La Haye, ne vient-il pas de déclarer au Reichstag en proposant la ratification du plan Young : « Le jour où nous demanderons un moratoire ce ne sera pas seulement le crédit de l'Allemagne qui sera en cause mais aussi celui de tous les créanciers. » Perspective encourageante pour les futurs souscripteurs des emprunts Young.

Autre épisode intéressant : l'inauguration de la nouvelle présidence mexicaine saluée d'une salve de browning. Beaucoup n'ont vu là qu'un fait divers dans une série. Le général Obregon avait été assassiné avant même d'être installé. Son successeur reçoit trois balles le jour où il prête serment. Risques du métier. On néglige seulement un détail. C'est que le président Ortiz Rubio, dont le mandat a un début si retentissant, est le premier chef d'État mexicain qui soit allé demander l'investiture à Washington. Dès le lendemain du plébiscite qui l'a acclamé il s'est rendu aux États-Unis, en vue de développer une collaboration fructueuse. Il a fallu du temps aux Américains pour maîtriser les violences du mouvement démagogique lancé contre le régime stable de Porfirio Diaz. Près de vingt années. Et l'attentat de Florès montre qu'ils ne sont peut-être pas au bout de leurs peines. Ils ont eu bien des déboires, encore qu'ils ne se soient pas embarrassés de scrupules, n'hésitant pas à pactiser à l'occasion avec le général Calles, champion du bolchevisme et de la guerre de religion. Ils sont tout de même venus à bout de la menace dirigée contre leurs grands intérêts pétroliers. Ils avaient la force du dollar et ils ont trouvé le concours d'un homme intelligent, M. Wight Morrow, comme par

hasard un associé de la maison Morgan que, comme par hasard aussi, nous revoyons à la Conférence de Londres. Ne s'agit-il pas là aussi de travailler à l'hégémonie des États-Unis en profitant de la détresse financière de l'Angleterre qui glisse au socialisme?

Pour résister à la démagogie, il faut des appuis, surtout quand on n'est pas fort. C'est l'explication qu'on a donnée du voyage du chancelier autrichien à Rome. La petite Autriche ne peut vivre qu'en entretenant de bons rapports avec tous ses voisins, notamment avec celui qui tient à Trieste son principal débouché. Elle n'est pas de taille à se permettre de longues rancunes ni des combinaisons machiavéliques. De son côté, l'Italie fait preuve de sens politique en manifestant l'intérêt qu'elle attache au maintien du nouveau statut européen. On n'est jamais embarrassé pour se donner de bonnes raisons. Tout de même qu'aurions-nous dit si, quelques années après Sedan, un président de la République française était allé officiellement à Berlin faire visite à M. de Bismarck et signer avec lui un pacte d'amitié? Le geste de M. Schober est plus significatif encore. Pour l'Autriche, la lutte avec l'Italie a été autre chose qu'un accident d'un duel séculaire, le reniement d'un allié. Entre les deux pays il y a plus qu'une plaie saignante. L'Autriche a perdu plus qu'une province. Certes les Italiens ont eu les raisons les plus fortes de revendiquer les territoires du Haut Adige pour compléter leur unité géographique et réaliser leurs frontières stratégiques. N'empêche que ces territoires ont été germanisés jusqu'aux moelles. Pour les rendre à la latinité il faut des efforts de compression qui ont soulevé les protestations indignées jusqu'au Vatican. Malgré ces passions, le voyage de M. Schober n'a provoqué aucune protestation. A qui fera-t-on croire que les Autrichiens gardent une telle reconnaissance de certaines palinodies de La Haye où l'Italie n'a pas été la seule à mettre la main à la poche?

Admettons que du côté autrichien nous n'ayons enregistré qu'une absence de réaction qui prouve que ce petit pays n'est pas capable de résister aux attractions de grands voisins. L'avertissement est loin de manquer d'intérêt. Du côté de l'Italie, il y a certainement plus. Les Italiens ont, depuis longtemps, une entente étroite avec la Hongrie par laquelle ils se rattachent à la Pologne, ce qui n'est pas un des enchaînements les moins curieux de la nouvelle Europe. L'entente avec l'Autriche procède de la même conception. Les Yougoslaves l'ont bien compris et ils n'ont pas considéré le geste comme simplement platonique. L'Italie prend ses précautions. Cela ne veut pas dire qu'elle oublie la solidarité de la victoire. Elle n'a pas à se plaindre du statut actuel. Le toast de M. Mussolini constate l'importance de

l'Autriche. Il faut pourtant tout prévoir, même le cas où l'Italie serait rejetée vers les empires centraux, l'Autriche servant de trait d'union. Ce n'est pas une hypothèse gratuite. Jamais langage n'a été plus franc que celui que nous avons entendu à Londres de la bouche même de M. Grandi. Si on ne réalise pas une entente sérieuse entre la France et l'Italie, celle-ci reviendra au jeu — combien dangereux ! — avec l'Allemagne. Nous retrouvons ici ce qui domine à nos yeux la conférence navale, les difficultés de réaliser un équilibre d'armement équitable avant d'avoir réglé les questions politiques et sans risquer d'aggraver les malentendus. Aveugle qui méconnaîtrait le risque.

On ne peut s'en tirer qu'en gagnant le temps nécessaire aux redressements. La seule issue honorable de la conférence navale est dans un arrangement limité réglant les programmes des divers pays pour quelques années. C'est le seul moyen de ne pas se heurter aux disproportions flagrantes qui sont le legs du passé et de ménager les possibilités de l'avenir. Pour la France et l'Italie notamment la dispute tourne autour d'une revendication de parité qui est insoutenable pour la raison très simple que la France a actuellement une avance de 200 000 tonnes et plus. L'Italie ne peut nous demander de supprimer cette avance. Elle ne peut pas la rattraper. Par conséquent, la seule solution pratique est celle qui évite la concurrence dans les années qui viennent. D'ici un lustre ou deux on verra plus clair. Ou bien les solidarités se seront précisées et la question des armements se règlera d'elle-même ou bien on tournera le dos à l'entente et la suite aussi viendra automatiquement.

Le groupement qui aurait pu s'affirmer le plus vite, à la conférence de Londres, est celui des Anglo-Saxons puisque l'Angleterre est décidée à en passer par les conditions des États-Unis et que le travail de préparation a été poussé loin. Le Japon a très peur de voir le coup de Washington se renouveler : Anglais et Américains s'entendant pour l'étrangler. Il a sonné l'alarme, ce qui n'a pas laissé de jeter le désarroi. Ainsi s'est produite la surprise de la déclaration américaine dont l'histoire ne manque pas de piquant.

Les Anglais et les Américains sont arrivés à Londres avec un accord à peu près fait sur les croiseurs. Mais l'Amirauté britannique et les Dominions ont fait la grimace. D'autre part il y a une question qui préoccupe beaucoup plus l'Angleterre que les croiseurs, c'est le remplacement des cuirassés prévu à Washington qui la menace d'une dépense de plusieurs milliards. Les Anglais ne sont plus assez riches. Aussi ont-ils lancé l'idée de réduire les cuirassés pour arriver si besoin à leur suppression. Quelle aubaine pour les Américains seuls capables de s'offrir ces luxueux joujoux. Ils gardent précieusement en réserve

la carte de la réduction des cuirassés, très bonne pour l'avenir puisqu'on peut pour le moment se contenter de restreindre les effectifs existants. Quoi de plus simple. Les Anglais détruiraient cinq cuirassés relativement neufs tandis que les Américains en démolissant quatre vieux se réserveraient le droit de construire un équivalent des deux *Nelson* que les Britanniques ont su si élégamment se réserver à la conférence de Washington. Dépenser des milliards en parlant d'économies, construire un grand cuirassé neuf en réclamant des vacances navales, c'est un paradoxe que les Américains seuls peuvent se permettre. Les Japonais se sont dérobés quand on a voulu les mettre dans la combinaison. Les Américains n'avaient-ils pas imaginé de leur offrir un cuirassé neuf contre la destruction de deux excellents en service et l'abandon de leur réclamation de 70 pour 100 des croiseurs. La ficelle était un peu grosse. C'est alors que la bombe a éclaté. Comme par hasard un journaliste américain a découvert que la belle combinaison amènerait les États-Unis à se contenter de dix-huit grands croiseurs au lieu de vingt et un. Menace de divulgation. Prise de peur la délégation américaine a voulu jeter ses cartes sur la table. M. Macdonald en a profité pour torpiller le cuirassé supplémentaire qui ne pouvait résister à l'éclat de la publicité. Ce n'est pas un succès à l'actif de la diplomatie américaine. Celle-ci pourra se rattraper car elle tient les Anglais mais elle a manqué un joli coup.

Parallèlement à la manœuvre du groupe du Pacifique le groupe de l'Atlantique s'est attardé pendant longtemps à des travaux d'approche pour retarder le contact. A grands renforts on a enfoncé des portes ouvertes. On a découvert que pour les classifications il fallait trouver un compromis entre le tonnage global et les catégories. A grand orchestre on a enterré la chimère de l'abolition des sous-marins. La meilleure preuve que les Anglo-Saxons n'y ont jamais cru est qu'ils ont déjà adopté dans leurs calculs un tonnage minimum pour ces engins. Enfin on a sorti des chiffres et la bataille commence. Notre position technique n'est pas mauvaise à condition de s'en tenir aux prévisions des prochaines années car nous pouvons nous contenter d'une moyenne de 40 mille tonnes par an qui n'est pas exagérée. D'autre part nous n'avons pas besoin de l'accord, à la différence des Anglais et des Américains. La faiblesse de notre position est toujours dans les entraînements politiques. Méfions-nous des pactes si nous ne voulons pas lâcher la proie pour l'ombre.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

« NEW-YORK » PAR PAUL MORAND

M. Paul Morand, pour décrire New-York, a dépouillé, comme des ornements démodés, les artifices de style brillants et provocants qui n'ont pas peu servi à établir sa réputation. Voici un Paul Morand sérieux, appliqué oserait-on dire, qui nous offre un livre solide et documenté. Foin de la poésie verbale ! M. Paul Morand se fait historien, ethnologue, économiste. On peut seulement se demander si ce livre, démuni d'éclatants attraits, aurait autant de succès au cas où son auteur ne se serait pas fait connaître tout d'abord par une étonnante voltige littéraire. Il est probable que non ; ce qui prouve que les exercices de pure littérature ne sont pas aussi vains qu'on pense ; et ce qui serait dommage, car *New-York* est un livre excellent.

C'est, en somme, un bon guide à travers une des plus grandes villes du monde, mais un guide qui tient du Rochegude plus que du Bædeker, et surtout, qui parle intelligemment des choses qu'il montre. Faire voir une grande ville n'est pas à la portée du premier venu. Cette tâche devrait être réservée à des écrivains qualifiés. Pour apprendre à connaître l'univers, on formerait ainsi une bibliothèque qui comprendrait, par exemple, sur Rome, des ouvrages comme ceux de Gaston Boissier eu de M. Camille Bellaigne, sur Paris, toute une série de volumes, depuis le *Paris vécu* de M. Léon Daudet jusqu'aux *Pays parisiens* de M. Daniel Halévy, sur New-York, le livre de M. Paul Morand. Il faudrait seulement rajeunir de temps en temps une telle bibliothèque, car les villes changent vite d'aspect. Ceci est

particulièrement vrai de l'Amérique, et le New-York de M. Paul Morand est celui de 1930, qui prendra rang sur nos rayons après ceux de M. Paul Bourget et de Paul Adam, en attendant celui de 1950 ou de 1980.

C'est un tableau qui ne manque pas de grandeur. Nous avions tort de dire, tout à l'heure, que M. Morand s'abstient ici d'art littéraire. Il a donné tous ses soins aux morceaux de bravoure que comportait le sujet. Les gratte-ciels, le pont de Brooklyn, le panorama historique de la Cinquième avenue, sont traités avec un égal bonheur. Voici le pont de Brooklyn :

J'aime à y accéder à pied, à la tombée de la nuit, après en avoir suivi les butées, le long de Lower Madison Street, en bas de ces culées immenses, de ces maçonneries aveugles pareilles aux aqueducs de la campagne romaine. Cette arche unique emporte sur son dos, dans son filet de fer, quatre chaussées, deux pour les autos et deux pour les camions. Ces rues aériennes sont séparées par une double voie ferrée, où circulent les trains et les tramways. Par-dessus le tout s'élance, en plein ciel, une large route pour les piétons. Brooklyn Bridge a aussi sa beauté intérieure : c'est son rythme de Trémolo, c'est sa flexibilité dans la force ; tout le trafic de New-York y passe, le matin ou le soir, et le fait vibrer comme une lyre. Un pont n'est qu'un cadre vide. Certains gâtent les paysages, les bouchent, les scalpent ; d'autres, comme celui-ci, les rendent à eux-mêmes ; il commande la perspective et fixe d'une touche profonde et noire la brume indécise des lointains noyés dans l'ombre, entre ses filets d'acier.

Cependant, ces lointains, c'est la ville même, et quand il y a pénétré, M. Paul Morand a voulu en connaître autre chose que la valeur plastique qu'elle peut offrir à un paysagiste. Il a étudié son histoire, et la littérature dont elle est l'objet ; il a lu ou relu, avec Paul Adam et Paul Bourget déjà cités, Poë, Whitman, Emerson, Anderson, Dreiser, Dos Passos. Il a parcouru patiemment les quartiers, les rues, les avenues, examiné les maisons et les habitants. Il a beaucoup admiré New-York, qu'il abordait avec une sympathie préconçue. Et il s'est efforcé de trouver des motifs à cette admiration.

A cet égard, M. Paul Morand est étonnamment doué, non seulement pour le voyage, mais pour la littérature de voyage. La vision des divers aspects du monde lui donne des satisfactions que maints périples n'ont jamais émoussées. Dans un joli dialogue qu'il a publié récemment, *le Voyageur et l'amour*, il parle des « Lauzun du rail », des « Brummel de la locomotive ». Ce sont des expressions qu'on pourrait lui appliquer. Il semble que le plaisir qu'il éprouve à passer une frontière le dispute à celui de raconter qu'il l'a passée. La marqueterie et le capitonnage des wagons Pullmann, le luxe des grands

paquebots ne l'ont pas encore blasé. Aux heures de réflexion et de mélancolie, il lui arrive de soupirer : « Rien que la terre ! » Mais c'est pour ajouter bientôt : « Bah ! cette grosse boule est encore assez vaste, pour distraire une vie d'homme. » Et c'est fort heureux qu'il pense ainsi. Les livres que M. Paul Morand rapporte des cinq parties du monde n'auraient pas tant pour nous plaire, si la curiosité du voyageur ne lui donnait pas une remarquable faculté de susciter de l'intérêt sur tout rivage où il aborde.

Mais M. Paul Morand est trop intelligent pour se contenter d'une admiration béate des merveilles du monde. Il veut, d'ailleurs, auprès des lecteurs qui l'attendent à son retour, justifier cette admiration d'une autre façon qu'en suivant le proverbe : a beau mentir qui vient de loin. (Les proverbes sont l'expression d'une sagesse sédentaire qui s'applique mal aux voyageurs.) Quelle que soit la Colchide pour laquelle on s'est embarqué, on prétend toujours en rapporter la Toison d'or. M. Paul Morand a été séduit tour à tour par la philosophie de l'Asie, par la fruste poésie et la vitalité foisonnante de la race noire. Qu'allait-il découvrir en Amérique?

Il a reçu une impression très forte d'un certain nombre de puissances qui peuvent caractériser New-York mais ne forcent pas la sympathie : puissance de l'argent, de la presse, de la police, du sport, du cinéma. Nous savions que l'Amérique est un pays où la foule se passionne pour Charlie Chaplin et pour un combat de boxe. M. Paul Morand nous le montre une fois de plus ; et nous sommes d'autant plus porté à nous en affliger que, sur ce point, nous avons avec l'Amérique une ressemblance grandissante. Pour le reste, la richesse, la force policière, ou l'empire de la presse nous paraissent les éléments d'une puissance brutale, plus redoutable que digne d'être aimée. L'histoire de cette civilisation a pour dates fondamentales celle où Fulton fit marcher sur l'Hudson le premier bateau à vapeur et celle où Graham Bell fabriqua le premier poste téléphonique. M. Paul Morand les note avec soin, et il a raison ; car ce sont des faits qui comptent. Il a raison aussi de remarquer la richesse et la parfaite organisation des bibliothèques : les fiches y sont merveilleusement classées, on y met gratuitement du papier et de l'encre à la disposition du public, et les collections de manuscrits possèdent le *Voyage en Orient* de la main de Lamartine, *Eugénie Grandet* de la main de Balzac. Fort bien. Mais nous murmurons : que font les Américains de tout cela, puisqu'ils s'intéressent surtout à Charlot et à la coupe Davis? Sans doute, les plus belles collections artistiques et littéraires de l'Europe ont passé l'eau et sont aux États-Unis ; mais quand on a fini d'admirer la capacité d'achat des Américains, il ne reste plus qu'à s'apitoyer sur notre déchéance.

Au reste, l'admiration de M. Paul Morand ne s'élève pas au-dessus d'objets isolés et nettement déterminés. Il prise à leur valeur, en soi, l'énorme gratte-ciel, la grande banque, le grand journal, l'immense salle de cinéma. Il rend les armes à tant de réussites techniques. La synthèse de ces éléments le laisse plus tiède. « Nous allons à New-York, constate-t-il, comme un paysan va porter ses œufs au marché. » Mais comme, après avoir parcouru le monde, il a observé en maints endroits des menaces pour la civilisation, il en vient à penser que la force américaine, si grossière et brutale qu'elle soit, peut rendre de grands services. « On répète chez nous, écrit-il, que l'Amérique n'est que machinerie et matérialisme, que les forces spirituelles de notre race sont ailleurs... Je crois que les forces spirituelles de l'humanité ne sont pas l'apanage d'un pays ou d'une race, mais de quelques hommes, de toutes origines, réfugiés sur un bateau qui fait eau : là où la coque me semble encore le plus solide, c'est aux États-Unis... »

De là à chercher quelque part, à New-York ou ailleurs, « l'esprit » de l'Amérique, on voit qu'il y a loin. D'ailleurs si cet esprit existe, c'est dans un autre livre que M. Paul Morand l'évoquera : celui qu'il annonce sous le titre « Champions du monde ». Ce livre-ci nous montre seulement New-York, « rien que New-York », sans que l'auteur nous parle des idées de ses habitants, et sans qu'il nous laisse savoir si c'est faute d'en avoir trouvé dans leur tête. Ce qui permet, somme toute, à M. Paul Morand, de laisser à son lecteur la bonne impression qu'il souhaitait lui donner, sur cette ville puissante et riche.

André Rousseaux.

Les Livres Nouveaux.

LA MORT D'EMPÉDOCLE, tragédie de Hölderlin, traduction et introduction de M. *André Babelon* (N. R. F.)

L'ignorance légendaire des Français en matière de littérature étrangère ne serait-elle plus en effet qu'une légende? On le croirait à considérer le nombre et l'importance des traductions qui paraissent de tous côtés. Celle-ci vient à son heure et contribuera à satisfaire le mouvement de curiosité qui, depuis quelque temps, se dessine de ce côté-ci du Rhin, autour de l'œuvre et de la personnalité de Hölderlin. *La Mort d'Empédocle* est peut-être en effet l'ouvrage le plus représentatif du poète allemand. L'idéalisme romantique de ces commencements du dix-neuvième siècle germanique s'y exprime dans toute sa force et toute sa pureté. Autant que de la poésie, il relève de la philosophie et de l'histoire des idées.

L'esprit qui inspire Empédocle — son démon, dirait M. Stefan Zweig, — c'est ce que l'un des plus récents philosophes de l'Allemagne, Oswald Spengler, a appelé « l'âme faustienne ». La volonté d'un dynamisme à tout prix, le désir de l'infini — ou plutôt de l'indéfini — le mépris de tout frein et de toute limite, l'aspiration incessante et jamais satisfaite vers un au-delà, vers « cet ailleurs, comme dit Schiller, qui ne sera jamais un *ici* », voilà ce qui caractérise cette âme. C'est cet *hybris*, comme dit M. Babelon, qui pousse Empédocle à se dépasser sans cesse, jusqu'à ce qu'ayant détruit toute réalité en lui et autour de lui (détruire, dépasser, c'est le même verbe en allemand, *aufheben*), il se retouve devant un vide absolu qui ne lui laisse d'autre recours que la mort. Conclusion nécessaire de l'idéalisme poussé à son terme, conséquence logique de ce refus de la réalité et de ce mépris des choses qui est le propre du romantisme. Car, ainsi que le disait Nietzsche que le mal d'Holderlin n'a pas d'ailleurs épargné, « les choses sont les frontières de l'homme ».

S'il fallait rechercher un équivalent français de *la Mort d'Empédocle*, c'est *le Bateau ivre* de Rimbaud que je citerais. Là aussi, le thème romantique de l'évasion hors de toutes limites s'achève dans le finale désespéré de l'appel au néant :

Oh! que ma quille éclate, oh! que j'aille à la mer!

Mais où la terrible lucidité de Rimbaud, réagit violemment, Hölderlin succombe. C'est dans la démence que s'est achevé ce destin pathétique. Éternelle vérité des mythes : Prométhée est de tous les âges, et le vautour, et le carcan.

Charles SINGEVIN.

LE FORÇAT INNOCENT, poèmes, par *Jules Supervielle* (N. R. F.)

Combien mettent M. Supervielle à son rang, qui est celui d'un des premiers poètes de notre époque? Sans doute, ce qu'il est convenu d'appeler son « hermétisme » l'a tenu jusqu'ici éloigné du grand public. Voici toutefois un recueil dont il déclare qu'il s'y est le plus possible corrigé de ce défaut — ce qu'il tient pour défaut, il se peut que d'autres le réputent avantage. — Je ne saurais dire jusqu'à quel point il y a réussi. Aussi bien, la poésie n'est-elle pas *nécessairement* discours et la logique commune n'y est elle pas toujours de mise.

A Dieu ne plaise cependant que j'aille classer M. Supervielle parmi les tenants d'une poésie soi-disant pure où tout s'irait fondre dans la musique. Au contraire, ce qui frappe en lui, c'est que l'élément musical soit dans ses vers presque toujours secondaire et strictement subordonné ; non à des redondances oratoires, mais plutôt, dirai-je, à un *accent*. Autrement dit, ce qui importe dans ses poèmes, c'est moins leur musique que leur *résonance*. Un certain son mat, comme d'une chute. Cet art n'émeut pas seulement ; mais, au sens le plus fort, il touche.

L'élément de la musique, c'est la pure durée. M. Supervielle est le poète

de l'espace. Tout, chez lui, prend forme, masse et consistance. C'est dans le spatial qu'il se meut, parmi les solides. D'où cette continuelle évocation de déserts presque abstraits, de grands paysages pétrés. A la limite de cette poésie de Gorgone, il y a comme une pétrification universelle :

Mêlons-nous sous le ciel qui n'a pas de sursauts,
Que je devienne un peu de pierraille et de roche,
Pour t'apaiser, cœur immortel, qui me reproches,
D'être homme, courtisan d'invisibles corbeaux.

Poésie de l'espace. Et, en même temps, poésie de la fuite. Mais ce n'est pas la réalité qu'il s'agit de fuir, c'est soi-même. C'est son propre mystère qu'il faut exorciser. Ah ! visages de ce monde, aidez-nous à oublier cet abîme !

Un visage entre deux portes,
Un visage entre deux rues,
Plus qu'il n'en faut pour un homme,
Fuyant son propre inconnu.

Charles SINGEVIN.

PORTRAITS D'HOMMES, par la *Princesse Bibesco* (Grasset).

La princesse Bibesco a cette rare fortune d'avoir retrouvé cette langue à la fois simple et riche, aisée et musicale, qui fut celle de nos plus belles époques littéraires. Il y a, dans le style, une aristocratie. Celle de Mme de La Fayette, par exemple. Il est remarquable qu'une femme, née Roumaine, et princesse, retrouve les mêmes rythmes.

De son dernier livre, *Portraits d'hommes* (Grasset, éditeur), c'est le premier, celui du roi Ferdinand de Roumanie, qui s'impose dès l'abord. Par un procédé qui lui est familier, la princesse Bibesco remonte jusqu'aux rêves de sa propre enfance. Dans le cas présent, il enrichit l'étude sur *Une victime royale* d'un thème joué en sourdine, et riche de sens multiples.

La première rencontre d'une enfant avec un prince royal, élégant et beau, et cet amour dont elle est aussitôt frappée donne la première phrase musicale de ce thème. Le prince Ferdinand, frappé par la maladie, perd sa beauté, et l'amour de la fillette se transforme. Il devient mystique. Déjà à cette époque cette majesté royale, si éprouvée, prend, dans la souffrance, une nouvelle et haute valeur. Voilà qui nous touche singulièrement ! C'est comme si le cœur de l'écrivain battait contre le nôtre, pour entraîner celui-ci au même rythme. C'est une séduction à laquelle on n'échappe guère. Étonnez-vous si, à lire la princesse Bibesco, on apprend à chérir ce roi dont elle parle d'une façon si touchante. Si raisonnable aussi, car, ici, le cœur ne se sépare pas de la raison. Dans *Catherine-Paris*, que j'ai tant aimée, ou dans *le Perroquet vert*, je luttais contre l'écrivain. Plus exactement, je brisais le cercle magique de la séduction. Ici, devant ce portrait de roi, tracé dans un propos si pur, je cherche au contraire à me rapprocher de qui l'a écrit.

J'entends bien que ce thème développe en moi de nouvelles harmonies, qui me sont personnelles, ou que, du moins, la princesse Bibesco n'a pas à entendre. Rien de plus émouvant, je vous le jure, que la fière réponse faite par le roi Ferdinand au germanophile Pierre Carp : « Sire, on ne peut pas vaincre les Hohenzollern ! — Vous vous trompez, monsieur, j'en ai déjà vaincu un... »

Mais ce drame de la guerre que la princesse Bibesco voit en Roumaine, je le vois aussi comme Français. Tandis que le monarque de Bucarest souffrait avec une tragique grandeur son destin surhumain, les descendants de ces princes soldats qui, sur les champs de bataille d'Algérie et à l'armée de la Loire, avaient donné l'exemple des plus hautes vertus militaires, les d'Orléans subissaient, à l'autre pôle du martyre, le supplice de l'inaction... Comment ne songerais-je pas à eux lorsque je médite, sous la musique de la princesse Bibesco, sur le sort de Ferdinand de Roumanie?

MAURICE CONSTANTIN-WEYER.

LES SCIENCES

LE SOLEIL ET SES « EMBALLEMENTS »

Nous avons eu, cette année, un début d'hiver d'une exceptionnelle douceur : depuis le 15 novembre jusqu'à fin janvier, la température, à Paris, a été une température presque printanière. C'est au point que les amateurs fanatiques des sports d'hiver sont plongés dans le désespoir en pensant qu'il leur faudra, peut-être, faire venir de la neige par colis postaux.

Mais constater simplement un phénomène n'est pas une attitude très scientifique. Le véritable curieux de la nature doit s'efforcer de remonter aux causes : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*, dit un hexamètre classique. Cherchons donc quelle est la raison primordiale qui pourrait être la cause de cette clémence du thermomètre : pour cela, il est naturel de nous tourner du côté de l'astre qui nous envoie la lumière, la chaleur, qui nous bombarde de ses rayons ultra-violets, cathardiques, qui nous envoie des corpuscules électrisés, qui lance sur nous, sans doute, des faisceaux d'ondes électriques, sans compter toutes les autres « ondes » mystérieuses, dont nous ne connaissons pas le mécanisme et dont nous ne soupçonnons même pas l'existence : cet astre, c'est le Soleil.

Nous savons tous qu'il rayonne, vers nous, de la chaleur. Toutefois, il faut bien remarquer que ce rayonnement n'est pas constant, mais qu'il est soumis à d'incessantes vicissitudes ; l'aspect de sa surface trahit d'ailleurs ces fluctuations en montrant, de temps en temps, des *taches* sombres, dont le nombre et l'étendue varient d'un temps à un

autre, et dont la présence est en rapport avec l'intensité du rayonnement solaire.

Ce Soleil, autour duquel la Terre gravite en compagnie des autres planètes qui sont ses sœurs célestes, est un globe incandescent, dont le diamètre est 109 fois plus grand que celui du globe terrestre, et dont la distance, par rapport à nous, est de 150 millions de kilomètres. Les taches qui, comme nous l'avons dit, se montrent à sa surface, permettait de savoir que l'astre tourne sur lui-même et que cette rotation s'accomplit en vingt-cinq jours et quart. Quand on observe le Soleil avec une forte lunette, on voit que son disque, qui nous paraît éblouissant, n'est plus d'un éclat, uniforme ; il est recouvert d'une foule de petites saillies analogues aux rugosités d'une orange et qu'on appelle les « grains de riz ». Mais le phénomène intéressant est celui des *taches* qui parsèment cette surface brillante appelée la *photosphère*, probablement formée d'une couche de nuages incandescents.

Ces taches, de formes irrégulières, se composent d'une partie centrale, sombre, appelée le noyau, entourée d'une pénombre faite de filaments allongés et qui convergent vers le centre. Leur dimension est très variable, et certaines d'entre elles mesurent jusqu'à 150 000 kilomètres, soit plus de 12 fois le diamètre de la Terre. Elles sont plus nombreuses tous les onze ans et demi : elles ont donc un maximum périodique.

Au delà de la photosphère est une enveloppe appelée *couche renversante*, qui fournit le phénomène bien connu des physiciens sous le nom de renversement des raies du spectre solaire : cette couche a environ 8 à 900 kilomètres d'épaisseur, et, au-dessus d'elle, se trouve une autre couche d'environ 10 000 kilomètres d'épaisseur, d'un rouge éblouissant, et que l'on appelle la *chromosphère*.

Cette enveloppe est en quelque sorte une « mer de flammes », quelque chose comme une prairie en feu. De sa surface jaillissent d'énormes jets incandescents qui montent à des hauteurs énormes : on a pu les mesurer au micromètre, et on a trouvé, pour certaines d'entre elles, des hauteurs atteignant et dépassant 500 000 kilomètres. Leur abondance est soumise à des fluctuations dont la périodicité est la même que celle des taches solaire, c'est-à-dire onze ans et demi.

Enfin, au-dessus et en dehors de tout, enveloppant les couches précédentes dans une sorte de manteau, se trouve la *Couronne* solaire, sorte d'ultime atmosphère, raréfiée à l'extrême, composée d'éléments électrisés où domine un gaz encore inconnu sur la Terre et qu'on appelle le *Coronium*. Cette « couronne » solaire n'est observable que pendant la courte durée des éclipses totales.

*
* *

D'après ce que nous venons de dire, on voit que l'activité solaire subit des hauts et des bas manifestés par l'abondance ou la rareté des taches et des protubérances. La chaleur rayonnée par l'astre augmente avec le nombre et l'étendue des taches, et l'on retrouve la périodicité de celles-ci dans de nombreux phénomènes terrestres : variations de la boussole, nombre des orages et des cyclones, éruptions de grisou, secousses sismiques, etc... Quand on constate, sur notre planète, des séries de températures exceptionnellement douces, comme celles que nous avons eues pendant près de trois mois consécutifs, il faut se demander naturellement si l'astre du jour n'y est pour rien, si Phébus Apollon n'a pas lancé sur nous toutes les flèches d'or de son carquois.

Et les travaux des astronomes nous permettent de répondre affirmativement à cette question.

Les 2, 3 et 4 septembre, Mlle Roumens, observant le Soleil à la grande lunette de l'observatoire de Meudon, put voir et photographier une protubérance d'une grandeur exceptionnelle qui avait fait son apparition au-dessus du disque de feu. Cette protubérance avait la forme d'une arche gigantesque, dont la hauteur, mesurée au micromètre, avait environ 25 000 kilomètres, et dont la « portée », c'est-à-dire la longueur par rapport à la surface solaire, atteignait bien près de 600 000 kilomètres. Quant à son épaisseur, elle était faible : de 3 à 4 000 kilomètres à peine.

Mais, ce n'est pas tout encore. Le 16 octobre, on a pu observer une protubérance haute de 79 000 kilomètres ; le 7 novembre, on en a photographié une de 86 000 kilomètres ; le 11 novembre, une autre, très importante, lançait ses jets de flamme jusqu'à 105 000 kilomètres au-dessus de la surface du soleil ; le 14 novembre, on en voyait encore une de 50 000 kilomètres.

En même temps, M. Quénisset, à l'observatoire Flammarion, à Juvisy, photographiait l'astre, et les magnifiques épreuves qu'il en a obtenues y montraient des taches nombreuses et importantes. Sur ces différentes photographies, au milieu du grand nombre des taches, on en voyait une qui, par ses dimensions, dominait toutes les autres, le 1er décembre et le 17 du même mois. Son étendue était environ la millième partie de la surface du disque brillant.

Nous sommes donc en présence d'une recrudescence très nette de l'action rayonnante du Soleil, activité prouvée par des observations photographiques indiscutables. Nous avons là l'explication des

températures anormalement douces qui ont régné pendant ce début d'hiver et qui ont rendu si peu pénible l'arrivée, ordinairement très dure, de la saison froide.

Et, une fois de plus, apparaît la nécessité de rapporter l'étude des phénomènes de l'atmosphère, c'est-à-dire de la météorologie, à celle des fluctuations du rayonnement solaire. C'est le Soleil qui règle tout sur la Terre : les mouvements de notre planète par l'attraction qu'il lui fait subir et qui lui impose l'itinéraire inéluctable de son orbite elliptique ; la succession et l'inégalité des jours et des nuits par suite de l'inclinaison variable de ses rayons ; le jeu des saisons par les variations de la distance à laquelle il se trouve de nous ; les différences des climats par l'effet de l'obliquité plus ou moins grande de son éclairement ; les perturbations atmosphériques, enfin, conséquences des variations imprévues de son rayonnement, accusées par celles du nombre et de l'importance de ses taches. Et, peut-être, ce rayonnement, à l'aider de ses ondes encore inconnues, exerce-t-il sur nos organismes des actions plus profondes encore, plus « vitales », pourrait-on dire ; peut-être règle-t-il la santé ou la maladie, la vie ou la mort des êtres qui s'agitent à la surface de notre petit globe, enserrés dans les mailles, invisibles mais réelles, d'un inextricable réseau d'ondulations qui les enserrent et les tiennent captifs sans qu'ils puissent soupçonner cette captivité qui leur échappe, mais qui les maintient dans sa geôle impitoyable.

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

DINO GRANDI

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES D'ITALIE

Parmi les personnages de premier plan qui défendent à Londres les intérêts maritimes de leurs pays respectifs, M. Dino Grandi, ministre des Affaires étrangères et premier délégué de l'Italie, s'est fait très vite une place à part.

Non par son éloquence ou ses talents d'homme du monde. Lui, qui représente un pays auquel on reproche volontiers, — comme à nous, — un goût excessif pour la rhétorique et le culte de la phrase sonore, il a jusqu'ici parlé fort peu et moins encore écrit. Quant à ses discours officiels, dont les agences nous ont transmis le résumé, leurs caractéristiques les plus saillantes sont la rigidité, la précision un peu froide, une tonalité plutôt grise, un mépris très louable d'ailleurs, mais déconcertant, de tous les ornements du style, de toutes les fleurs et de tous les arpèges que d'autres hommes d'État sèment à profusion dans leurs moindres déclarations. Le cinéma et les illustrés nous l'ont montré distant, soucieux, je dirais presque : rébarbatif, au milieu de ses confrères de la diplomatie faisant des grâces et souriant à l'objectif. Lui, jamais. On connaît, à côté du Mussolini jupitérien des grandes occasions, un Duce plus familier, plus aimable, parfois détendu. Dino Grandi au contraire apparaît toujours identique à lui-même : l'œil vif, le front chargé de pensées, la lèvre ironique, la barbe menaçante. Attitude voulue ou prédisposition physique? L'homme en qui Mussolini a placé sa confiance

et qui porte, vis-à-vis de l'étranger, la responsabilité d'exécuter les consignes politiques qui lui ont été données et qu'il s'est assignées à lui-même, n'entend pas évidemment, pour satisfaire à des habitudes ou ridicules ou superflues, pour obtenir de petits succès mondains ou les sympathies des rédacteurs en mal de copie, sacrifier quoi que ce soit de sa mission.

Fasciste convaincu, travailleur passionné, il oppose le silence aux curiosités vaines. C'est là un trait de caractère qui le distingue nettement de beaucoup de ses collègues de Londres. Il a ainsi réussi à conquérir le rôle très honorable mais peu enviable de médiateur entre les Anglo-Américains qui rejettent les sous-marins parce que c'est l'arme qui, pendant la guerre, a coulé dix-huit millions de tonnes de navires marchands, et, de l'autre côté, la France et le Japon qui défendent le sous-marin, précisément parce qu'il est efficace contre les gros navires qu'on veut leur refuser.

Ce faisant, Grandi risquait deux choses : mécontenter tout le monde et torpiller la conférence. La première possibilité s'est réalisée. Quant à la seconde, on peut dire, dès aujourd'hui, que la phrase de Grandi mise en vedette par les journaux italiens, montre très nettement la vanité des conférences et des accords, tant que l'esprit de revanche et de conquête n'aura pas disparu du monde : Les faibles peuvent renoncer au sous-marin si les plus forts renoncent aux cuirassés. *En d'autres termes : il n'y aura de désarmement que lorsque* tout le monde *voudra sincèrement désarmer.*

*
* *

L'homme d'État qui, froidement, en un anglais d'autant plus incisif qu'il est plus nu, s'en va ainsi jusqu'au tréfonds des grands désaccords politiques entre les peuples, est un des plus jeunes parmi les diplomates de premier plan que l'après guerre a révélés.

Né à Mordano, province d'Imola, le 4 juin 1895, *Dino Grandi avait, dès la guerre, joué un rôle important dans la vie politique de son pays. Interventionniste de la première heure, il ne se contenta pas d'exciter les autres à se battre, tout en restant prudemment à l'arrière, dans les états-majors ou les salles de rédaction. Il fut soldat.*

Il conquit même le grade de capitaine d'alpins et fut deux fois décoré de la médaille Pour le courage militaire *et deux fois de la croix de guerre.*

A la paix, l'Italie, livrée à un gouvernement sans courage et sans patriotisme, faillit sombrer aux mains des socialistes et des moscoutaires. Qui passait alors dans les rues de Trieste, par exemple, avec, sur la poitrine, une chaîne d'or, si mince fût-elle, ou — quand il s'agissait de femmes — avec un chapeau sur la tête, risquait d'être insulté, bruta-

lisé ou pis encore. Sortir en automobile sur une route d'Italie c'était s'exposer à se voir arrêté par un bandit portant un brassard rouge et qui revolver au poing, réquisitionnait votre voiture. Les chemins de fer étaient à la merci des mécaniciens, des conducteurs ou des représentants de la pègre internationale. Ce sont là des réalités qu'il ne faut pas oublier quand on veut juger avec impartialité l'œuvre accomplie par le fascisme, — des réalités dont ceux qui soutiennent aujourd'hui les fuorusciti, *italiens faiseurs de complots et organisateurs d'assassinats, se font après coup — sciemment ou non — les complices.*

Un petit groupe d'hommes dévoués, de patriotes déterminés et courageux, rangés autour d'un chef énergique et droit, essaie alors de s'opposer à l'anarchie envahissante. Dès le 23 *mars* 1919, *se forme à Milan un premier « Faisceau de combat », nom qui, pour ceux qui l'ont choisi, signifie que la vie est seulement une « lutte âpre, incessante, éternelle ».*

Dino Grandi qui finit ses études de droit, est au premier rang, dès le premier jour, parmi les défenseurs de l'ordre et de la patrie. Il fonde le premier journal fasciste de Bologne, L'Assalto (*l'Assaut*) *et c'est à lui qu'échoit l'honneur de présenter Mussolini aux fascistes de l'Emilie et de la Romagne, dans leur première assemblée du* 3 *avril* 1921.

Orateur vivant malgré sa réserve, et de haute tenue, Grandi soutient de brillantes polémiques et, bien que n'ayant pas l'âge prescrit par la loi, il est élu député de l'Emilie. Membre du Conseil de direction du fascisme, il est secrétaire du premier groupe parlementaire fasciste qui secoua si vigoureusement la Chambre italienne où s'étalaient encore toutes les hontes, les compromissions, les lâchetés inséparables de la démagogie. Un air nouveau est entré, avec Mussolini et les siens, dans cette enceinte de Montecitorio, un air chargé d'ozone et d'électricité, de volonté, de courage et de droiture. Les vieux parlementaires s'inquiètent; ils devinent que déjà quelque chose d'inouï se prépare dont ils pourraient bien, eux, faire les frais.

Dino Grandi s'est vite imposé par sa connaissance profonde des questions dont il est chargé, par son travail, par sa conviction. Il organise les premiers syndicats nationaux qui libèrent la partie saine des travailleurs italiens de l'emprise internationalisante du socialisme. Il prononce au Congrès de Rome un discours resté mémorable dans les annales de son parti, organise et dirige une maison d'éditions, rédige un important volume sur le fascisme. C'est lui qui représente officiellement son pays à la Conférence internationale du Travail de 1922.

Mais voici que la voix de celui qui déjà s'appelle — à bon droit — le Duce, *le chef, s'élève à Udine, puis à Naples, et que s'initie la marche merveilleuse sur Rome. Dino Grandi abandonne sans hésiter ses fonctions à la Conférence internationale du Travail et rentre en Italie. Chef*

d'état-major du quadrumvirat qui prend la direction des affaires non seulement du parti mais du pays, pendant les jours qui, grâce à la clairvoyance du roi Victor-Emmanuel, amenèrent la victoire des partisans de l'ordre et de la patrie sur les internationalistes et l'anarchie, Dino Grandi a été, depuis lors, successivement, lieutenant général de la milice, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, puis, en mai 1925, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères. Enfin, le 12 septembre dernier, lorsque Mussolini sentit le moment venu d'abandonner sept ministères pour ne se réserver que la présidence du Conseil et le portefeuille de l'Intérieur, Grandi a été chargé, sur la proposition du chef du gouvernement, de la direction des Affaires étrangères.

Pendant ce laps de temps où, sous les ordres du Duce ou sous sa propre responsabilité, il a présidé aux relations de l'Italie avec l'étranger, Dino Grandi n'a fait que confirmer le bon renom qu'il s'était déjà acquis jusque-là. Délégué de l'Italie aux Conférences de Washington et de Londres pour le règlement des dettes de guerre, à Locarno, à Angora, à Budapest, à Athènes, à Tirana, il est depuis 1925 représentant de son pays à la Société des Nations. Enfin, l'an dernier et cette année, il a joué un rôle important à La Haye et à la conférence actuelle de Londres.

* * *

L'attitude de Grandi à La Haye et principalement à Londres n'a pas été accueillie favorablement en France. Les raisons de cette défaveur sont assez faciles à comprendre. Nous nous en voudrions de reprendre un argument qu'on emploie volontiers chez nous quand il s'agit des politiciens étrangers et de dire, après tant d'autres, que Grandi ne nous aime pas. *Un homme d'Etat conscient de son rôle n'a pas à aimer ou à haïr les pays dont l'intérêt se heurte à celui du sien. M. Grandi a une conception trop réaliste de ses devoirs pour se laisser égarer par des antipathies réelles ou imaginaires. Le choix de l'anglais pour exposer son point de vue, de préférence au français, ne démontre certes pas qu'il tienne à nous être agréable. Mais les détails de sa tactique nous auraient moins surpris ou moins embarrassés, si nous avions su nous mettre d'accord par avance avec l'Italie, au cours des négociations particulières dont le gouvernement italien avait pris l'initiative en octobre dernier.*

Certes, le rapprochement entre l'Italie et la Turquie, la Hongrie, la Bulgarie, la Grèce et, ces jours derniers, l'Autriche, n'a pas d'autre but que de contrebalancer notre influence dans les Balkans et en Orient. Mais il faut bien admettre que l'Italie « presqu'île prisonnière dans une mer intérieure dont les issues sont au pouvoir d'états étrangers », cherche,

elle aussi, à se créer un champ d'influence correspondant à l'importance qu'elle est en train d'acquérir. Il est regrettable que nous n'ayons pas cherché davantage pour notre part à éviter des froissements qui, n'en doutons pas, auraient pu être évités, sans que ni la France ni l'Italie ait à se considérer comme diminuée.

D'ores et déjà l'on peut dire que, si même le fascisme devait succomber aux efforts anarchiques, il est des noms qui resteraient inscrits, inoubliables, au livre de l'histoire, des noms que nous ont révélés les dernières années : Mussolini, Bokaï, Dino Grandi.

***

Le Théâtre : *Les spectacles classiques. La Comédie des erreurs, les Romanesques, Philoctète et Carine.*

La curieuse réaction : en un mois, sans que personne se soit concerté, certes, sans même qu'aucun événement soit venu lancer la mode, on s'est mis à monter partout des spectacles classiques. C'est encore à la Comédie-Française qu'on en voit le moins. Mais la petite scène joue *Bajazet*, Mlle Falconetti joue au théâtre de l'Avenue *Phèdre*, *Annette et Lubin, et les Caprices de Marianne.* Deux théâtres ont inauguré a quelques semaines d'intervalle des matinées classiques. Le théâtre Antoine, parti le premier, a déjà eu le temps de monter, de Molière, *l'Avare*, *Tartufe*, *le Malade imaginaire*, et de Marivaux, *la Double inconstance.* Le théâtre de l'Œuvre, qui a suivi, a composé le premier spectacle avec une comédie de Shakespeare qui n'avait jamais été représentée en France, *la Comédie des Erreurs.* On ajoutera que l'Odéon a monté coup sur coup *la Tempête* et une traduction en vers du *Philoctète* de Sophocle.

Que penser de cette poussée? Évidemment que le répertoire ordinaire ne satisfait pas le public, puisque le besoin d'autre chose le fait ainsi sentir. Le nombre et l'éparpillement de ces initiatives montrent qu'elles naissent de la nécessité et de l'instinct. Il est donc curieux de constater que le succès d'*Amphitryon* 38 se prolonge et s'amplifie, tandis que coup sur coup deux spectacles importés d'Amérique ont fait long feu, en dépit de l'autorité de M. Carco qui couvrait *Dans la rue* et de l'habileté de M. Méré qui couvrait *Shanghaï*, et que deux pièces de la pire littérature romantique, la *Carine* de M. Cromelynck et le *Patchouli* de M. Salacrou, avaient besoin d'être défendus d'étrange manière. Les auteurs ou les directeurs n'ayant pas été satisfaits de la façon dont la critique et le

public avaient accueilli ladite *Carine* et ledit *Patchouli*, ont demandé à d'autres auteurs de recommander ces ouvrages, et de déclarer qu'ils constituent des moments impérissables ou à tout le moins essentiels de l'art dramatique à notre époque.

Surpris par la nouveauté du procédé, la curiosité piquée, le public ainsi sollicité a manifesté un faible regain d'intérêt qui permettra d'injecter pendant quelque temps une vie artificielle aux deux constitutions faiblardes. Mais ces certificats de complaisance prennent une fois. Le public ne s'en sera pas moins ennuyé à *Carine* et à *Patchouli*, et il ne reviendra plus, hormis le bataillon sacré des snobs qu'on pourrait appeler comme les gardes du roi de Perse les immortels, puisque, si étonnant que puisse paraître ce phénomène de vitalité, ils ne sont pas encore morts d'ennui.

Sans doute, il n'y a pas grand'chose de neuf en tout cela, et ce n'est pas le bon M. Silvain qui nous rajeunit avec son *Philoctète*. Il en va de M. Silvain littérateur comme de M. Silvain acteur, il y a dans son cas du bon et du mauvais. Sans doute on peut sourire de ce tragédien qui écrit des tragédies en vers pour se tailler des rôles. Mais d'autre part, ce tragédien qui traduit ou adapte les auteurs grecs, ce n'est pas banal et c'est profondément respectable.

On sait de reste que le *Philoctète* est une des tragédies grecques les plus simples et les plus dépourvues d'animation sinon d'action. Tout s'y passe entre trois personnages, dont deux, Ulysse et Néoptolème, ne servent qu'à remuer et à faire lever les sentiments dans l'âme de Philoctète. C'est évidemment l'antipode tout à la fois de l'attirail romantique, du spectacle américain et des procédés de M. Méré.

La Comédie des erreurs est elle aussi fort éloignée de la simplicité de *Philoctète*, puisqu'elle est construite sur le thème jamais usé des méprises entraînées par la ressemblance. Au fond, *Amphitryon* 38 n'est qu'une variation sur ce sujet-là. Shakespeare y a mis beaucoup moins de philosophie que M. Giraudoux, et il a tout demandé a une intrigue d'autant plus embrouillée qu'il ne s'est pas contenté d'un cas de ressemblance, il en a mis deux : deux frères jumeaux, connus sous le même nom, et a qui leur père donna pour serviteurs, dès leur naissance, deux esclaves nés le même jour. Un naufrage sépare les deux couples, et Antiphous de Syracuse, accompagné de son valet Dromio, débarque un jour, inconnu, dans la ville d'Ephèse où vit, très connu, un Antipholus tout semblable avec un autre Dromio. Il va de soi que l'Antipholus inconnu reçoit de l'argent destiné à l'Antipholus connu, embrouille toutes les affaires de son méneckme, rencontre une femme qui prétend être son épouse et qui l'emmène dîner tandis que l'Antipholus légitimement marié est consigné à la porte. Les deux valets, passant sans s'en apercevoir de l'un à l'autre maître, enchevêtrent encore les fils jusqu'au moment ou une rencontre met fin le plus naturellement du monde à cet écheveau de méprises.

On n'avait jamais représenté cette comédie en France, on avait eu tort. Elle est toute digne de Shakespeare. D'abord, cette intrigue *embrouillée* est conduite avec un métier si sûr et un art si grand qu'elle reste toujours d'une frappante clarté. A cet égard, on ne peut s'empêcher de penser que l'auteur anglais l'emporte ici sur le Corneille des comédies « imflexes », si ténébreuses que lui-même se déclarait incapable d'expliquer l'intrigue de *Pitandre*. Ensuite, sur cet imbroglio à l'italienne, Shakespeare a mis deux vertus merveilleuses : humanité et poésie. Ce ne sont pas seulement de plaisants quiproquos qui jaillissent de ces confusions, ce sont les sentiments les plus frais et profonds ; chaque méprise inquiète un amour, menace un ménage, ruine un commerce, libère un valet d'un jeu naturel qui présente par le vif chacun des sentiments correspondants, exprimé de reste avec une poésie qui remplit d'aise ou d'admiration ; car légère quand le cas est léger, sitôt que c'est un sentiment grave qui est en cause, comme l'amour conjugal de la femme qui se croit délaissée, elle s'élève, elle s'amplifie avec cette aisance dans le changement de ton qui est une des marques du très grand poète, celui qui atteint la grandeur sans effort, et peut-être sans s'en douter.

Ce qui ne veut pas dire que le génie est inconscient, une telle pièce atteste au contraire une fois de plus combien l'homme de métier et le poète de génie font aisément bon ménage et se soutiennent l'un par l'autre.

*
* *

Quel adorable endroit, fait exprès, semble-t-il,
Pour venir s'y bercer aux beaux vers du grand Will.

C'est en ces termes qu'un amoureux de dix-huit ans désigne le fond du jardin où il abrite ses amours dans *les Romanesques* d'Edmond Rostand, et c'en est assez pour apercevoir le défaut qui empêche la pièce de s'élever très haut : ces amoureux ne sont pas naturels, mêlent sa littérature au sentiment et n'ont pas le goût très sûr.

Une fois de plus on répétera que c'est dommage, car cette pièce de jeunesse est charmante. Le premier acte, qui porta jadis aux nues le nom inconnu du tout jeune Edmond Rostand, est d'une gentillesse et d'une habileté ravissantes ; et, si aux deux suivants, le jet tournoie et retombe un peu, s'il ne monte jamais ni très haut ni très pur, ce n'en est pas moins un fin jet de jolie poésie, et la Comédie-Française d'autrefois montra, en somme, en découvrant cet inconnu qui devait devenir l'auteur de *Cyrano*, une clairvoyance qui manque certainement à la Comédie-Française d'aujourd'hui.

Car enfin, rien de tout cela ne fait avancer l'art français d'aujourd'hui. En tout et partout, 1930 a *Amphitryon* 38.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La conférence pour le désarmement naval. — *A Londres, la publication du mémorandum britannique du 7 février et les propositions du 9 février des États-Unis à la Grande-Bretagne, comportant la parité navale complète, les différentes thèses en présence vont s'affronter nettement.*

En séance plénière, MM. Alexander, Stimson, Leygues, Grandi et Tokarabe exposent les points de vue des nations qu'ils représentent. L'Angleterre et les États-Unis, qui possèdent de gros cuirassés, demandent l'abolition des sous-marins. La France et le Japon s'y refusent. L'Italie adopte une position intermédiaire (11 *février*).

France. — *Le mystère de l'enlèvement du général Koutiépoff n'a pas encore été éclairci. L'ambassadeur des Soviets à Paris, Dovgalevski, fait une démarche auprès du président du Conseil. Il se plaint des émigrés russes et les accuse de préparer une attaque contre l'ambassade de la rue de Grenelle* (3 *février*).

— *Débat sur les assurances sociales à la Chambre. M. André Tardieu affirme que la loi sera appliquée le* 1er *juillet, après avoir été rectifiée* (8 *février*).

— *Une mutinerie éclate au Tonkin. Dans la nuit du* 9 *au* 10 *février,* 200 *tirailleurs tonkinois, accompagnés d'un certain nombre d'indigènes, attaquent le camp retranché de Yen-Bay. La mutinerie est réprimée, mais les pertes s'élèvent, de notre côté, à cinq officiers et sous-officiers et cinq tirailleurs indigènes tués.*

Espagne. — *Le nouveau cabinet décide le rétablissement des anciennes lois en vigueur avant la dictature* (2 *février*).

Cité du Vatican. — *Le cardinal Pacelli, qui succède au cardinal Gasparri, prend possession de ses fonctions de secrétaire d'État* (10 *février*)

Allemagne. — *Les débats de la ratification des accords de La Haye et du plan Young commencent devant le Reichstag* (11 *février*). *Sauf le nationaliste Hugenberg, qui cherche à mettre en échec la ratification, aucun des orateurs ne parle du plan Young comme devant être définitif.*

A. M

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1930. 39149.